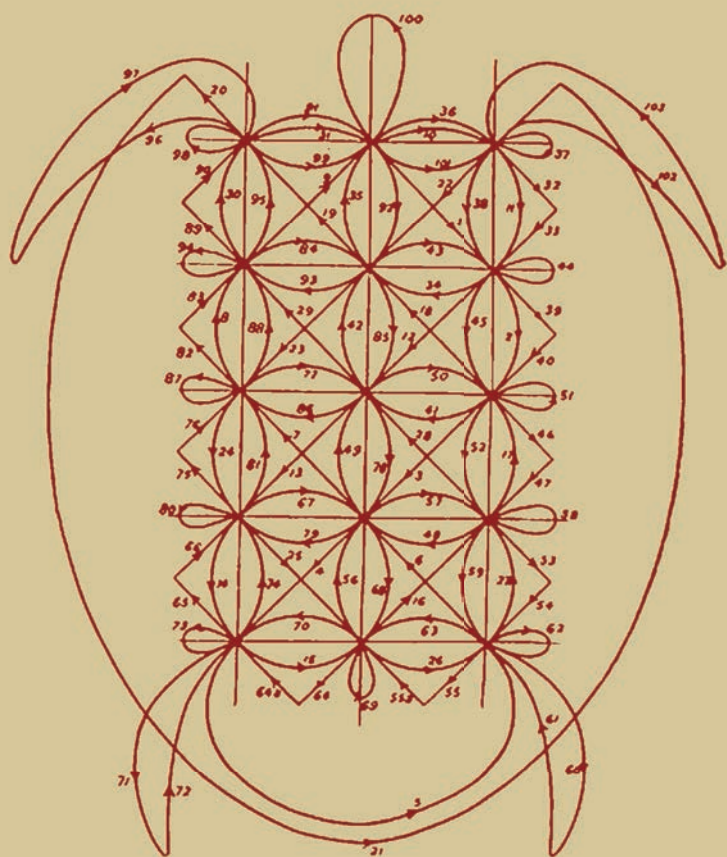


MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

141

Mathématiques



MÖBIUS 141

Möbius 141

Avril 2014

Numéro piloté par Normand Baillargeon

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Isabelle Gaudet-Labine, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin.

Illustration de la couverture : Arthur Bernard Deacon, dessin sur le sable du Vanuatu

Illustration couverture 4 : timbre commémoratif d'Alan M. Turing

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BaNq et BAC, 2^e trimestre 2014

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89031-933-2

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Möbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Möbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Möbius est distribuée au Canada par Dimedia, en Europe par D.N.M. (Distribution du Nouveau Monde) et ailleurs dans le monde par Exportlivre.

Möbius est diffusée en version électronique sur Érudit (www.erudit.org).

Möbius paraît quatre fois l'an.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec),

H2H 1N1, Canada

Tél. : 514.597.1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES **ARTS**
DE **MONTRÉAL**



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Canada

Québec

SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
JEAN-JACQUES NUEL	
<i>Nombres</i>	13
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT	
<i>Ce qu'il faut pour faire une vie</i>	17
MARIE-CLAUDE BOURJON	
<i>Chiffre</i>	23
DANIEL BIRNBAUM	
<i>Le rayon de ma vie</i>	27
MARIE-CHRISTINE ARBOUR	
<i>L'inscription</i>	29
GEORGES DESMEULES	
<i>La loi d'Arrhenius</i>	35
KATERI LEMMENS	
<i>x</i>	43
ANDRÉ GERVAIS	
<i>Aujourd'hui</i>	47
MICHEL GAY	
<i>Comme: mathématiques</i>	51
KIM DORÉ	
<i>Conversation entre Eupalinos et la Pythie à propos de Paul Valéry</i>	59
MANON BONER-GAILLARD	
<i>Douceurs de l'austère al-djabr et du sévère Euclide</i>	63
STÉPHANE GAUTHIER	
<i>Nikolaus Enikel</i>	73
FRANÇOIS LEPAGE	
<i>$e^{i\pi} = -1$ ou Du style en mathématiques</i>	79
MARC BÉDARD	
<i>Le comptable et le vieillard</i>	85
FRÉDÉRIC PARROT	
<i>L'homme qui avait froid</i>	91
OLIVIER GAMELIN	
<i>$1 + 1 = 1$</i>	99
JULIE DUGAL	
<i>Les tables de multiplication</i>	105

ANNE GENEST	
<i>L'addition</i>	109
RAYMOND CARON	
<i>La bosse des maths</i>	113
VALÉRIE BENGHEZAL	
<i>CQFD</i>	119
OLIVIER PARENT	
<i>Détecteur de fumée</i>	123
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY	
<i>Le chiffre exact</i>	129
FRANCE BOISVERT	
<i>École</i>	135
LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT	
Daniel Grenier à France Daigle.....	137
NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....	149
LES YEUX FERTILES.....	153

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

- n° 142 : *Ridicule* piloté par François Lepage (date de tombée : 30 avril 2014)
- n° 143 : *Territoire* piloté par Mathieu Blais (date de tombée : 15 avril 2014)
- n° 144 : *Animaux* piloté par Lora Zepam (date de tombée : 1^{er} mai 2014)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

En 1959, C. P. Snow (1905-1980), qui était un chimiste de très bon niveau et un romancier, faisait paraître, tiré d'une conférence qu'il avait prononcée cette année-là, un ouvrage destiné à devenir un classique au sens où Mark Twain l'entendait : un livre dont on fait l'éloge sans l'avoir lu.

C'est peut-être que la thèse qu'il défend a toutes les apparences de l'évidence et peut être résumée en quelques mots. Le monde des idées, suggère Snow, est composé de deux continents, l'un littéraire et humaniste, l'autre scientifique. Mais il n'y a que peu de ponts qui relient ces deux univers, de sorte que les habitants de chaque continent ignorent (presque toujours) tout, ou peu s'en faut, des habitants de l'autre.

Snow écrira : « Bien souvent, je me suis retrouvé en compagnie de personnes qu'on tient, selon les normes habituelles de la culture, pour être très éduquées et qui, en y prenant grand plaisir, m'ont fait part de leur stupéfaction devant l'ignorance de la littérature qu'elles découvraient chez les scientifiques. Provoqué de la sorte, il m'est arrivé à quelques reprises de demander à ces gens qui, parmi eux, serait en mesure d'expliquer la deuxième loi de la thermodynamique. La question était accueillie par un silence glacial et la réponse était que personne ne le pouvait. Et pourtant, ce que je leur demandais était l'équivalent, pour la science, de la question suivante pour la littérature : Avez-vous déjà lu une œuvre de Shakespeare ? »

La situation que Snow décrivait ne semble guère avoir changé et tout donne à penser que ce qu'il déplorait hier perdure, hélas, aujourd'hui encore.

Cela étant, on pourrait être tenté de penser qu'entre toutes les sciences, ce sont les austères mathématiques qui

sont les plus éloignées et les plus étrangères aux littéraires. Et à première vue, il semble bien que ce soit le cas : la mathophobie des littéraires est généralement avérée et les mathématiques pourraient bien, comme le faisait remarquer Boris Vian, être une des rares, voire la seule, discipline dont on avoue avec fierté être ignorant : « Moi, les maths, j'y ai jamais rien compris ! »

Mais à y regarder de plus près, les choses sont loin d'être aussi tranchées.

Pour commencer, il existe bel et bien, même si ces cas restent rares, des littéraires férus de mathématiques (et inversement), qui sont autant de contre-exemples à la thèse de Snow. Boris Vian, justement, qui était à la fois écrivain et ingénieur, en est un. Paul Valéry également, qui sera évoqué en ces pages. C. P. Snow lui-même. Tout comme Omar Khayyam, dont il sera aussi question plus loin.

Mais surtout, le fait est qu'entre ce sous-continent du continent sciences appelé mathématiques et le continent littéraire, des ponts qui permettent de passer d'un monde à l'autre ont été construits et sont fréquentés. Par commodité, j'en distinguerai ici trois.

Un premier pont est le pont formaliste.

Les mathématiques sont en effet une science très particulière en ceci qu'on y étudie non pas des faits, comme dans toutes les autres sciences qui sont pour cela appelées empiriques, mais ce qu'on appelle justement des formes ; de plus, ce qui intéresse le mathématicien, la mathématicienne n'est pas la vérité des propositions qu'il avance, mais leur validité.

Soit : $p \vee \neg p$, (lire : p ou non p), une structure qui peut être réalisée dans une infinité de propositions, par exemple : « Il pleut ou il ne pleut pas. » Voilà une proposition (logico) mathématique typique : elle est formelle ; elle est valide ; et, bien entendu, étant non empirique, elle ne nous dit rien sur le temps qu'il fait. Les mathématiques, disait malicieusement pour ces raisons Bertrand Russell (lui-même mathématicien et philosophe, il est aussi l'auteur d'un roman et de quelques nouvelles), sont une science dans laquelle on ne sait ni ce dont on parle ni si ce qu'on dit est vrai.

Or, un certain formalisme est justement au cœur de l'activité littéraire et est, pour cette raison, abondamment pratiqué, prisé et étudié en littérature. D'aucuns sont même tentés de voir en ces multiples déploiements de jeux formels (la forme du sonnet, la forme du conte russe, la forme de la nouvelle...) et des contraintes qu'ils mettent en place, un élément essentiel de toute littérature. Il s'agirait dès lors d'inventorier ces formes et ces contraintes et aussi, pourquoi pas, d'en imaginer de nouvelles. Le bien connu OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle) est sans doute le plus fameux et le meilleur exemple d'un regroupement de gens traversant le pont formaliste – depuis le continent mathématiques pour certains, depuis le continent littérature, pour d'autres.

Un deuxième pont est celui du jeu.

Il pourra sembler incongru, surtout si on est mathophobe, de rapprocher jeu et mathématiques. Et pourtant, c'est une évidence pour quiconque pratique les mathématiques, même en amateur, qu'elles présentent une indéniable dimension ludique.

Comme dans un jeu, certaines choses sont posées (on appelle ces pièces du jeu mathématique des axiomes ou des postulats) et, toujours comme dans un jeu, des règles (en mathématiques, de déduction) sont convenues, auxquelles on doit impérativement souscrire. Partant de là, et avec ces seuls outils, il s'agit de jouer des coups permis – ce qui signifie tirer des propositions appelées théorèmes, qu'on ajoutera à notre coffre à outils.

De plus, comme le fait de jouer, faire des mathématiques est une activité autonome, qui a sa fin en elle-même et dans laquelle on est invité à faire montre d'esprit, voire d'humour – je ne résiste d'ailleurs pas à rappeler qu'une preuve fameuse, en mathématiques, est appelée la preuve par l'absurde!

L'universel attrait des énigmes, des jeux comme le sudoku et des mathématiques ludiques en général donne d'ailleurs à penser que les mathématiques, au fond, sont plus prisées qu'on ne pourrait le croire. Quoiqu'il en soit, ce pont du jeu et de l'humour permet, lui aussi, de relier les deux univers et dans les pages qui suivent nous rencontrerons quelques personnes qui l'ont emprunté.

Vous avez dit Möbius?

Le nom de cette revue la prédestinait à accueillir ce numéro.

Prenez une bande de papier assez longue (disons 50 cm) et pas très large (disons 4 cm). Déposez-la sur la table puis, faites lui faire une demi-rotation et collez les deux extrémités avec du ruban adhésif.

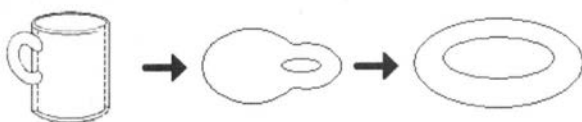
Ce que vous venez de créer s'appelle un ruban de Möbius, en l'honneur de l'astronome allemand qui l'a découvert au XIX^e siècle.

C'est un ruban très étrange. En fait, vous pouvez sans risque parier tout ce que vous voudrez avec vos amis qu'ils ne pourront pas en colorer une face bleue et l'autre rouge.

Le ruban de Möbius a en effet cette étonnante propriété de n'avoir qu'une seule face!

Des objets singuliers comme celui-là sont étudiés dans cette branche des mathématiques appelée topologie, qui s'intéresse aux propriétés des objets qui demeurent invariantes quand ils sont déformés par contraction, torsion, étirement et ainsi de suite – tout étant permis à condition de ne jamais briser ce qui est uni ou réunir ce qui est séparé. On dit qu'une topologiste est une personne qui ne fait pas la différence entre une tasse et un beigne, puisque ces deux objets sont pour elle équivalents.

Pour comprendre pourquoi considérez le schéma qui suit :



Un troisième pont est celui du récit, de l'imaginaire qui se nourrit, par exemple, du vocabulaire ou des concepts des mathématiques; des mathématiciens réels ou inventés; des souvenirs, scolaires ou autres, heureux ou

malheureux, de l'apprentissage des mathématiques et de bien d'autres nourritures mathématiques encore.

Les auteurs des textes réunis ici vous invitent à franchir avec eux ces ponts – et, pour certains d'entre eux, à en franchir plus d'un à la fois.

Avec Jean-Jacques Nuel vous franchirez le pont ludique, qu'empruntent aussi Louis-Philippe Hébert pour y faire le compte de ce qu'il faut pour faire une vie, (exercice périlleux, comme nous le rappelle Marie-Claude Bourjon), Daniel Birnbaum, Marie-Christine Arbour ainsi que Georges Desmeules et Kateri Lemmens, à moins qu'ils ne se trouvent à ce moment-là sur le pont du récit.

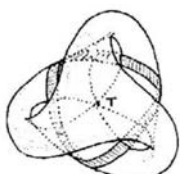
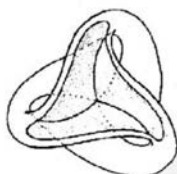
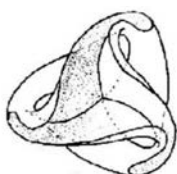
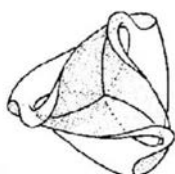
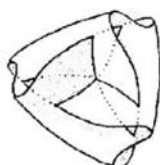
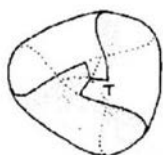
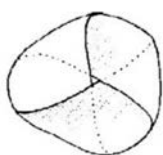
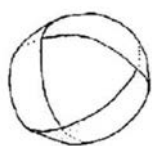
Sur le pont formaliste, vous croiserez André Gervais et Michel Gay.

Sur le pont du récit, vous croiserez des mathématiciens réels ou imaginaires : vous serez amené par Kim Doré dans l'univers mathématico-poétique de Paul Valéry ; vous rencontrerez le poète mathématicien Omar Khayyam (Manon Boner-Gaillard), ainsi que le mathématicien Nikolaus Enikel, aussi réel que le précédent, mais entièrement imaginé par Stéphane Gauthier, tout comme Bertrand Cadet dont nous parle François Lepage.

Sur ce même pont, vous rencontrerez un vieillard et un comptable (Marc Bédard), un homme qui a froid (Frédéric Parrot), accompagnerez un père dans la naissance de son enfant (Olivier Gamelin), réapprenez avec Julie Dugal vos tables de multiplication, apprenez à additionner avec Anne Genest, saurez ce qu'est la bosse des maths (Raymond Caron), vivez ou revivrez l'angoisse du mathophobe devant le calcul différentiel et intégral (Valérie Benghezal), apprenez pourquoi on peut regretter d'étudier en lettres (Olivier Parent), apprenez à compter avec Jean-François Chassay, et surveillerez un examen de mathématiques avec France Boisvert.

Normand Baillargeon

Je tiens à remercier la revue *Mæbius* qui a généreusement accepté de publier un numéro sur ce thème et Lucie Bélanger, qui m'accompagné avec tant de gentillesse et de sagesse durant sa réalisation.



JEAN-JACQUES NUEL

Nombres

Du point A au point B

A. et B. étaient deux mathématiciens de génie, demeurant à sept kilomètres l'un de l'autre, aux extrémités opposées de l'avenue Diagonale qui coupait la ville en deux parties égales. Ils se connaissaient par ouï-dire, par la lecture de leurs travaux scientifiques respectifs dans des revues spécialisées, et leur admiration mutuelle était vive. Après d'intenses échanges épistolaires et téléphoniques, ils désiraient absolument se rencontrer. « Retrouvons-nous lundi en huit à dix heures », proposa A. « Vous voulez dire au huitième jour en comptant aujourd'hui, soit le même jour de la semaine suivante, c'est-à-dire lundi prochain », précisa B. – soulignant ainsi au passage l'ambiguïté du langage courant et les mauvaises interprétations susceptibles d'en découler –, avant de donner son accord : « Je vous confirme notre entrevue lundi 12 mars à 10 heures du matin. » Ce rendez-vous sans indication de lieu incita chacun d'eux à se rendre au domicile de l'autre, et A. et B. trouvèrent au même instant (dix heures très précises) porte close. Ils auraient pu éventuellement se croiser sur la route, mais ils n'effectuaient pas le même trajet en voiture, l'avenue Diagonale étant à sens unique.

Multiplications

Un homme averti en vaut deux.
Deux hommes avertis en valent quatre.
Trois hommes avertis en valent six.

Quatre hommes avertis en valent huit.

Cinq hommes avertis en valent dix.

Du temps de ma jeunesse, un soir d'hiver et d'ennui, seul dans ma chambre d'étudiant, j'inventai la table de multiplication des proverbes contenant au moins deux données chiffrées :

Qui vole un œuf vole un bœuf.

Qui vole deux œufs vole deux bœufs.

Deux avis valent mieux qu'un.

Quatre avis valent mieux que deux.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Deux tiens valent mieux que quatre tu l'auras.

Un de perdu, dix de retrouvés.

Deux de perdus, vingt de retrouvés.

Cette invention, dont j'ai déposé le brevet, n'a connu à ce jour aucune application pratique et ne m'a donc pas apporté la fortune escomptée ; elle m'aura cependant permis d'écrire un texte de plus, une page qui s'additionne à mon œuvre complète.

Un faux frère

En additionnant toutes les données recueillies sur les hommes de notre pays, puis en les divisant par le nombre d'individus recensés, on obtenait *l'homme moyen* ; ce résultat, régurgité par l'ordinateur, était purement fictif mais les dirigeants de l'Institut national de la statistique et les membres du gouvernement prétendaient qu'il nous représentait. On avançait ainsi que l'habitant de la Tartarie buvait 15,27 litres d'alcool par an, mais vous auriez eu toutes les peines du monde à dénicher un seul autochtone qui boive *exactement* quinze litres et vingt-sept centilitres entre le premier janvier et le trente et un décembre de n'importe quelle année, bissextile ou non. Le Tartare est soit ivrogne, et il boit alors beaucoup plus que cette quantité dérisoire, soit sobre, et il boit beaucoup moins, voire pas du tout. De la même façon, cet individu moyen mangeait vingt et un kilos et trois cent quarante-huit grammes de viande rouge par an, comme s'il avait une balance de précision pour peser ses steaks. Et au

cours d'une vie entière, il avait des relations sexuelles avec 7,13 femmes (passe pour les sept premières, mais je voudrais bien qu'on m'explique comment il peut baiser avec la huitième à hauteur de treize pour cent!). Non, ces statistiques étaient des foutaises, leur but était de créer de toutes pièces un Tartare supplémentaire et artificiel, dit *Tartare moyen*, lequel, n'existant pas, ne pouvait protester et se défendre contre toutes ces âneries.

L'impôt

À peine venait-il d'accéder au pouvoir par un coup de force que le dictateur institua le prix du temps. « Rassurez-vous, déclara-t-il dans son premier discours officiel, votre contribution sera modique, autant dire symbolique : un centime la seconde ! »

À ce tarif, la minute valait soixante centimes, l'heure trente-six francs, le jour huit cent soixante-quatre francs, et le mois vingt-cinq mille neuf cent vingt francs. Ceux qui avaient eu la sagesse d'économiser y brûlèrent jusqu'au dernier sou, d'autres empruntèrent en gageant leur bien le plus précieux, on en vit même qui vendirent leurs enfants. Certaines se surprirent à se prostituer. Mais la plupart des salaires mensuels n'étant pas de cette importance, beaucoup de nos concitoyens ne furent pas assez riches pour continuer à s'offrir la vie.

Bilan comptable

Au cours des dernières décennies, les statistiques sont formelles, le nombre de centenaires a fortement augmenté. D'une manière générale, les hommes et les femmes vivent plus vieux qu'au siècle précédent. Loin de moi l'idée de mettre en doute cette information objective, étayée par des chiffres fiables, que beaucoup de mes concitoyens considèrent comme une bonne nouvelle. Mais ce que l'on oublie de nous dire – ou probablement ce que l'on nous cache – c'est que le temps passe plus vite qu'autrefois. Tout le monde, quel que soit son âge ou son sexe, a constaté

ce phénomène: les journées sont trop courtes et on n'a plus le temps de rien faire. Certains m'objecteront que la fuite du temps est une notion subjective, mais je vois bien que je n'ai plus une seconde à moi. Comme toi, lecteur. Nous sommes tous débordés, à tel point que nous ne connaissons plus l'ennui – cet ennui languissant cher à nos poètes du XIX^e siècle et qui leur a permis d'écrire parmi les plus belles pages de la littérature. Il est clair que l'augmentation du nombre de jours de la vie humaine s'est faite au détriment de la longueur de chaque jour, comme si l'on avait réparti la même quantité de matière temporelle sur un plus grand nombre de journées individuelles, en diminuant corrélativement le contenu de chacune des unités. Cet allongement de l'espérance de vie, dont on nous rebat les oreilles, dont nos dirigeants se glorifient à des fins éminemment politiques, est clairement un *marché de dupes*, car en réalité on ne vit pas plus longtemps aujourd'hui que jadis.

Rotation

Si la terre effectue un tour complet sur elle-même en l'espace de vingt-quatre heures, un point quelconque de sa circonférence à l'équateur se déplace ainsi de quarante mille kilomètres environ pendant un jour, ce qui représente une vitesse de mille six cent soixante-six kilomètres à l'heure, sans compter les décimales dont on nous fera grâce volontiers. À supposer que je me trouve à cet endroit précis de l'équateur, emporté par la fuite circulaire, j'aurais à courir à une vitesse équivalente et dans le sens opposé à la marche pour simplement rester sur place.

On mesure la difficulté de l'entreprise.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Ce qu'il faut pour faire une vie

Il y a beaucoup
il y a peu aussi
mais ça ne compte pas
ce qui compte c'est beaucoup
peu, ce n'est pas assez
il faudrait encore
ajouter un ou deux
ou trois
toujours ajouter
pour être là
parce que trois
ou quatre ou cinq
ce n'est qu'un nombre

voilà
comme ça, on en a un peu plus
c'est toujours ça de pris
ça s'ajoute
ça s'accumule
il faut accumuler
ne pas en perdre
en chemin
petit poucet
par distraction
parce que, quand il y en a beaucoup
ils cherchent à s'enfuir

ils ne pensent qu'à se sauver
on dirait qu'ils veulent partir
qu'ils refusent d'être nombreux

de faire la queue
d'être en file indienne
miettes de pain
ne veulent plus
refaire partie du pain

déjà une fugue
rattrapée celle-là
pas de fuite possible
colmaté l'univers
ramenée par le collet, celle-là
et celui-là, penaud
qui revient
parce qu'il était parti
sans savoir où aller
alors, il revient
les mains ouvertes

alors, on l'ajoute
même si on ne l'avait pas soustrait
les nouvelles mathématiques
il faut s'y faire
petit poucet
apprends
reste assis
ouvre le cahier
compte les miettes
il faut compter les miettes

ajoute, qu'il dit
alors ajoute-le
cinq, six, sept
on dirait des enfants
en rang
devant la petite école
qui se tiraillent évidemment
lui tire les cheveux de l'autre
l'autre chiale un peu
est-ce que ça va finir
un coup sur les doigts
une claque derrière la tête

ça continue de se chamailler
la chicane, toujours la chicane
quand on est plusieurs

quand on a atteint un nombre suffisant
on peut avoir la paix
mais lequel
deux, trois ou douze
douze est un chiffre magique
trois aussi
sept, treize
bon, six cent soixante-six

douze, revenons à douze
douze fois douze
cent quarante-quatre
une douzaine de douzaines
c'est une grosse
on disait ça chez les cultivateurs
pour douze douzaines
et pour une vache qui va vêler
accoucher, si vous voulez
faire sortir le veau
elle est grosse
et on l'a engrossée

la vie, quoi
la vie comme une plaie
ce n'est jamais assez
la vie comme une gale
d'où sort une bête
angoissée

deux de plus, alors
bon, deux de plus
c'est assez ?
non, il en faut encore
oui, encore
deux de plus, vraiment ?
deux de plus, ce sera suffisant

il faut savoir compter
lire n'est pas important
compter
en premier

pour le temps
c'est plus compliqué
ça prend des soixante
et des soixante fois soixante
des soixantaines de minutes
des soixantaines de secondes
des secondes divisées en dixièmes de seconde
et quand on pense qu'on y est
qu'on a tout compris
il faut multiplier par vingt-quatre
et diviser pour revenir
la vie est folle
je vous parle des mois
et des jours

on divise par deux
et on est revenu à douze
comme sur le cadran de la montre
douze, le chiffre magique
la journée divisée en deux parties égales
douze comme douze mois
dans une année
mais pas douze jours dans une semaine
sept, c'est assez
et pas douze jours dans un mois
ce n'est pas assez
allons-y pour trente

mais ça ne va pas toujours
trente, ce n'est pas assez parfois
trente et un
et puis, c'est trop
même vingt-neuf, c'est trop

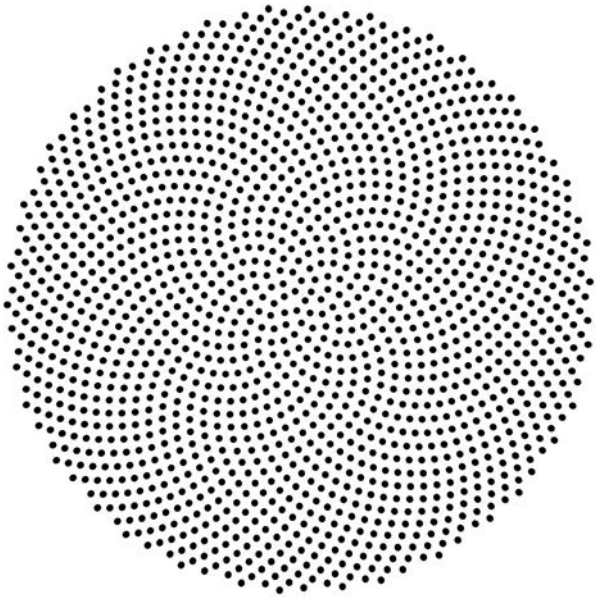
revenons à douze
il y a des exceptions

je n'entrerais pas dans les détails
ce n'est jamais juste
il y a toujours quelque chose qui manque
ou qui dépasse
c'est à devenir fou
des chiffres qui n'ont pas de fin

à multiplier le résultat par une inconnue
pas étonnant
mais vraiment pas étonnant
qu'on arrive à l'infini
par cette porte
qu'on avait pourtant verrouillée
à double tour
calfeutrée contre les courants d'air
colmatée
rien n'y fait
la porte bat au vent

pas étonnant, donc
oui, donc
qu'on en arrive à croire à l'infini

l'infini est une supercherie mathématique
poucet, petit poucet, finit toujours par s'égarer
dans la forêt



Spirales de Fibonacci

MARIE-CLAUDE BOURJON

Chiffre

« Il doit sûrement faire un compte », se dit-elle en filant à toute vitesse, agrippée au guidon de sa bicyclette. Il doit y avoir une combinaison secrète selon laquelle il prélève parmi les vivants, sinon quel sens cela aurait-il et comment l'équilibre serait-il maintenu ? Un système doit présider au choix des rappelés. Elle en est convaincue et se promet d'en trouver la clé.

— Comment il décide ?

— Qui ça ? répond sa mère tout en continuant de préparer le repas du soir.

— Dieu !

— Pardon ??

— Ben, oui, comment il décide, Dieu ?

— Décide quoi ?

— De faire mourir les gens !

— Ah ça, je n'en sais rien, ma chérie. C'est son privilège.

— Pris quoi ?

— C'est son droit, si tu préfères. Et puis viens m'aider au lieu de ruminer des idées noires.

La fillette ne renonce pas à percer le mystère de la loi profonde qui détermine l'heure pour chacun. Elle argumente, raisonneuse : On sait bien comment se font les bébés et on peut dire exactement quand, il doit donc être possible d'anticiper avec précision la fin de la vie.

— Il y a combien de gens sur la Terre, insiste-t-elle ?

La mère ne répond pas, trop occupée à ne pas renverser la lourde casserole qu'elle transporte de la cuisinière à la table.

— Maman !

— Oui, oui... eh bien, prends le dictionnaire encyclopédique.

— Le dictionnaire en quoi ?

— Le gros livre bleu sur la deuxième étagère de la bibliothèque.

— Hein, ça dit combien on est en ce moment dans le monde entier ?

— Pas exactement, mais à peu près.

La fillette fouille dans l'imposant volume aux pages écornées, en suivant les repères que sa mère lui donne sans cesser de vaquer à ses occupations ménagères.

— On est des milliards ! Des vraies fourmis, ma parole ! Et... comment on sait combien de temps les gens vivent dans chaque pays ?

— Mais, au fait, pourquoi veux-tu savoir tout ça ?

— Parce que, répond l'enfant en se renfrognant.

Elle interroge sa nouvelle bible en submergeant sa mère de questions : données démographiques, espérance de vie, causes de décès les plus fréquentes, tranches d'âge. Cela lui semble vertigineux. Sa jeune intelligence s'y perd en dépit de sa volonté opiniâtre de découvrir la façon de prévoir logiquement les entrées et les sorties. Pourtant, à ses yeux, c'est seulement ainsi que prendrait sens ce que tout le monde persiste à appeler un accident.

Débordée par ces spéculations, elle sort prendre l'air et retourne à sa vie de gamine insouciante.

— Mélia, tu viens jouer ? crie-t-elle.

Elle a aperçu son amie sur le seuil de la maison voisine, mais celle-ci disparaît aussitôt à l'intérieur. Le cœur gros, elle enfourche sa bécane et s'éloigne, absorbée par ses pensées. Il doit y avoir un autre moyen, se dit-elle. De toute façon, il est impossible de calculer quoi que ce soit puisque les chiffres changent tout le temps. Est-ce qu'il y aurait des signes ? Elle se souvient que sa grand-mère disait qu'un oiseau trouvé mort dans le jardin annonçait le départ de quelqu'un. Est-ce que les animaux sont des signes ? Mais eux aussi meurent probablement en vertu de la même prescription.

Lasse, elle revient chez elle et pose son vélo contre la clôture du minuscule jardin qui protège sa maison des regards indiscrets. Sa mère se repose sur la galerie.

— Pourquoi il est mort, le père de Mélia?

— C'était un accident.

— Un accident! Mais... pour Dieu, c'est pas un accident!

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ben, c'est quand même lui qui commande, non?

— Oui... enfin, si tu veux.

— Y a personne qui a encore trouvé la formule?

— Quelle formule?

— Pour savoir quand c'est le temps de mourir!

La fillette n'attend pas la réponse et, furieuse, se réfugie dans sa chambre. Visiblement, personne n'a d'idée, parce que personne ne s'est posé la question. Elle se dit que sa grand-mère a peut-être essayé, mais que ses conclusions n'étaient pas très précises. Elle prend cependant le parti de vérifier cette hypothèse.

Le lendemain, elle passe sa journée à regarder les oiseaux aller et venir. Occupés à leurs intenses activités printanières, ils ne semblent guère annoncer autre chose que la proche naissance de leurs petits. Déçue, elle se dit que son aïeule ne lui a pas tout révélé. Elle va frapper chez son amie. Ce n'est pas elle qui répond, mais sa mère:

— Est-ce que je peux voir Mélia, s'il vous plaît?

— Non, ma chérie, je l'ai envoyée chez sa tante. Elle avait besoin d'aller à la campagne. Viens par ici.

La petite se jette dans les bras qui se tendent vers elle et fond en larmes.

— Est-ce que mon papa aussi va mourir?

— Bien sûr que non!

— Mais si le papa de Mélia est mort, mon papa va mourir aussi!

— Mais non, ne t'en fais pas, ça n'a rien à voir. C'était un accident.

L'enfant est exaspérée d'entendre ce mot. D'un geste brusque, elle s'arrache des bras qui l'enveloppaient avec tendresse. Elle reprend sa bicyclette et va faire le tour du circuit familial qui sert d'enceinte à son territoire. L'air

du printemps est léger, sa course la rassérène un peu. Offrant au soleil son visage baigné de larmes, comme pour l'implorer, elle est tentée de renoncer à déchiffrer l'ordre des choses.

Il ne joue quand même pas à pile ou face, se demande-t-elle troublée. Elle rejette avec force ce principe trop cruel. Il y a une équation, continue-t-elle de réfléchir. Elle savoure ce mot en le prononçant tout haut : é-qua-tion. Depuis le jour où elle l'a appris, il est de ceux qu'elle affectionne et conserve amoureusement dans sa mémoire. Ce qu'elle cherche désormais à discerner n'est plus un code, mais une loi impersonnelle. Elle va même jusqu'à en déduire, en toute probabilité et cohérence, que Dieu y est soumis.

Dans son esprit se construit alors une théorie suivant laquelle serait garanti l'enchaînement progressif des vies. Séduite par sa découverte, elle accélère et se précipite vers chez elle. Le calcul qu'elle est en train d'élaborer lui semble d'une logique impeccable. Ce qui n'était jusque-là que chaos et malheur pourrait alors se comprendre, sinon se justifier. Elle songe à sa grand-mère, partie sans explication. Celle-ci avait-elle dissimulé son savoir sous les dehors d'une histoire à dormir debout ?

C'est une sorte d'allégresse désespérée qui l'entraîne. Dans sa hâte de révéler son intuition à sa mère, elle pédale debout, enfonçant ses orteils dans les cale-pieds. Elle n'a pas entendu arriver l'énorme camion qui sort de la ruelle au moment précis où elle la traverse. Le choc la projette au sol avec une violence sans appel, tandis que le crissement des freins du poids lourd remplit l'air d'un son strident. Pendant un instant interminable, elle voit le soleil éclairer à contre-jour un oiseau portant une brindille dans son bec, puis elle ferme les yeux en souriant.

DANIEL BIRNBAUM

Le rayon de ma vie

Pour une fois j'avais voulu être au centre.

J'avais constitué un cercle d'amis. Amis ils ne devaient l'être qu'en surface. Sinon cela aurait été une sphère d'amis.

Le nombre de ces amis était variable et au bout d'un moment je n'en connus qu'une fraction. Mais de toute façon, parmi ces amis-là, seule celle qui rayonnait et montrait de belles courbes m'intéressait.

Cette belle inconnue était venue avec Pierre. Pierre n'était pas d'accord pour que j'encercle la rayonnante. Mais il manquait de puissance.

J'eus alors une attitude peu rationnelle et je le poussai vers la sortie. Tout le monde était resté neutre, bien que mal à l'aise. Elle, loin de faire la médiatrice, m'avait encouragé du regard.

Je dus quitter à mon tour ce cercle d'amis pour changer d'aire. Je pris la tangente en laissant tout en plan.

Une fois décentré, le cercle se décomposa comme une blanche hostie dans la bouche d'un curé en manque de parabole.

J'avais cependant pris soin de noter les coordonnées de la belle. Il y avait de fortes probabilités pour que je la retrouve.

Hélas, son adresse n'était pas constante. Son travail d'exposant de produits dérivés l'obligeait à déménager souvent.

J'eus un mal infini à la retrouver. Je la rencontrai par hasard à une intersection. Elle s'était débarrassée de Pierre. Cet indice fut déterminant.

Nous restâmes quelque temps ensemble. Ça fonctionnait plutôt bien. Elle était entière, naturelle. J'aimais l'aire qu'elle se donnait.

Mais bientôt nos rapports ne furent plus aussi bons. Des divisions apparurent jusqu'à ce que nous ayons des visions diamétralement opposées.

Cela allait chaque jour de mal en pis. En toute logique elle me quitta.

Je mis un moment à remonter la pente. Les jours passaient sans calcul, en fonction des opportunités, qui furent multiples. Et ma vie ne fut pas toujours droite.

Depuis quelque temps je suis reparti sur une bonne base. J'ai pris de la hauteur. J'ai appris à voir les bons côtés, à faire du neuf avec trois fois rien, à arrondir les angles et même les Pierre angulaires. J'ai tracé d'autres cercles, suivi d'autres courbes, mené quelques vies parallèles. Somme toute, je me trouve débonnaire.

La vie est géométrique. Le secret est dans le rayon. Mais, quelle qu'en soit la mesure, la roue ne cesse de tourner. Et la question demeure : doit-on rendre des comptes ?

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

L'inscription

« Le point n'a pas de dimension, mais pour des raisons pratiques, nous le représenterons ainsi », dit Z en piquant la craie sur le tableau noir. Elle frissonne. Voilà que lui est confirmée l'irréalité du monde. La matière n'est donc qu'une illusion. Z trace ensuite deux traits perpendiculaires, déclarant que la vie même est contenue dans ces axes. Elle admire la dévotion avec laquelle il moule les x et les y . Elle est persuadée qu'en son cœur repose l'origine, ce zéro si spectaculaire, cette intersection absolue. Z parle à la manière d'un automate, voix même de l'objectivité, et ses yeux ont l'éclat du métal. Lorsque Z la regarde, elle respire plus vite. Mais aimer Z tient de l'exploit : c'est mener la logique jusqu'à l'incompréhension.

Puis un samedi après-midi, elle voit de loin Z marcher tout en tenant la main d'un autre homme. Elle a un réflexe de jalousie qui la tétanise. Elle comprend que Z est une entité s'amalgamant à son semblable, qu'il défie les lois de la complémentarité, qu'il invente une équation subversive. Elle se cache dans une ruelle. Elle se félicite d'avoir coupé sa longue natte. Elle est une non-femme, à un cran de devenir cet homme qui séduira Z. Dans un élan d'insubordination, elle exerce ses droits sur un monde en soi empli d'incohérence.

Ce soir-là, pour se consoler, elle va dans les boîtes de nuit, s'agitant au son de cette musique diabolique. Elle sourit lorsqu'un homme ou une femme la regarde. On se perd dans une réflexivité étourdissante, jeu de miroir où l'original s'évanouit. L'exercice amoureux, comprend-elle, demeure une entreprise eschatologique,

une sorte de fuite vers le néant. Et ce qui fait obstacle au bonheur, c'est le corps, décrète-t-elle. De plus, tout dans l'univers s'interpénètre de façon honteuse. Z a bien affirmé l'existence du plan, fait de points, occupant deux dimensions, que l'on représente à tort par une feuille de papier. Voilà donc ce à quoi il faudrait ressembler : une chose sans épaisseur s'étirant à l'infini.

Elle s'observe dans un miroir et conclut que si on la divisait en deux dans le sens de la longueur, les deux moitiés ne coïncideraient pas. Elle pleure, pensant à Z, d'une régularité imperturbable, comme s'il avait été dessiné par un dieu maniaque. Sa beauté, qu'il nie avec élégance, toujours vêtu d'un jean et d'une chemise à carreaux, lui donnerait-elle une intuition supérieure ? Z vante certes les mérites de l'imaginaire pour résoudre les problèmes, mais lui-même semble doté d'une raison infuse.

Elle a recours aux fards pour redresser son visage : avec un peu d'application, elle effacera ces arcs trop prononcés, elle créera des lignes droites, le but étant de maintenir en équilibre sur son nez un cône imaginaire.

Personne ne relève sa transformation. On continue de la regarder avec indifférence. Mais il y a Hans, avec qui elle lutte pour le titre de meilleur élève, qui lui parle plus longuement.

— Mon père est psychiatre, dit-il, et il est convaincu que le savoir mathématique se sait tout simplement. Pense à Pascal. Il savait. Tandis que nous, nous savons que nous ne savons pas.

— Ou peut-être, nous ne savons pas que nous savons, lance-t-elle avec défi.

Elle pense à son visage qu'elle a habilement restructuré, avec l'art d'un peintre. Le défi consiste pourtant à se concevoir tout en étant conçue. Que suis-je ? se demande-t-elle. Une variable ou une constante ? Ou quelque chose d'affreusement compliqué qui se déploie dans la lourdeur ?

Elle s'assied, s'assurant que ses pieds sont bien parallèles. La voix de Z l'engourdit comme une piqure de scorpion.

— Nous allons dériver et intégrer. Et nous allons tendre vers l'infini, dit-il.

Elle écoute avec l'impression de rêver. Dériver, n'est-ce pas errer en quête d'amour ? Il serait si doux de disparaître. Elle regarde les mains de Z. Oui, sous ces mains, elle se transformerait en une belle ellipse avec comme foyer la gorge d'où s'échappent les mots.

Elle rejoint Hans à la sortie du cours.

— Je crois que je saurai savoir, déclare-t-elle.

— C'est un début. D'ailleurs, veux-tu venir à un party ?

— Un party comment ?

— Un party comme cela, déclare-t-il en écrivant une adresse sur un bout de papier.

Elle s'est coiffée comme un matador, s'est fardée afin de redresser les imperfections, et elle n'a en tête qu'une litanie : 1 et 1 ne font pas deux. L'endroit est enfumé, les étudiants en mathématiques savent au fond s'amuser, et elle se sert de ce punch qui a un fort goût de rhum. Puis Hans paraît, les yeux cerclés de noir, vêtu d'un vieux complet. Il se hisse sur une chaise et dit :

— *Tabernou sangles / Mashou dru alta / Aphia makerous.*

Il la rejoint ensuite, la saluant avec componction, et il explique :

— Je fais des haïkus stochastiques. Je veux poursuivre le travail de Joyce, cette traversée du langage où le sens prend son impulsion. Je prouverai que le langage tend vers les mathématiques.

— Ton poème pour moi parlait d'amour, dit-elle.

— Ah, l'amour, toujours tangent à la haine, lance-t-il.

Il sort un stylo et avec un air concentré, il lui demande de se retourner et de relever son chandail. Elle s'exécute, déjà ivre, prête à tout. Elle sent un chatouillement au bas de son dos. Elle comprend que Hans est en train d'écrire quelque chose.

— Voilà, déclare-t-il, tu as sur toi un haïku et une équation de mon invention. Je vais un jour prouver que le hasard a un sens.

Elle fait face à Hans et lui trouve des yeux incandescents.

— Nous sommes à des millimètres l'un de l'autre, une distance en soi infranchissable, déclare-t-il avant de se détourner.

Elle ressent une vive joie à l'idée d'être une chose sur laquelle on a écrit. Peut-être est-elle maintenant porteuse d'un sens nouveau, un sens redéfini par sa volonté de plaire. En ce moment, elle sait. Elle quitte le party en riant seule. Elle se promet de dormir sur le ventre afin de garder intacte l'inscription.

Le lundi, à la première heure, elle se présente au bureau de Z, lieu d'une anagogie féroce. Fardée, peignée comme un garçon, elle garde le corps légèrement détourné afin d'en diminuer le volume. Elle frémit lorsqu'il pose ses yeux bleus sur elle. Oui, se dit-elle, je veux me perdre dans le savoir. Elle ne fait que dire « Regardez » en se tournant et en relevant son chandail. Elle est persuadée que sa chair vaut plus que tout algorithme. Comment Z peut-il ignorer cette fleur ténébreuse qui se déploie dans le ventre des femmes ?

— C'est Hans qui l'a écrit, précise-t-elle.

La voix de Z s'adoucit.

— *Xyc dron / Qu rag / Amed dio*, lit-il.

Il semble réfléchir un moment.

— Et l'équation est intéressante, dit-il enfin, tandis qu'elle se tient devant lui, en partie dénudée.

Elle commence à parler avec précipitation, débitant ce qui constitue un discours amoureux.

— J'ai ma petite idée. Pourquoi ne pas concevoir une matrice circulaire où les variables voyagent dans le sens des aiguilles ?

Tacitement, elle veut communiquer à Z sa conviction intime, à savoir que la vie est un cercle.

— Intéressant, oui. Mais n'oubliez pas que la simplicité est d'or. Pensez au triangle 3-4-5 ou à l'efficacité de π .

Il a les mains posées à plat sur son bureau, ces mains aux phalanges comme des billes ornant un chapelet à dévider en priant. Elle le regarde avec des yeux agrandis, certaine qu'elle a réussi à l'impressionner, ne serait-ce qu'un peu. Il lui a bien caressé le dos, il a examiné sa peau criblée de

petits points qui, s'ils étaient élargis, dévoileraient la danse du sang. Elle a chaud. Z fait un petit geste ecclésiastique de la main et dit sur un ton doctoral :

— Bien, rendez-vous au cours. Nous discuterons de tout cela. Aujourd'hui, nous verrons les fractales.

Elle s'écrierait : Je suis une fractale, je me déploie tout en me resserrant, je ne cesse d'engendrer de nouvelles formes, je me transforme pour vous. Mais elle ne fait qu'entrouvrir la bouche, tout à coup muette.

Elle se promet à ce moment d'être celle qui saura savoir.

Elle se savonne le dos à regret, acceptant d'effacer l'inscription ainsi que la trace subtile laissée par les doigts de Z. Mais elle croit avoir gagné : il a vu, oui, il a vu le bassin se délier comme une vague qu'on ne peut quantifier, roulant éternellement.

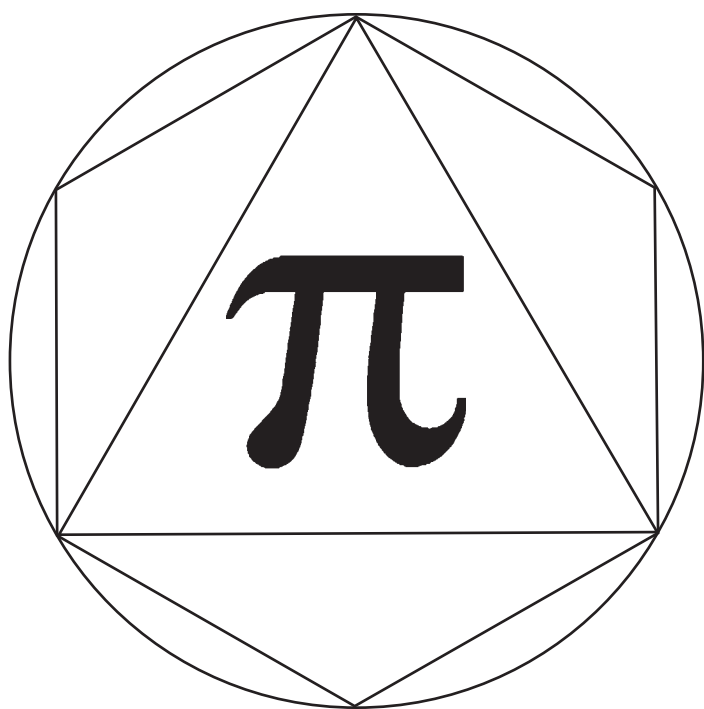
Elle se maquille (ou plutôt redresse ses traits), peigne ses cheveux courts, coupe ses ongles au point où ils saignent, et se déclare prête à tracer des symboles dans son cahier, avec la conviction toutefois que le corps l'emporte sur l'abstraction.

Elle marche sur le trottoir en faisant bien attention de ne pas piler sur les interstices. « *Xyc dron / Qu rag / Amed dio* », se répète-t-elle, traduisant ces vers par « Les variables emplissent / Le sexe qui n'est qu'un déchet / Que n'aime pas Dieu. »

Que n'aime pas Dieu.

Les dés de Dieu.

Et un jour, quand elle aura dérobé à Z tout son savoir, elle cessera de l'aimer, redevenant une femme capable d'affirmer : « C'est ce qu'il fallait démontrer. »



GEORGES DESMEULES

La loi d'Arrhenius

(Équation à deux inconnus en forme de polar suédois,
avec solution ionisée)

« En cinétique chimique, la loi d'Arrhenius permet de décrire la variation de la vitesse d'une réaction en fonction de la température. Cette loi mathématique a été énoncée par Svante August Arrhenius en 1889 dans son article intitulé "On the reaction velocity of the inversion of cane sugar by acids". Cette équation a pris par la suite une grande importance théorique car elle est compatible avec la théorie des collisions et celle du complexe activé. »

Le capitaine Tomacz referme le tome 1 (AA-BE) de l'encyclopédie d'un geste qui trahit sa profonde lassitude. Voilà donc le fait d'armes de Svante August Arrhenius, celui que ses nouveaux patrons voudraient qu'il considère comme le principal suspect dans l'affaire de l'empoisonnement de Per Thodor Cleve. Du diable s'il sait pourquoi ces protestants pour qui il travaille désormais jubilent tant à l'idée de déboulonner la statue d'une idole.

La trop courte nuit de juin s'achève et sur son bureau s'empilent des dizaines de documents, des dossiers épars ; toutes ces enquêtes en plan qu'on lui a refilées. Il lui vient l'envie de rassembler cette masse informe, ce chiendent de faits incohérents et de le fixer à une ligne, puis de la laisser dériver au hasard des rues de Stockholm et des dernières ombres que projettent les *Auerlicht*. Pour voir qui y mordrait.

1. Les terres rares

Ytterby, 17 juin 1905. Un ciel gris et une bruine froide accueillent le capitaine Sven Tomacz, à la petite gare de la

ville, une trentaine de kilomètres au nord de Stockholm. Rien n'annonce l'été à venir. Les voyageurs, tous ces visages ruinés par la couperose et l'ennui, se déplacent avec la grâce un peu lourde de ceux qui savent où ils vont. Ytterby ne les trompe pas. S'il y a un lieu de pèlerinage ici, il ne faut pas compter sur eux pour jouer les dévots. Tomacz consulte sa montre, marmonne quelque chose, comme pour lui-même, et presse le pas. Il espère que les indications qu'on lui a fournies sont exactes.

Elles le sont.

Après avoir contourné un boisé, à l'orée du centre-ville, il trouve une carrière à peu près déserte. Tomacz songe que les curieux qui visitent avec une ferveur un peu ridicule les appartements, maisons, même les cellules où ont vécu les génies des sciences croient peut-être y ressentir la présence palpable d'une intelligence qui leur échappe, s'en imprégner, qui sait? Le promontoire d'où Galilée observa la course des astres, la chambre qui servit de retraite à Newton pendant la peste et où se révéla à lui le prisme de la lumière, le salon où Lagrange a pensé le principe de moindre action n'expliquent rien. Ce qu'on préserve en ces lieux a bien plus en commun avec le mysticisme qu'avec la raison. Au fond, toute religion, la foi elle-même, peut-être aussi notre expérience de la beauté, n'ont pas d'autres fondements... Pour le capitaine, la visite de la mine d'Ytterby offre une expérience d'un tout autre ordre. Son génie, elle le retient dans une pierre qui n'exige pas l'exception, mais la dévotion aveugle. Voilà pourquoi personne ne s'y intéresse. Tomacz sait, lui, qu'il foule le sol de la Mecque d'un tout nouveau système, qu'on appellera tableau périodique des éléments. Ytterby: c'est la quasi-totalité de la série des Lanthanides. Rien de moins.

Il entame la longue descente d'un sentier mal entretenu vers l'entrée de la mine. Une bouche édentée. Tomacz a lu qu'un minéraliste suffisamment compétent saurait en extraire plus d'une vingtaine d'éléments, outre ces terres rares dont on lui a rebattu les oreilles. Le capitaine teste sa mémoire, veut s'en rappeler quelques-uns: manganèse, molybdène, niobium, tantale, zircon... Sa liste s'arrête à peu près là. Pas mal, surtout pour un homme qui aurait préféré le zinc des bars de Varsovie. De toute manière, il ne

va pas plus loin : il se trouve à l'endroit exact où gisait il y a quelques jours le corps de Per Thodor Cleve, apparemment mort alors qu'il examinait un agrégat rocheux. Était-il encore en quête d'un autre atome dont Mendeleïev avait prévu l'existence, mais qui se refusait à quitter son étui tellurique ?

Pour Tomacz, il est permis d'en douter. Mais il songe que les chimistes n'ont en rien perdu un goût pour le clandestin qui remonte au temps des alambics et des sortilèges.

Or la rareté des terres rares s'apparente à un mythe. S'il l'avait su, le capitaine les devinerait certes à quelque éclat spectral du schiste argileux dans lequel il patauge. Depuis qu'on lui a confié l'enquête, Tomacz a toutefois appris que, presque toujours, il a fallu un travail opiniâtre, quasi stupide, pour les isoler. Le résultat valait-il ces années de travail acharné, souvent contre des exploitants qui se balancent bien de connaître la composition exacte du minerai qu'ils extraient au rythme du cours du fer ? Per Thodor Cleve le croyait, lui. Impossible d'en douter. Au drôle de poème dont les premiers vers se scandent yttrium, ytterbium, terbium, il a ajouté holmium et thulium. Éléments nommés en l'honneur de la Suède, dans les deux cas. Ce nationalisme porte la marque d'un fatalisme de condamné ; son travail, il l'a accompli avec la ténacité d'un Sisyphe croyant avoir enchaîné pour de bon Thanatos.

Et pourtant, mort, Cleve l'est sans l'ombre d'un doute. Assassiné ? Ça, peu de gens croient le savoir : quelques-uns de ses collègues de la Sakerhetspolisen, un médecin. Et le meurtrier. S'il existe. Qui l'aurait empoisonné en trafiquant le plus simple des outils de la chimie minérale : son vieux soufflet à bouche, un instrument dont Lavoisier aurait fort bien pu se servir. Tomacz se méfie de ces conclusions spectaculaires et espère valider par lui-même certaines données. Il en va ainsi des indices dans cette enquête, telles les terres rares : abondants, mais discrets.

Pendant un siècle et demi, la mine d'Ytterby a livré ses récompenses une à une, avec la parcimonie des pachydermes. Le capitaine Sven Tomacz doit, à son tour, séparer les indices de leur gangue de faits importuns. Dissoudre le minerai dans l'acide. Former une solution composée

d'un mélange de sels. Évaporer minutieusement celle-ci pour que chaque élément se cristallise. Séparer le précipité et répéter l'opération à partir du résidu. Des milliers de fois. Ainsi, on isole des éléments si semblables que presque rien ne les distingue les uns des autres. Oui, le travail d'un enquêteur ressemble à celui d'un chimiste. C'est pourquoi Tomacz tient à cet arrêt, avant de se rendre à l'Uppsala Universitet. Il est venu chercher une réponse.

Cette pente abrupte où il patauge maladroitement la lui donne : vraiment pas l'endroit pour réaliser une opération qui nécessite minutie et précision.

2. $k = A \exp (-Ea/RT)$

Uppsala, 19 juin 1905. Le capitaine Tomacz, assis devant un radiateur électrique, contemple l'appareil avec soulagement. Il apprécie ses formes précises et son flanc rebondi. Décidément, l'été tarde à s'installer. Tomacz fait un effort pour ne pas perdre le fil de la conversation. Dans le halo humide de leurs deux pardessus, enveloppés des restes de l'averse, que la bonne chaleur évapore, il détaille les traits calmes et purs du professeur Éric-Axel Karlfeldt. Le professeur lui offre un traitement réservé aux invités de marque, y compris l'accueil à la gare : son hôte n'a pas hésité à affronter la pluie en sa compagnie. La capitaine a depuis longtemps appris à se méfier de tels assauts de courtoisie. Il n'a jamais prétendu que son enquête soit de la routine.

Un mort est un mort est un mort.

Karlfeldt paraît calme, mais fume cigarette sur cigarette. Il insiste pour répéter que les plus redoutables ennemis des Suédois ont pour noms mélancolie, fatalisme, apathie. Ici, ironise-t-il, c'est bien connu, le spleen représente un adversaire plus coriace que la Norvège. Tomacz ne fait pas l'effort de sourire. Le directeur de l'Institut des sciences de l'Uppsala Universitet le regarde froidement. Il hésite un instant puis, un pli au centre de son front ajoutant une sorte de caution à ses paroles, il précise que, selon lui, Svante August souffre d'une lassitude insondable. Oui, ce colosse, cet homme immense...

Pour un enquêteur, il y a un plaisir pervers à laisser un inconnu s'enfermer. Toutefois ces confessions informes

épuisent le capitaine Tomacz. Ce matin, il n'est pas de la meilleure humeur : quelque chose ne colle pas. Il est venu poser des questions sur la mort de Per Thodor Cleve. Le professeur s'obstine, comme d'autres avant lui, à l'entretenir de Svante August Arrhenius. Et du spleen.

Pour la forme, il relance le directeur de l'Institut sur les relations entre les deux hommes. Sa question repose sur presque rien. Un rien suffisamment chargé d'implicite pour servir d'énergie d'activation. Karlfeldt s'éclaircit la gorge, à l'évidence embarrassé. Quelque chose le terrorise. Tomacz l'aurait parié. Mais parier lui fait horreur. Lentement, le professeur entreprend une sorte de confession. À la chimie minérale brute de Cleve, explique-t-il, Arrhenius a opposé une mathématisation brillante, implacable, qui préfigurait déjà, il y a vingt ans, la passation des pouvoirs qui se concrétisera sous peu. La science n'appartiendra bientôt plus aux chimistes, les physiciens s'apprêtent à prendre le relais.

Le professeur ajoute que Cleve avait bien dû le pressentir, lors de la défense de la thèse d'Arrhenius, en 1882. Pour lui, on peut bien fouiner dans les secrets les plus profonds de la nature, ses méthodes excluront toujours de telles spéculations. L'efficacité des équations d'Arrhenius l'ont discrédité, lui, et tous les collègues qui l'ont secondé lors de la fameuse soutenance. L'intarissable Karlfeldt précise peu à peu le portrait d'Arrhenius : un prodige, qui apprend le calcul à l'âge de trois ans, en fouinant dans les livres de comptes de son père. À Uppsala, ce fantasque doctorant ne tarde pas à bouleverser des pratiques séculaires. Rien d'étonnant à la résistance du clan de Cleve. Qui croyait qu'on pousserait Arrhenius à faire ses valises.

Or ce génie hautain, sorte d'Œdipe laconique, élimine un à un ses pères spirituels non pas en les affrontant, mais en se laissant courtiser par de nouveaux maîtres. Des sommités comme le physicien allemand Clausius, le Russe Ostwald ou le Néerlandais van 't Hoff ont ainsi changé la donne. Toutes leurs invitations signifiaient une chose : désormais, non seulement Svante August n'avait plus à partir, mais il dicterait ses conditions pour rester. Il le savait. Per Thodor le savait. Aucun des membres de

l'Académie royale des sciences de Suède n'aurait pu en douter.

Et là, reprend Karlfeldt, Per n'a rien pu faire pour empêcher Svante de briguer une chaire au département de chimie d'Uppsala. Poste qu'on lui a bien entendu créé sur mesure. Svante n'en avait pas fini. Il a exigé d'occuper le bureau adjacent à celui de Per, a tenu à partager la même section du laboratoire. Chaque jour, chaque heure passée dans son officine, Per a subi une humiliation constante. On aurait presque dit que la loi d'Arrhenius, Svante la lui a fait subir pendant plus d'une quinzaine d'années.

Le capitaine a beau chercher à comprendre, du diable s'il saisit cette dernière allusion. Il se garde bien de le dire, mais quelque chose dans son regard confirme le contraire.

Tout a toujours semblé trop simple pour Svante August, explique Karlfeldt. Il démontre la validité de ses idées sans prendre la peine de développer ses équations : sa fameuse loi de la dissociation électrolytique, il se contente de l'exposer de manière empirique. Il laisse à des tâcherons comme Cleve le souci de la validation expérimentale. Au cours des dernières années de l'autre siècle, bien avant le Nobel de 1903, les discussions autour des implications de la loi d'Arrhenius servent à définir les principes de la cinétique chimique. Tomacz devine qu'il en va ainsi des échanges entre chimistes et physiciens, comme si leurs opinions respectaient la mécanique des collisions : dans certains cas, on assiste à des explosions violentes, très rapides, dans d'autres on atteint une sorte d'état métastable. Pour Cleve, cette pression dégénère en ulcère. Peu après la consécration de 1903, il comprend que sa maladie l'emportera bientôt. Selon Karlfeldt, incurable protestant, de vieilles rancunes ne s'éteignent jamais. Dans son bureau envahi par un nuage de fumée et de condensation de plus en plus opaque, il laisse entendre qu'aucune accusation ne saurait viser Svante August. Surtout pas, conclut-il avec un soupçon de condescendance, lorsqu'un étranger la formule...

Pas la peine d'insister. Tomacz comprend que l'éminent Svante August a la rancune tenace et possède sa manière de travailler dans l'ombre. En clair, la réaction

provoquée par la révolte du disciple contre le maître a déjà fait rouler suffisamment de têtes. Le capitaine devine que son interlocuteur ne souhaite pas voir son nom s'ajouter à la liste, mais il aimerait tant que... Tomacz en a suffisamment entendu. Inutile qu'on lui expose les subtilités du logarithme népérien pour qu'il comprenne qu'Arrhenius a si bien su imposer sa loi que ses collègues préfèrent laisser courir des rumeurs que risquer un affrontement qui tournerait à son avantage. Ces on-dit acides finiront bien par attaquer la cuirasse de leur trop influent collègue. Le capitaine enterrera cette enquête. Ça ou il faudrait oublier sa carrière. Une seconde fois. De toute manière, lui n'a jamais soupçonné « leur » Nobel.

3. Calcul d'erreur

Stockholm, 11 juin 1906. La séance de l'Académie royale des sciences de Suède s'ouvre par un bref hommage à Per Thodor Cleve, mort il y a un an, presque jour pour jour. L'éloge laconique laisse sous-entendre quel héritage il laisse. Dans son cas, la réaction n'a aucune chance d'être réversible. La loi d'Arrhenius, elle, s'impose sans équivoque. La séance se poursuit par une discussion aussi méthodique qu'une pierre qu'on roule. Le capitaine écoute tant bien que mal. On débat de fonctions à variables multiples, d'une constante, de gaz parfaits. Il croit comprendre que l'équation comporte un degré d'incertitude qui exige de la transformer à partir du logarithme de chacun de ses membres. Le capitaine Tomacz étouffe à peine un soupir.

Et voilà. Arrhenius efface le patient travail de Per Thodor Cleve, qui ne tardera pas à devenir un sous-produit du génie de son ennemi. Le vieux minéraliste croyait tenir une dernière carte : il ne craignait pas de mourir. Ses années de travail acharné l'ont usé et il n'a pas hésité à hâter son destin. Il redoutait l'oubli, qu'il savait imminent. Il tenait sa vengeance. Cleve n'a pas été assassiné, à moins qu'un procureur de génie fasse passer un ulcère virulent pour l'arme du crime. Le capitaine l'a compris dès sa pénible promenade sur les pentes abruptes de la mine d'Ytterby, plus propices au dernier geste d'un désespéré qu'aux délicates manipulations d'un minéraliste. Il l'a soupçonné dès le moment où on lui a remis le

rapport à propos du soufflet à bouche trop bien maquillé et lu l'annexe du légiste faisant état des ulcères débilitants. Il lui suffit aussi de savoir que Cleve devait connaître la parenté des symptômes d'une inflammation gastrique et d'un empoisonnement à l'arsenic. Le capitaine Tomacz ne se donnera pas la peine de clore le dossier.

La séance publique se déroule au grand salon de l'Académie. Il monte à la balustrade et observe les fauteuils disposés en rangées et tous ces savants, ces chimistes, ces physiciens, ces mathématiciens, qui se font croire qu'ils taquinent l'immortalité. Comme on va à la pêche. Tomacz se rappelle le tableau de Mendeleïev. Il compte les fauteuils et identifie le trente-troisième, celui de l'arsenic. La place vide confirme qu'il en a assez entendu.

Il redescend au rez-de-chaussée et contemple la clarté d'un jour qui ne tombera pas pour encore de nombreuses heures. Il écoute le chant élémentaire des grillons qui se déploie en rideaux sonores. Le capitaine Tomacz croit avoir oublié quelque chose, peut-être négligé un indice.

Du diable s'il se rappelle de quoi il s'agit.

KATERI LEMMENS

x

*Oh, and one more thing. I send my love
However long and far it takes – through light,
Through time, through all the faithlessness
of men*

James Galvin, « Dear Miss Emily », X

Grand Hôtel d'Hilbert

nous aurions une conversation au sujet de la déviation de la lumière, de la température exacte du silence, du froid que ça prend entre nous pour que nos larmes gèlent, nous inventerions une nouvelle façon intime et sournoise de faire la guerre, de se crier des noms, et une théorie sur l'art de la chasse à courre, à corps et à sang

pendant un instant nous serions des cowboys de minuit, des corps crépusculaires, tu pousserais la porte verte tracée sur le mur, nous serions intensément seuls au milieu des autres, les vivants et les morts, avec une fenêtre sur les jardins de Kensington, un morceau d'éternité et un *peak* de joie pure avant l'arrêt des procédures

tu me caresserais comme un chat, tu me dirais *tu sens comme un chat mouillé*, nous nous cacherions dans la couleur terreuse d'un sous-bois de septembre, ce ne serait pas beau mais nous aurions une pluie de juillet, et le reste de notre amour

circa 2033

dans le gris et dans la cendre, avec du vif-argent sur le bout
de la langue, des rails à l'ébranlement jusqu'au bout du souf-
fle, dans la buée et dans la sueur, *au cœur des montagnes*,
avec la perfection intouchée d'un homme de Vitruve, par
l'embrasure de l'espace et du temps, dans la première la
dernière l'éternelle chute de neige, en traversant une seule
fois chacun des sept ponts de Königsberg, dans la patine
aqueuse d'une lettre unique

ne bouge pas

ne craque pas

ne te retourne surtout pas

nous sommes irréversibles

et de là où je t'écis, je t'ai déjà perdu

Alta Val d'Elsa, 10 août 2013

on dit que pour comprendre les anomalies de l'*Annoncia-
tion* de Léonard de Vinci l'observateur doit faire sept pas
vers la droite

sous ses écailles sombres que cache l'inclination d'un doigt
ou l'ouverture d'une main

un échange de regards trace une droite rectiligne ou l'en-
semble inépuisable de notre nuit

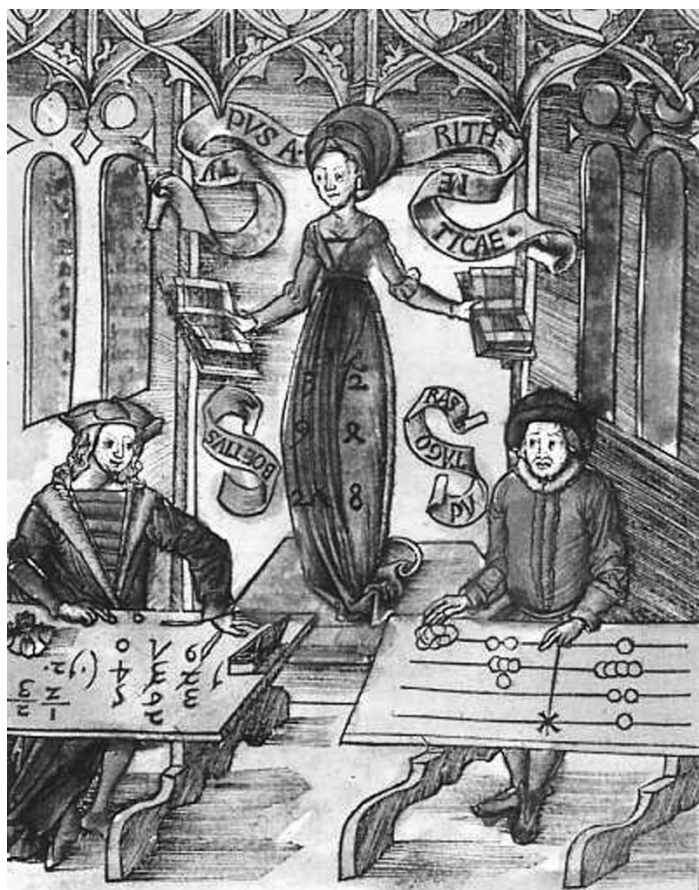
il suffit parfois d'une perspective aérienne, d'une terre
volcanique, d'un seul homme, un jour de soleil, pour
recouvrer l'intuition intacte de la pureté

de la probabilité de se rencontrer deux fois ou d'une
victoire imaginaire contre l'infini

d'une limite, de n'importe quelle limite comme on écrit
en pensant au fil ténu où on voit sa propre mort sans la
franchir

il suffit parfois d'un poème, d'un seul poème, pour tenir,
tout un hiver

cette lettre n'a pas d'adresse, elle vous revient



Gravure mettant en scène Boethius, Pythagore et la Dame Arithmétique.
MARGARITA PHILOSOPHICA - 1508 - Gregor Reisch

ANDRÉ GERVAIS

Aujourd'hui

C'est en mettant le mot littérature sur le mot mathématiques qu'il a commencé à comprendre :

LITTÉRATURE
MATHÉMATIQUES

Déjà, cela rime. & c'est autour du «i» que cela se passe. Du «i» & du «e», en fait. Avant de lire, elle erre. Maintenant qu'elle lit, elle sait exactement, sans le savoir, où elle s'en va. & c'est avec attention, dans le tout-au-marché de la dissidence, qu'elle hume son chemin, ce faisant, qu'elle saisit sa démarche.

*

Aujourd'hui, c'est là citer. Jetant dans la phrase je t'embrasse, le poème en épigraphe à ton récit & la langue en ta bouche, je t'embrasse partout en même temps & par tout ce qui fait sens & non-sens, c'est te dire, aller dans cette direction, parlent les ratures de l'idiome, c'est là citer ce qu'il en retourne de cet équilibre & fou de ta vie pour aigulière qu'elle ait été, c'est là citer encore.

*

Mon frère vient de m'apporter ta carte-phare.

Non, le colis n'était pas brisé. Oui, hier midi, j'ai aimé la confiture de cassis qui était accompagnée d'une petite tablette de chocolat noir (format: le petit savon qu'on nous offre dans une chambre d'hôtel). Cela tranchait nettement sur les desserts officiels de la boîte.

Relisant ma description & l'amorce d'analyse («les mots que tu y as mis en les écrivant ou en composant avec tels objets»), voici ce que j'en dirais rapidement d'un peu plus horticulé.

Cela commence par le passage du colis à la colecture (vu de l'extérieur) & finit par le passage de La Roumanière à l'art ou manière de composer avec les mots & les choses (vu de l'intérieur).

& cela va, par emballé, de l'emballage à l'emballlement, des pots de fleurs de l'emballage à l'emballlement du signifiant: du papier à pots de fleurs au panier à pots de confitures & de gelées, des roues dentées (imprimées sur le ruban) au bord dentelé (du tissu recouvrant le couvercle des pots), des confitures & gelées à toi & moi, disent les initiales, de la table (la serviette de table) à la carte (les framboises, les cassis), de la carte (à l'escalier descendant vers la chambre où nous couchions dans le grand lit) à la carte (de «ce qu'il y a pour TOI», c'est-à-dire moi), &c.

Sans oublier les allusions à nos repas, aux fleurs dans ta maison venant du beaucoup de toi ou de moi du peu, aux choses simples, ainsi découpé ce tissu qui devient une serviette. Sans oublier ni la rime en -ier («premier Chéri», panier en osier, colis emballé, «ustensile approprié»), ni la roume en -ière (roues dentées, petite cuiller)!

& cela va dans « c'est te dire »
& cela vient dans « sais-tu que ? »
& cela revient dans « c'est entendu »

en tant que d'hui

que c'est au jour d'hui d'écrire
que c'est au tour du « i » d'être

que ce la se passe
ce qu'il en retourne
en qu'hors elle (« je t'embrasse partout en même temps »)

*

Cela va-t-il bien dans ta vie ? – Presque. Bien des restes s'éduquent.

À tu & à toi, à moi ou à toi, ouvertement & vertement.

Par l'« ec » de l'écriture & l'« av » de l'aventure, par l'« av » du savoir & l'« ec » de ce soir, en ce moment même où la nuit se lève, il fait en sorte que, sur & sans, méta & sans, la grande distinction, si cela se trouve, ne soit plus aussi tranchée, voire claire.

N'est-ce pas en mettant le mot *littérature* sur le mot *mathématiques* qu'il a compris qu'avec huit & deux, mots & chiffres du même coup, il pouvait, en l'état, cacher un texte aujourd'hui ?

MICHEL GAY

Comme : mathématiques

(Un certain nombre de propositions
en forme de fiction/illustration)

1234567891011121314151617181920212
2232425262728293031323334353637383
9404142434445464748495051525354555
lgèbrearithmétiquecalculgéométriestatistiq
3747576777879808182838485868788899
0919293949596979899100101102103104
1051061071081091101111121131141151
1611711811912012112212312412512612
7128129130131132133134135136137138
1391401411421431441451461471481491

un
deux trois
quatre cinq six sept
huit neuf dix onze douze treize quatorze
quinze
seize dix-sept dix-huit dix-neuf vingt
vingt et un vingt-deux vingt-trois vingt-
quatre vingt-cinq vingt-six vingt-sept
vingt-huit vingt-neuf trente trente et un
[etc.]

Beau comme une équation, comme une
étonnante série de chiffres (alignés ou en
colonne), beau comme tel nombre (*pi*, par
exemple). Beau comme une simple erreur
de calcul ou une rare opération, comme
une figure géométrique. *Beau comme tout !*

0

[comme : rien]

1

[comme : quelque chose]

10

[comme : quelque chose & un peu plus]
[comme : quelque chose & quelque chose]

+

=

[comme : oui]

-

=

[comme : non]

=

=

[comme : peut-être ou pourquoi pas]

1234567891011121314151617181920212
 2232425262728293031323334353637383
 9404142434445464748495051525354555
 657585960616**0000000000**768697071727
 374757677787**0000000000**485868788899
 091929394959**0000000000**101102103104
 Inutile de continuer... Si, comme auteur,
 on a compris, on est en mesure d'imaginer
 l'impatience du lecteur qui, dans un texte,
 peut avoir, d'un certain point de vue, une

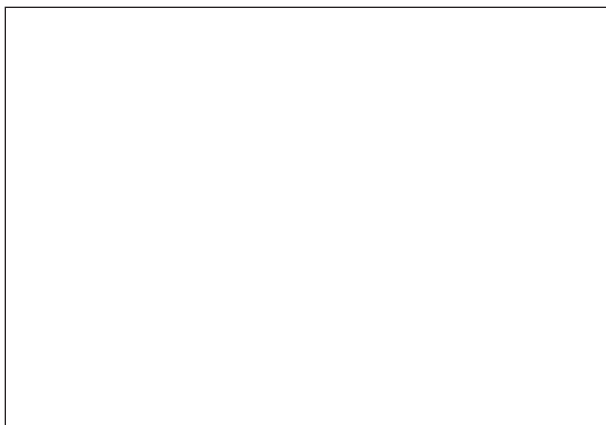
1234567891011121314151617181920212
 2232425262728293031323334353637383
 9404142434445464748495051525354555
 6575859606162636465666768697071727
0000000000000000000000000000000000
0000000000000000000000000000000000
 1051061071081091101111121131141151
 longueur d'avance sur l'écrivain. Car rien
 n'empêche un lecteur d'aller voir, au bout
 du texte, « comment ça finit ». L'écrivain,

1234**0**6789**00**111**0**1314**0**5161**0**1819**00**212
 2232**0**2526**0**7282**0**3031**0**2333**0**3536**0**7383
 9404**0**4243**0**4454**0**4748**0**9505**0**5253**0**4555
 6575**0**596**00**1626**0**6465**0**6676**0**697**00**1727
 3747**0**7677**0**8798**0**8182**0**3848**0**8687**0**8899
 0919**0**9394**0**5969**0**9899**000**10**0**1021**0**3104
 1051**0**6107**00**810**0**1101**0**1112**0**1311**0**1151
 lui, n'a pas cette possibilité. Cette chance!
 Il doit toujours écrire son texte jusqu'à la
 fin s'il veut la voir, justement, cette fin. FIN

1	[comme]
10	
11	
100	
101	
110	
111	
1000	
1001	
1010	

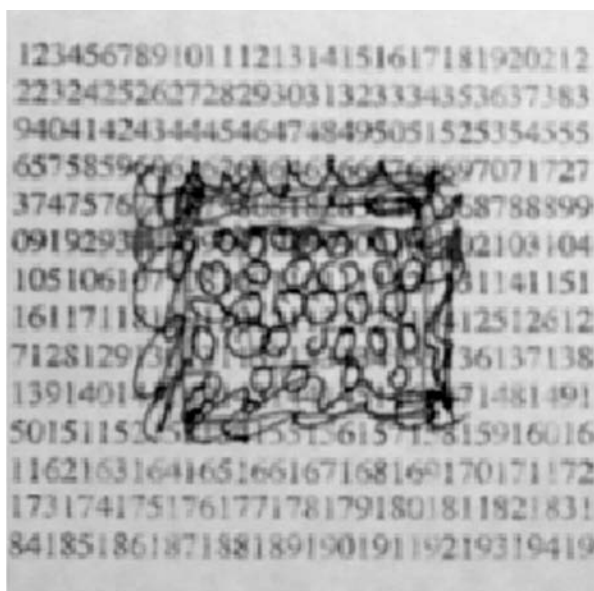
[dans]	10100
	10011
	10010
	10001
	10000
	1111
	1110
	1101
	1100
	1011

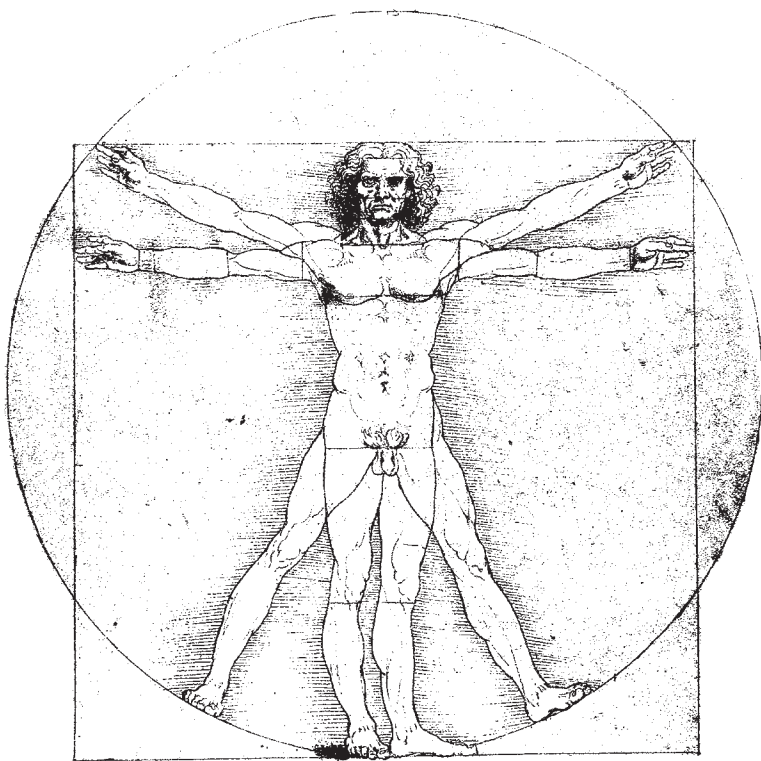
1	[1 à 20]	10100
10		10011
11		10010
100		10001
101	[1 à 10100, oui]	10000
110		1111
111		1110
1000		1101
1001		1100
1010		1011



Quel rapport avec le tennis? Tous les rapports! Tout est tennis et le tennis est tout, si l'on y tient. J'y tiens, oui. Lignes, carrés, rectangles, cercle (en l'occurrence, une balle et les courbes qu'on lui fait faire, les angles)... Le tennis est la géométrie incarnée, formellement visible. Regarder un match de tennis, c'est être à même d'étudier les différentes figures qui peuvent occuper l'espace, et souvent les plus belles, les plus surprenantes. Oui, mais quel rapport avec... Aucun, justement. Pas rapp.

Il devait s'agir de mathématiques et de littérature (ou vice versa). D'où les suites de nombres proposées, par exemple. Et quelques autres éléments, comme autant de formes qu'on pourrait voir occuper l'espace, puis qu'on pourrait analyser, étudier... Vous avez dit «littérature»? Je crois bien que je l'ai oubliée, celle-là. Je l'oublie presque tout le temps; vous me rappellerez où on la trouve (merci!). J'ai quand même commencé, en tout cas me semblait-il, par le plus simple, le plus évident, non? Par le plus simpliste, diront certains (avec raison, fort probablement). Comment finir, alors... Par la lemniscate de Bernoulli, oui. En fouillant dans les maths, on découvre, entre autres, des mots qu'on ne connaissait pas (et vice versa!). Lemniscate? Oui. Comme: un certain ruban de Moëbius (la bande, oui). Finir par





L'homme de Vitruve-Léonard de Vinci

KIM DORÉ

*Conversation entre Eupalinos et la Pythie
à propos de Paul Valéry*

Ni calculs ni veau d'or
pitié j'ai rêvé une âme
arrachée à tant d'autres
l'âme en trop sous le ventre
intact des vierges fabriquées
ni faibles ni loyales
leurs amours idéales
et le corps premier
jamais né jamais mort
voilà ce que j'ai vu

n'entre pas sans désir
ton regard briserait
contre tous les vivants
allez montre pour voir
le silence est hostile

et si ce que j'ai vu
emplit le trou des yeux
plus profondément que les larmes
que l'anémie devient mon sang
et la mort mon feu si les eaux
se séparent longtemps après
que nous ayons cessé
de vouloir y marcher
quel fou viendra encore
pourrir ses nuits à désirer
un corps indécidable

toute vérité est un gouffre
pour n'en jamais revenir
laisse tomber la pluie
elle ne reviendra plus

et si je creuse à l'endroit
précis de sa disparition
dans l'infâme ouverture
qui nous a mis au monde
qui nous a tout repris
si j'y laisse mes armes
pour entrer sans visage
me diras-tu enfin le nombre
des mensonges dans la bouche
de ceux qui retiennent l'orage

à force de t'attendre
j'ai désappris à compter
bientôt je perdrai ma langue
et tu devras m'inventer
m'enfouir où le vent tombe
recoudre mes doigts
m'apprendre à marcher
tu seras forcé de m'aimer
pour que je me souviene

mais l'idée maigre mais la chair
surpeuplée c'est encore nous
dans le feu que tu craches
l'infini distillé à même le sang
comme autant de faiblesses
dans tes ronds de fumée les humains
par milliards ce n'est pas ça aimer
ils ne sont qu'un brouillard
dans le ciel que je cherche

ce brouillard compose l'air
que tu respires tes poumons
seront noirs et beaux aussi purs
que la terre sous les ongles
de l'enfant qui se cache
derrière ta raison

peut-être
ma tête se love se vide
dans l'empreinte fossile
chaque fois que je m'endors
avec la foi des peintres
au sang froid

toute spirale n'est pas d'or
tu cherches fort et mal
des chiffres qui se voient
dans une mer qui berce
sa douleur normale
au commencement des lois

vrai
or que diront
les morts si j'entre
enfin en elle comme
on retombe en enfance

n'aie crainte si la mer t'avale
on dira que tu es parti
voir au fond.

MANON BONER-GAILLARD

Douceurs de l'austère al-djabr et du sévère Euclide

Ce matin-là, quand j'arrivai près de lui avec mon troupeau, le Vieillard mangeait des dattes sous un arbre. Sous la fraîcheur du matin se laissaient déjà deviner les brûlants rayons du soleil.

Le Vieillard me demanda malicieusement si j'étais bien sûr, cette fois, que le compte des bêtes était bon. Je répondis que nous autres bergers, à défaut d'avoir, comme lui, appris à compter chez les sages, avions développé nos propres méthodes de calcul.

À ces mots, son attention devint vive — comme toujours quand il pressentait qu'il pourrait apprendre quelque chose.

— Eh bien, me dit-il, il faut m'en donner un exemple.

Je le fis avec plaisir, me doutant bien que ce que je lui enseignerais allait lui plaire.

— Tendez les bras devant vous, lui dis-je, et retournez vers vous vos paumes, doigts écartés.

Il s'exécuta.

— À présent, considérez que chacun de vos doigts représente un chiffre. Vos petits doigts sont des 6, les doigts suivants des 7, les suivants, des 8, et ainsi de suite, les pouces étant des 10.

Pour multiplier deux chiffres entre eux, vous devez faire se toucher par leurs extrémités ceux de vos doigts qui les représentent. Ces deux doigts et ceux qui sont sous eux représentent des dizaines. Il faut les additionner. Les doigts qui sont au-dessus de ces deux sont des unités et vous devez multiplier celles représentées par une main par celles représentées par une autre. La somme de ces dizaines et de ces unités donne le résultat recherché.

Le Vieillard était fort intrigué.

Il s'amusa d'abord à vérifier, pour un grand nombre de combinaisons de chiffres à multiplier, que la solution donnée était la bonne.

Puis il chercha devant moi à comprendre pourquoi cela marchait à chaque fois. Ce mystère lui résista. Et je dois ici laisser aux personnes qui me lisent le plaisir, s'ils le peuvent conquérir, de le percer elles-mêmes.

Quand nous en eûmes fini avec ces amusements, le soleil était déjà très haut dans le ciel. Le Vieillard me dit alors qu'une partie du mémoire qu'il consacrait au Marchand de Tentes concernait justement les mathématiques, et que l'arithmétique, dont nous venions de nous occuper, en était une partie. Il me demanda si je souhaitais qu'il me fasse la lecture de ce texte.

J'acceptai avec joie.

Il me lit alors ce qui suit, dont j'héritai plus tard copie.

*

Que restera-t-il dans les temps futurs des écrits de mon maître portant sur les sciences ?

Je dénombre de lui quatorze traités portant sur ces sujets. Ils sont consacrés aux mathématiques, à la physique, à l'astronomie, à la philosophie et à la médecine.

Dans chacune de ces sciences, théorétiques ou pratiques, son érudition était sans égale et des savants venaient à lui en grand nombre, parfois de très loin, pour lui soumettre quelque difficulté sur laquelle ils butaient.

De longues années durant, il se pencha sur la géométrie, assurant qu'Euclide avait construit un somptueux Palais dont le cinquième postulat était la clef en même temps que la faille. J'ignore le sens de ces mots, mais de plus savants que moi le découvriront peut-être dans ce poème de mon maître sur lequel je pense qu'à part le sien et le mien, aucun regard humain ne s'est encore porté.

Je regrette amèrement de ne me souvenir que de son commencement.

Parallèlement

« khaTâ' ma'rûf aHsan min hadîqa ghayr ma'rûfa »

*Ton postulat carmin se défait à l'infini Ô Euclide, briseur de
mystères*

*Ce qui sans preuve se peut affirmer, n'est-ce pas cela même
qui sans preuve se peut nier ?*

*Et par-delà cet infini, d'autres espaces, qui sait
Qui en rien ne ressemblent à celui que pour nous tu établis
Et qui mériteront d'être quand celui-là aura été
[...]*

*

Si je n'eus jamais la force de suivre mon Maître quand il s'élançait vers certains sentiers escarpés, je sais cependant que ce sont surtout ceux des mathématiques, je veux dire de l'arithmétique, de la géométrie et de l'*al-djabr*, qui l'emplissaient de cette joie sans pareille que le vulgaire appelle comprendre et que mon Maître, à la suite d'Ibn Sina (celui que les christiques appellent Avicenne) et avant lui le Maître de ceux qui apprennent, le Grec Aristote, appelait contempler. À preuve ce *rubai*.

*

*Le baiser d'or déposé sur les lèvres rouges de la vie
Avec aux commissures de la bouche la saveur de la mort
Il s'appelle savoir et elle ignorance ; et je vis
Par eux ma sagesse et par eux ma folie.*

*

Mon Maître ne partageait que rarement ses idées sur ces questions et je finis par comprendre, après bien des années, qu'il avait, pour pleinement vivre cet amour absolu des mathématiques qui était en lui et le laisser grandir à l'abri du monde et des hommes, enclos une secrète oasis où personne n'était admis.

*

Un soir, pourtant, je fus invité à partager avec lui du vin, pour, me dit-il, dignement célébrer ce qu'il tenait pour le plus grand accomplissement de sa vie.

Ce jour-là, en effet, mon Maître avait enfin terminé un ouvrage d'*al-djabr* auquel il avait donné le meilleur de lui-même durant de nombreuses années.

Il tenta de m'en expliquer la teneur, mais son propos le portait à la pointe extrême des connaissances humaines et je crois pouvoir dire qu'ils sont bien peu nombreux ceux ou celles qui auraient pu pleinement entendre ce qu'il disait.

Il s'agissait d'équations qu'il avait classées et résolues par des moyens inédits et infaillibles après les avoir regroupées par familles qu'il appelait, je pense, des classes.

Mon Maître ne mit pas longtemps à voir que ses explications, qu'il simplifiait autant qu'il le pouvait, m'étaient irrémédiablement incompréhensibles. Il me dit alors – c'était une *nukta* et je le savais bien – : « *Al-djabr* est jeu d'amour consistant à isoler une somptueuse inconnue afin de la connaître. » Puis il sourit.

*

Il reprit ensuite, cette fois grave et austère, pesant chacun de ses mots et les prononçant lentement pour que je puisse en moi les graver : « Dieu est simplement le nom de l'ordre du monde que notre esprit contemple et auquel nous donne accès notre humaine raison en nous permettant de le comprendre. Faire des mathématiques, c'est se voir autorisé, un bref instant, à jeter un furtif coup d'œil sur le Livre Infini que Dieu, éternellement, contemple. Et cette vie contemplative nous rend, autant qu'il nous sera jamais possible de le devenir, semblable aux dieux. »

Je n'ai jamais oublié ces mots et il me semble, au soir de ma vie, enfin pleinement les comprendre et aussi que, ce faisant, c'est l'esprit de mon Maître que je contemple, en même temps que ceux d'Ibn Sina, d'Aristote, de Platon, d'Archimède, d'Euclide et de tant d'autres.

Il serait sacrilège aux yeux du profane, qui se croit pieux, d'écrire ici ce que cette contemplation autorise à conclure.

*

Il y eut pourtant une exception à l'interdiction faite à tous de pénétrer dans l'austère oasis de l'*al-djabr* que mon maître avait construit.

Il s'appelait Nasser Khasra et avait écrit à mon Maître pour lui soumettre des travaux qu'il avait accomplis sur ces nombres qu'on appelle *premiers* et qui ne sont qu'à eux-mêmes et à l'unité réductibles.

Mon Maître fut immédiatement impressionné par ces travaux et séduit par l'intelligence qui les avait faits. Il le fut plus encore quand il sut que Nasser vivait dans un village éloigné, coupé de tout contact avec ces cercles de savants au sein desquels il aurait pu écouter et être entendu.

Il sut bientôt que Nasser gardait des moutons et travaillait seul, avec pour uniques compagnons d'études quelques manuscrits de traités par lui recopiés.

Mon Maître le fit venir auprès de lui.

Ce qui commença alors ne peut être nommé puisque les mots, ici, sont infirmes : ce qu'ils disent n'est rien à côté de ce qu'ils taisent, et qui m'oblige à mon tour à observer le silence. Je parlerai donc autour de ce qui, faute de pouvoir être dit, doit être ressenti.

*

Tout le jour, chacun d'eux travaillait de son côté, mon Maître à son traité d'*al-djabr*, Nasser sur les nombres premiers. Et chacun, le soir venu, montrait à l'autre les fruits de son labeur. Mon Maître appelait bientôt Nasser : mes yeux ; et Nasser, du même nom, appelait mon Maître.

Ces travaux étant à jamais de moi incompréhensibles, je me contenterai de rappeler ici un souvenir, en espérant ne pas me tromper et en demandant par avance indulgence à mes lecteurs si c'est le cas. Nasser, donc, un soir, tandis qu'ils buvaient du vin, suggéra à mon Maître d'appeler

jumeaux des nombres premiers dont, disait-il, la différence est de deux. Mon Maître sourit en lui disant : « Comme les yeux sont deux. » Nasser répondit : « Comme nous le sommes toi et moi et comme nous sommes multitude. »

*

Nasser Khasra mourut très jeune, d'une maladie foudroyante qui se déclara pendant que mon Maître était absent. Il apprit la terrible nouvelle à son retour et, plusieurs semaines durant, demeura prostré dans sa douleur, inconsolable.

Ce temps passé, la mère de Nasser vient le voir pour l'informer que son fils lui avait légué tous ses écrits. Elle les lui avait apportés.

Mon Maître s'y plongea avec avidité une nuit durant, puis tout un jour, puis une autre nuit. Au matin de cette deuxième nuit, il me dit que Nasser, seul, aurait pu continuer son travail en *al-djabr*. Et il dit aussi qu'il était son seul et son unique frère, à lui uni par le quatrième degré. Je n'ai jamais compris le sens de cette phrase et j'ignore si elle est ou non une énigme.

Mais mon Maître me dit aussi qu'il avait été surpris de trouver, parmi les écrits de Nasser, une longue suite de phrases appelées par lui « aphorismes » et dont le jeune homme projetait de faire un livre. Il les conservera précieusement sa vie durant, les lisant et les relisant sans cesse, toujours avec une grande émotion, qui le portait souvent jusqu'aux larmes.

Il l'appelait *Le Livre de Sable*, mais je sais que tel n'est pas le titre que Nasser voulait lui donner. Je le sais pour avoir vu le livre une fois, une seule fois, alors que mon Maître me permit d'en survoler les pages. L'ensemble avait par Nasser été nommé *Roses des vents*.

J'ignore ce qu'il en est advenu. Mais je veux écrire ici ceux de ces aphorismes dont j'ai claire et indubitable souvenance.

Le Livre de Sable

Simbâ. Zandjabil répandant son parfum sur le monde.

*

Un très long et très tendre baiser de lumière sur le front de la nuit : le jour se lève.

*

Entre tous les chemins qui s'offrent à lui, c'est librement que le cheval croit choisir celui que son maître a décidé d'emprunter.

*

Le chameau n'emporte son cavalier qu'aux blessures du sable.

*

*Ce qu'il faut de silence pour un frémissement d'ailes.
Au bruissement du vent, tout le désert se tait.*

*

Sous le soleil du désir : le désert des passions, le mirage de l'amour, l'oasis du savoir.

*

C'est dans le dattier de la mémoire que se cueille la fleur de l'oubli.

*

Je libère le faucon du sommeil. Il s'envole vers l'étoile du repos.

*

Étoiles, flammèches de je ne sais quel brasier...

*

Pourquoi Allah a-t-il fait de moi celui qui regarde, immobile et sans voix, passer la caravane ?

*

Tout le vacarme diurne de ses oasis est englouti dans le silence nocturne du désert.

*

Je suis de ceux dont le nom fut écrit sur le sable.

*

C'est un grand secret que m'a confié une rose de sable. Une étoile m'a juré de le garder.

*

Je suis riche de l'or de l'aube dans laquelle je contemple l'argent de tes cheveux, ô mon bel amour endormi.

*

L'interminable et aride désert des erreurs avant la douceur de l'oasis de la vérité.

*

Mon nom est naufrage.

*

Le sable du temps entre les doigts de l'amour. Le sable de l'amour entre les doigts du temps.

*

Un cheval hennit à l'aube : et tout le frémissement du monde est dans ce bruissement d'air et de brume.

*

Et mon étoile noire gémit au fond d'un trou.

*

Il était le seul, semblait-il, à entendre une sourde plainte venue de je ne sais quel astre.

*

Ce tendre baiser que je dépose sur tes lèvres rouges de vie, et par lequel je recueille, aux commissures sèches de ta bouche, l'effroyable saveur de la mort. Mon amour. Ma mourance.

*

L'encre du savant est plus inestimable que le sang du martyr et elle sèche moins vite que lui.

*

*Ce grand désert de ton absence où je meurs de soif de toi –
avant l'oasis de tes yeux.*

*

*Mon bel amour insaisissable
J'ai écrit ton nom sur le sable
J'ai écrit ton nom sur le sable
Mon bel amour insaisissable
Puis le vent du désert s'est levé...*

*

Le silence du faucon devant son aile ensanglantée.

*

17, 19; 1 000 000 061, 1 000 000 063

*

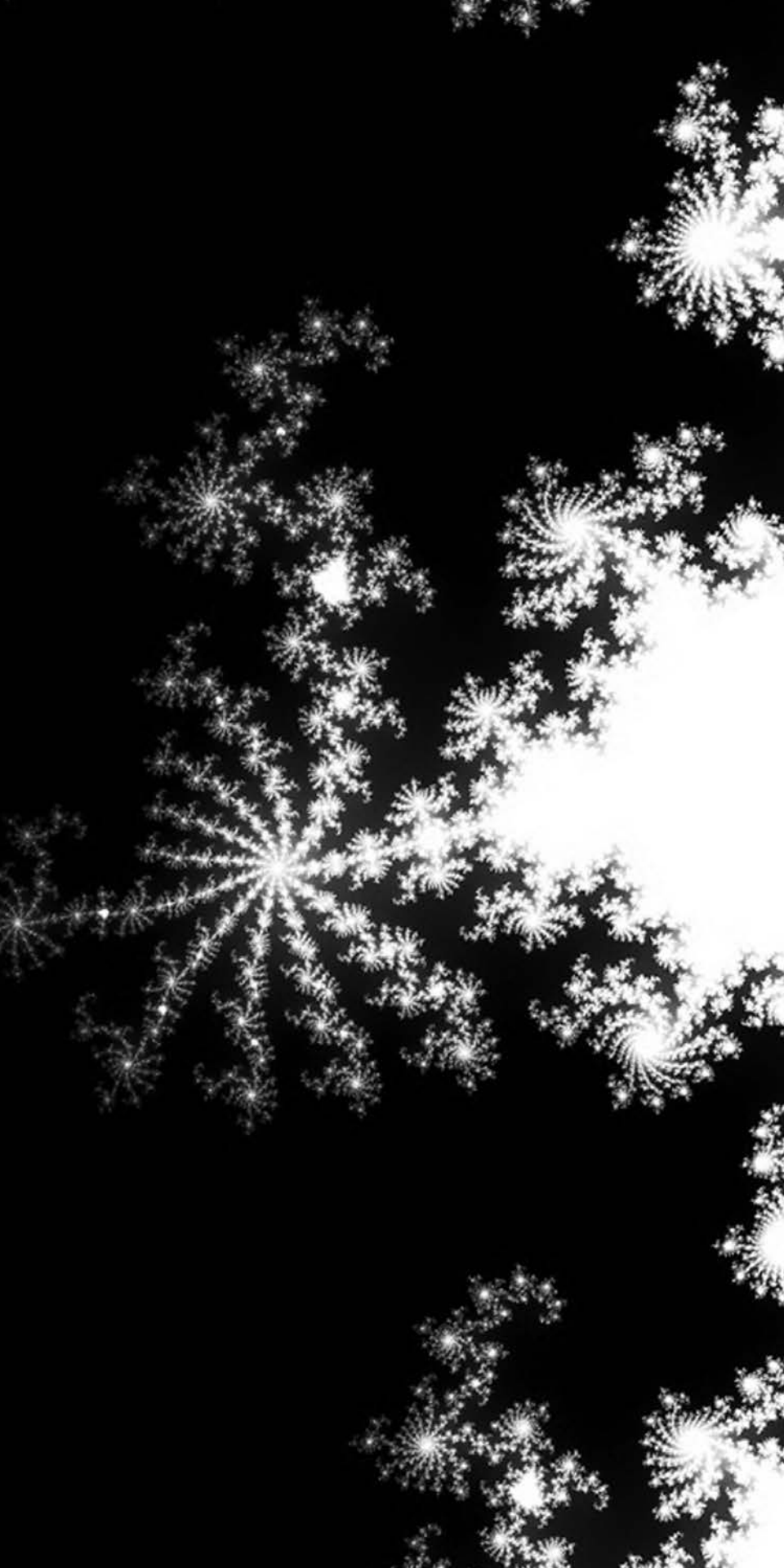
Mais ma mémoire ici me fait défaut ...

*

*Le Vieillard reposa le parchemin. Il était fatigué et
absorbé dans ses pensées et par tout ce que cette lecture lui
avait remis en mémoire.*

*Je compris que je devais m'en aller et je partis sans rien
dire, le laissant à son silence, à sa douleur et à ses souvenirs
heureux.*

Ce texte est extrait d'un travail en cours, *Le roman de Khayyam. Poème*, qui relate la rencontre, durant trois jours, entre un jeune berger illettré et un homme simplement appelé le Vieillard qui termine sa vie, une vie qu'il a passée auprès du poète et mathématicien persan Omar Khayyam (1048-1131).



STÉPHANE GAUTHIER

Nikolaus Enikel

Nikolaus Enikel (21 mars 1902 – 21 septembre 1960) est un mathématicien autrichien. Il est reconnu notamment pour son travail sur la théorie des nombres, le problème $P=NP$ et l'émergence, mais on le connaît surtout pour sa contribution à la théorie des fractales et à la mécanique céleste.

Biographie

Nikolaus Enikel naît le 21 mars 1902 à Wolfsberg en Autriche. Son père est mécanicien et sa mère, professeure de musique. Ses parents déménagent en 1905 à Graz où il effectuera sa scolarité. Son père, employé contractuel, se retrouve souvent sans emploi. Le jeune Nikolaus grandit dans un milieu non traditionnel, sa mère donnant des leçons de piano aux enfants des riches commerçants tandis que son père demeure à la maison. Nikolaus Enikel se souviendra de cette période dans la maison familiale comme d'«un clair-obscur constant qui s'accrochait aux meubles telle une brume aux pouvoirs invisibles¹». Étudiant médiocre, il développe très tôt une passion pour le dessin. Parmi ces dessins retrouvés, certains sont d'une grande qualité et démontrent un vif intérêt pour l'agencement de formes géométriques complexes. Ils sont exposés au Kunsthistorisches Museum. La critique y a vu une forme embryonnaire d'art abstrait.

Malgré son tempérament distrait, Nikolaus Enikel poursuit de 1921 à 1926 ses études à l'Université de Technologie de Graz en mathématiques où il obtient par la suite un poste de professeur. Il y enseignera jusqu'aux derniers mois avant sa mort la théorie des nombres et

le calcul différentiel. C'est au milieu de sa carrière qu'il épousera une de ses étudiantes, Anna Ebner, de vingt ans sa cadette, avec laquelle il entretiendra toute sa vie une relation platonique. Elle deviendra aussi sa secrétaire. Il lui dictera ses mémoires, lesquelles nous permettent de mieux comprendre le cheminement de sa pensée vers les mathématiques qu'il appelait «ésotériques». Il meurt en 1960 dans des circonstances nébuleuses.

Travaux

Nikolaus Enikel publie ses premières recherches universitaires dans la revue *Le temps et l'espace* en 1922. À cette époque, il s'intéresse à ce qui depuis 1974 est connu sous le nom de fractales. Il présente dans son article «Zufällige erzeugung und natürlichen fraktalen²» des algorithmes permettant de générer une infinité de courbes ou de surfaces suivant des règles déterministes. Cet article aura plus tard une influence décisive sur les travaux de Benoît Mandelbrot.

En 1926, il dépose sa thèse qui met en lumière les problèmes relatifs à la générativité algébrique en y apportant des solutions simples. Ces dernières seront récupérées en linguistique par la grammaire générative et, plus tard, en informatique. Par la suite, il délaisse peu à peu sa contribution aux publications universitaires afin de travailler sur le livre *Nombres et révolutions, l'ordre naturel*³. Il considérera toujours cet ouvrage comme son œuvre maîtresse, mais celle-ci sera très mal reçue par le milieu universitaire, peu intéressé par les considérations ésotériques d'Enikel. De nos jours, ce texte est toutefois apprécié pour ses qualités philosophiques et l'on considère qu'il apporte un éclairage nouveau sur la résolution possible de grandes énigmes mathématiques.

C'est après cet échec qu'il commence à rédiger ses mémoires, dictées à sa femme Anna, en plus d'articles et d'un nouvel ouvrage colossal, qui ne nous est parvenu qu'en version incomplète, étrangement intitulé *Traité de décomposition céleste*⁴. Ce livre traite de l'histoire des mathématiques ainsi que de la relation que celles-ci entretinrent avec la mécanique céleste à travers les âges. Les derniers chapitres furent retrouvés en 2005 dans la doublure d'un

fauteuil en velours rouge vendu aux enchères à Salzbourg. Ils furent donnés à l'Université de Leoben où Heurel Lenau, professeur et auteur, y fit des trouvailles qu'il qualifia d'« inquiétantes et d'une importance capitale⁵ ».

Polémique sur le *Traité de décomposition céleste*

Les pages retrouvées dans le fauteuil acquis aux enchères par un acheteur anonyme regroupent presque en totalité la partie manquante du *Traité de décomposition céleste*. Dans celles-ci, l'auteur y poursuit l'histoire des mathématiques au-delà du XXI^e siècle, jusqu'en 2112. Il y prédit notamment avec force détails des avancées en mathématiques fondamentales et en physique quantique. On y retrouve également la description de phénomènes célestes à venir, dont l'écrasement d'un astéroïde sur Terre le 21 juin 2064. Le corps céleste aurait une taille suffisante pour provoquer des raz-de-marée capables de détruire les grandes villes de la côte est Atlantique. Toujours selon Heurel Lenau, la précision des travaux de Nikolaus Enikel sur la mécanique céleste nous permet de croire que « ce que l'on considère comme des prophéties absurdes devrait plutôt être interprété comme des signaux fiables de nos futurs tourments venus du ciel ».

À la suite de la publication de l'article de Lenau, astronomes, physiciens et mathématiciens s'unissent rapidement pour dénoncer la frivolité des prédictions d'Enikel. Trois mois après la publication de l'article, Lenau démissionne de son poste de professeur en raison d'une santé mentale déclinante.

On ignore pourquoi cette partie du *Traité de décomposition céleste* a été cachée dans la doublure d'un fauteuil. Certains croient que l'auteur aurait ainsi voulu se draper d'une aura de mystère en créant une sorte de chasse au trésor. D'autres pensent qu'il aurait préféré garder cachées ces pages afin d'épargner des craintes bibliques à une humanité alors livrée au chaos.

Personnalité

Nikolaus Enikel a souvent été qualifié par ses pairs d'original au cœur sensible. On dit qu'il était de commerce facile, mais la communication demeurait souvent

ambigüe, de par son tempérament distrait. L'École de l'Institut psychiatrique de Sanford a émis l'hypothèse qu'Enikel aurait souffert du syndrome d'Asperger. En effet, la pauvreté de ses relations sociales, son mariage platonique, ses passions étranges et son intérêt pour les formes géométriques complexes seraient des indices qu'Enikel aurait pu souffrir d'un tel syndrome. Ses étudiants à l'Université de Technologie de Graz parlaient d'un professeur qui avait du mal à transmettre ses connaissances. Cependant, il jouissait d'une réputation d'amuseur singulier, ce qui rendait ses cours très populaires. La qualité de son enseignement s'étant dégradée à la fin de sa vie, il dut renoncer à son poste quelques mois avant sa mort. Il pouvait, dit-on, passer des cours entiers à discourir de concepts ésotériques nullement liés à la matière à l'étude. Enfin, il développa, dans les dernières années de sa vie, une passion pour la forme des spirales. On en retrouva plus de trois cents dans son appartement (ronds de cuisinière, coquillages, enseignes de barbier, etc.).

Circonstances du décès

Le corps de Nikolaus Enikel est retrouvé à son domicile par la concierge de l'immeuble le 24 septembre 1960, trois jours après son décès selon les résultats de l'autopsie. La concierge aurait été alertée par des odeurs inhabituelles. On peut lire dans une entrevue qu'elle a accordée à un journal local :

Je voyais monsieur Enikel tous les matins dans le couloir, car nous sortions toujours à la même heure. Son emploi du temps était réglé comme une horloge. J'étais surprise de ne pas le rencontrer pendant trois jours. Mais c'est le matin du 24 septembre que j'ai perçu des odeurs provenant de son appartement. J'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Il y avait du bruit à l'intérieur. J'ai pensé que la police était là. Quand j'ai cogné à la porte et que j'ai ouvert, ce que j'ai vu m'a horrifiée. Sa femme était là, elle faisait ménage et m'a saluée d'un sourire bienheureux alors que derrière elle, M. Enikel reposait inerte dans un fauteuil en velours rouge. Je lui ai dit, Madame Ebner, votre mari est mort ! Elle m'a répondu, comment savoir puisqu'il est invisible⁶ !

En plus de ce récit, ajoutons que la police a retrouvé sur le corps d'Enikel des notes cryptées qui n'ont pas pu être déchiffrées à ce jour. Aussi, toutes les étiquettes sur ses vêtements avaient été déchirées et une valise était posée à ses pieds. Celle-ci contenait des effets personnels laissant présager un éventuel voyage, mais on n'y retrouva aucune pièce d'identité, pas plus que dans tout l'appartement. La valise contenait aussi un masque de plomb.

La mort de Nikolaus Enikel a été qualifiée de mort naturelle et Anna Ebner fut innocentée hors de tout doute après investigation. Une année après le drame, elle a été internée à sa demande à l'Institut psychiatrique Victor Frankl où elle mourut douze ans plus tard.

Postérité

À ce jour, Nikolaus Enikel est reconnu principalement pour son travail sur les fractales, l'émergence et la mécanique céleste. La première partie de son ouvrage *Traité de décomposition céleste* est aujourd'hui étudiée en histoire des mathématiques, bien que la deuxième partie, ayant des fondements ésotériques, voire *prophétiques* aux dires d'Heurel Lenau, porte ombrage aux qualités de recherche pointues de la première.

Quatre ans avant sa mort, il a été récompensé de la médaille Fields pour sa « contribution inestimable à l'avancement des mathématiques et ses travaux qui ouvraient la porte à une conception des mathématiques résolument moderne⁷ ». Dans son discours d'acceptation, Nikolaus Enikel termina en disant qu'il « trouvait dommage que l'on porte l'âme comme un vêtement que l'on réserve seulement aux grandes occasions ». Cette assertion a été vue par plusieurs comme une attaque à l'endroit du milieu universitaire dont il a souvent été la risée, de par la nature de ses travaux controversés.

La découverte des pages manquantes du manuscrit du *Traité de décomposition céleste* a contribué à un renouvellement de l'intérêt porté à l'auteur dans des domaines aussi variés que l'histoire, l'astrologie, les arts divinatoires, la musique et la littérature. L'auteur italien Lino Minzetti lui consacre d'ailleurs une de ses nouvelles, intitulée *Le masque du mort*⁸, dans laquelle il propose trois théories sur la mort de Nikolaus Enikel.

-
1. Enikel, Nikolaus, *Memoirs: Erinnerungen*, New York, Penguin, 1966.
 2. Enikel, Nikolaus, « Zufällige Erzeugung und natürlichen Fraktalen », *Zeit Und Raum*, Vol. XLIII, p. 186-201.
 3. Enikel, Nikolaus, *Zahlen und esoterische: die natürliche Ordnung*, Vienne, Jung & Jung, 1946.
 4. Enikel, Nikolaus, *Vertrag himmlischen Zersetzung*, Wien, Austria Netto Katalog, 2006.
 5. Lenau, Heurel, « Prophezeiungen und Symbole in Enikel », *Zeit Und Raum*, Vol. CLXXXII, p. 23-54.
 6. Jans Wolkeinstein, « Ungeklärten tod », *Der Standartd*, 25 septembre 1960, p. B-1.
 7. Clemens Gartenare, « Enikel odznaczony Medalem Fieldsa », *Fundamenta Mathematicae*, p. 8-10.
 8. Minzetti, Lino, *Il mio vicino di casa ha lasciato presto*, Milan, Adelphi, 2001.

FRANÇOIS LEPAGE

$$e^{i\pi} = -1$$

ou

Du style en mathématiques

Bertrand Cadet était tout content, fier et même un peu autosatisfait. Une semaine plus tôt, la revue littéraire *Sirius, littérature, philosophie et science* lui avait proposé la direction de publication d'un numéro sur le thème « Du style : de la littérature aux sciences ».

Outre le côté flatteur du fait que l'on ait songé à lui, la conjoncture était particulièrement intéressante pour Cadet. Le jeune mathématicien québécois Simon Langlois venait tout juste de recevoir la médaille Fields, la plus haute récompense en mathématiques au monde. On compare souvent la médaille Fields au prix Nobel (il n'existe pas de prix Nobel de mathématiques) mais pour les mathématiciens, cette distinction est plus prestigieuse que le prix Nobel. Créée en 1936 par le legs du mathématicien canadien John Charles Fields, la médaille Fields est décernée tous les quatre ans à au plus quatre mathématiciens de moins de quarante ans. Curieusement, aucun Canadien avant Langlois n'avait reçu cette distinction.

À l'approche de soixante ans et de la retraite après trente ans d'enseignement, Cadet avait passé la plus grande partie de sa vie à tenter de faire passer son amour de la littérature à des adolescents pour la plupart insensibles à toute forme d'émotion littéraire. Grand lecteur, il avait développé un blogue spécialisé sur la représentation des sciences et des scientifiques en littérature dont la grande qualité lui avait valu un certain respect, voire une certaine notoriété dans les milieux littéraires. Bref, Cadet était très content de la tournure des choses. La coïncidence

de cette offre de direction et la remise de la médaille Fields à un Québécois était un cadeau du ciel. En effet, lors de la remise de la distinction, le président du jury dans son allocution avait justement souligné qu'au delà de l'importance intrinsèque des travaux de Langlois en théorie de l'«endoscopie automorphe» qui généralisaient ceux de Ngô Bao Châu lui-même médaillé Fields en 2010, c'était son style qui le démarquait des autres grands mathématiciens contemporains. Il l'avait même comparé à Euler, le célèbre mathématicien suisse du XVIII^e siècle dont la fameuse formule $e^{i\pi} = -1$ impressionna sinon traumatisa des générations d'étudiants s'initiant à la théorie des nombres complexes. Euler lui-même ne disait-il pas que les plus grands progrès en mathématiques ne sont souvent que des questions de notation, donc de style?

Aussitôt la direction de publication confirmée, Cadet avait contacté Langlois pour lui proposer d'être le mentor intellectuel du numéro, ce que Langlois avait accepté avec empressement.

Cadet anticipait avec impatience sa rencontre avec Langlois qui devait avoir lieu la semaine suivante au Centre de recherches mathématiques de Montréal.

La réunion eut lieu comme prévu. Cadet fut étonné de découvrir une véritable ruche de jeunes chercheurs orbitant autour de Langlois. Il s'était toujours imaginé le travail des mathématiciens comme étant totalement solitaire et méditatif. Or, il lui apparut que presque toutes les salles de séminaire étaient occupées par des petits groupes qui discutaient, dans un jargon auquel il ne comprenait rien, de sujets dont, étant donné le ton, le sort du monde semblait dépendre.

La seconde découverte de Cadet fut que Langlois était un être infatué, persuadé que son génie, bien que reconnu, ne l'était pas assez. Quoique cela heurtât sa modestie naturelle, Cadet fit avec. Que leur collaboration pourrait s'avérer désagréable était un inconvénient mineur par rapport au bénéfice qu'il saurait en tirer. Après une heure de dialogue, qui fut plutôt un monologue du mathématicien, ils convinrent que le texte de Langlois, un essai philosophico-littéraire d'une dizaine de pages, devrait

parvenir à la directrice de la revue, Sophie Tétrault, dans un délai de deux mois. Le titre (provisoire) de l'essai : *Du style en mathématiques et en littérature*.

Deux mois et deux jours plus tard, le téléphone de Bertrand Cadet sonna de façon particulièrement agressive. C'était Sophie Tétrault.

— Bonjour Sophie!

— Bonjour Bertrand! As-tu reçu copie du texte de Langlois?

Ils se tutoyaient depuis quelques semaines.

— Non, pas encore.

— Nous l'avons reçu il y a trois jours à la rédaction... et il y a un petit problème. Es-tu bien assis?

— Oui vas-y.

— Son texte, qui est quatre fois trop long, est une véritable anthologie de zeugmes, de syllepses, d'anacoluthes, de barbarismes, d'anglicismes et j'en passe. Je te lis deux passages particulièrement savoureux.

Le style en littérature et en mathématiques ont des fondations très communes. Cette question en est une à ne pas élider. Il va au delà et transcende le sens du texte béatement pour nous conduire dans la direction d'un état épistémique lumineux d'harmonie.

Et plus loin :

En rédigeant mon théorème, mon cœur et mon esprit battaient à l'unisson. Les mathématiciens stylés ne sont pas pléthoriques. Leur cercle est rétréci. Je suis fier de faire partie de cette clique sélecte.

Il y eut un long silence.

— Je t'envoie une copie en pdf. Ce texte est pourri, nous l'avons lu attentivement et il n'y a rien à en tirer. Tu vas l'appeler et lui dire que, malheureusement, le comité de lecture a refusé son texte.

Quelques minutes plus tard, rivé à l'écran de son portable, Bertrand Cadet, parcouru de sueurs froides, lisait le texte interminable de cinquante pages. Il fallait se

rendre à l'évidence : il devait refuser ce texte. Comment un médaillé Fields louangé pour son style pouvait-il avoir pondu un tel torchon ?

Cadet savait que c'était la règle du jeu. Il tombait de haut, de très haut. Ce dont il ne se doutait pas, c'est que ses ennuis ne faisaient que commencer...

Bertrand Cadet procrastina durant trois jours et demi et se décida enfin à appeler Langlois. Ce dernier piqua immédiatement une colère homérique, laquelle se heurta à un mur de silence (son interlocuteur ne sachant tout simplement pas quoi dire). Puis, vinrent les injures. Et, pour terminer, juste avant de raccrocher en claquant bruyamment le combiné au risque de le briser, Langlois éructa :

— Ce n'est même pas moi qui a écrit ce texte, crétin, c'est mon assistante !

Bertrand Cadet eut, une fois encore, une bonne suée. Il n'avait l'habitude ni des cris ni de la vulgarité. Il sentit monter en lui une colère irrépressible.

Pour qui se prend-il, ce prétentieux stupide ! se dit-il. Et, en plus, c'est un plagiaire.

Il ne décolerait pas.

La colère, mauvaise conseillère, lui conseilla, hélas, de se venger. Il se rendit sur le site web de Langlois pour essayer de trouver quelque chose. Et il trouva facilement. Sur le site, il repéra la liste des assistants de Langlois, parmi lesquels se trouvait une assistante, Maude Campeau, à laquelle était associé un numéro de téléphone.

— Bonjour, pourrais-je parler à Madame Maude Campeau, s'il vous plaît ?

— C'est moi-même qui vous parle.

Elle venait de lever ses derniers doutes sur l'identité véritable de l'auteur du texte envoyé par Langlois. Il décida de foncer.

— Je suis Bertrand Cadet et je suis directeur de publication d'un numéro de la revue *Sirius* auquel Monsieur Langlois a accepté de contribuer. Il a déjà envoyé son texte et il m'a dit au téléphone que vous aviez contribué à sa rédaction. Souhaiteriez-vous que votre nom apparaisse ?

Illustration du fait que l'on peut être bonne en mathématiques et niaiseuse dans le reste de la sphère des activités humaines, Maude Campeau répondit :

— Non, non. C'est moi-même qui l'a écrit mais c'est juste pour lui rendre un service.

L'esprit de Bertrand Cadet s'emballa.

— C'est honorable de votre part. Faites-vous la même chose pour les théorèmes?

Niaiseuse mais pas folle, elle répondit après avoir hésité:

— Pourquoi que vous me posez toutes ces questions. Vous n'avez qu'à demander au professeur Langlois. Et elle raccrocha.

Lui qui n'avait jamais véritablement bloqué, Bertrand Cadet se mit à fréquenter les blogues « Langlois-Médaille-Fields » avec un seul but: distiller l'idée que Langlois n'avait pas vraiment la propriété intellectuelle de l'œuvre qui lui avait valu la fameuse médaille. Puisque sur Internet, la règle première est: « Si c'est écrit quelque part, c'est probablement vrai », le doute s'installa au grand plaisir de Cadet.

Le temps passa à sa vitesse coutumière d'une seconde par seconde. Vingt et un jours plus tard, à dix heures du matin, le téléphone sonna. C'était Sophie Tétrault.

— Es-tu devenu fou? Je viens de recevoir une mise en demeure de l'avocat de Simon Langlois. Il réclame 20 000 \$ de dommages et intérêts pour diffamation dont il serait l'objet sur Internet, entre autres, de la part de la revue *Sirius*. Les propos diffamatoires proviennent presque tous d'une même personne qu'il a réussi à identifier: toi. Tu insinueras sur différents sites qu'il n'est pas le véritable auteur de son théorème. Tu comprendras que nous nous dissocions totalement de ces manœuvres, que nous te retirons la direction du numéro dont tu étais le responsable et que nous ne voulons plus avoir quelque rapport que ce soit avec toi pour des raisons purement légales. Désolée...

Après avoir raccroché, Bertrand porta son regard sur la pile de courrier qu'il avait ramassé sans faire attention et il réalisa qu'il avait un avis de lettre recommandée provenant du bureau d'avocats Bélair, Collins et associés.

La poursuite fut rapidement expédiée. Après une tentative de conciliation, une entente à l'amiable fut trouvée. Sur les conseils de son avocat, Bertrand Cadet dut verser

10 000 \$ à Simon Langlois pour diffamation et 5 000 \$ à la revue *Sirius* pour atteinte à sa réputation.

Maude Campeau continue de produire des théorèmes pour son patron dans un style mathématique raffiné. On ne peut pas avoir tous les talents. Malgré ses aptitudes remarquables en mathématiques, elle sera cependant bientôt exclue du programme de doctorat parce qu'elle n'arrive pas à finir sa thèse. Elle est trop occupée ailleurs.

MARC BÉDARD

Le comptable et le vieillard

— Bonjour, Georges. Comment ça va, aujourd'hui ?

La rue était presque déserte. Il ne connaissait pas cet homme qui s'adressait à lui en l'appelant Georges. Pourtant, il ne faisait aucun doute que c'était bien à lui qu'il parlait.

— Je vais bien, merci. Je vous connais ?

— Il fait beau, n'est-ce pas ?

— Oui, il fait beau. Mais je crois que vous vous trompez de gars : je ne m'appelle pas Georges.

— Ah ? C'est pas comme ça que tu t'appelles ? Bien moi je t'appelle comme ça... Tu t'appelles pas Georges mais je t'appelle Georges.

— Je ne vous connais pas. Qu'est-ce que vous voulez ?

— On se connaît pas beaucoup, mais ça va venir, tu vas voir. Faut que je te parle.

De la main, l'homme lui fit signe de s'approcher.

— J'ai quelque chose pour toi. Tu sais pas ce que c'est, hein ? Et tu te demandes bien, non ?

Il lui sourit comme seul un vieillard pouvait le faire, et sortit de la poche de sa veste un petit bout de papier grossièrement déchiré, qui devait jadis avoir été blanc.

— Ça, c'est tout ce qu'il faut pour semer le chaos dans le monde entier.

— Ah bon ? Comment ça ?

— Tu me crois débile, hein, Georges ? Attends de voir !

— Je ne crois rien du tout. J'ai terminé ma cigarette, alors si vous le permettez, je vais retourner travailler.

— T'es pas curieux ? Tu veux pas savoir ce qui est inscrit là-dessus ?

— Bon, montrez-le-moi et je partirai ensuite.

— T'es sûr?

L'homme grimaçait d'un horrible sourire tandis qu'il agitait le papier dans les airs, à la hauteur de sa poitrine. On aurait dit que chaque aller-retour de la petite feuille faisait grossir de quelques millimètres ses yeux globuleux.

— Oui, montrez-moi...

— Non! Je veux dire: t'es sûr que tu veux partir?

— De plus en plus, oui! Si vous ne voulez pas me le montrer, je me tire.

— Faut d'abord que je t'explique...

— Faites vite, s'il vous plaît. Je dois vraiment y aller.

— Tu t'y connais peut-être, mon gars, en ce qui a trait à l'histoire des chiffres? En tous cas, t'es pas sans savoir qu'on utilise de nos jours ce qu'on appelle les chiffres *arabes*?

— Je sais tout ça, oui. Et je connais aussi les chiffres romains.

— Je savais que t'étais un génie... Alors, tu sais aussi qu'on utilise ce qu'on appelle un *système décimal*, pas vrai?

— Un système décimal? Oui, oui...

— T'es certain que tu me suis toujours? Un *système décimal*, ça veut dire un système à dix chiffres.

— Oui, oui, je sais. *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix*. Euh... Pas *dix*: je veux dire *zéro*.

— Un putain de génie!

— Merci beaucoup.

Un pigeon passa tout près de leurs pieds. L'homme cessa presque complètement de bouger. Son sourire avait disparu et il se mordillait la lèvre inférieure, le visage crispé.

— Eh bien, ça aurait pas dû se passer comme ça. On a oublié quelque chose.

— Quoi? On a oublié quoi?

— Les chiffres! On aurait pas dû...

— Bon, c'est assez! Désolé, mais je dois y aller.

D'un pas rapide, il contourna le vieil homme en se dirigeant vers l'entrée de l'édifice.

— Attends, Georges! Je vais tout t'expliquer!

— Montrez-moi d'abord ce qui est inscrit sur le papier.

— Oui, viens, approche... Je vais te montrer. C'est ce que je veux faire depuis tout à l'heure, tu sais? Mais si je t'explique pas d'abord, tu comprendras pas. Et ça pourrait même être dangereux.

— Dangereux, vraiment? Montrez-moi, que je juge par moi-même!

— Un peu de patience, le jeunot! Écoute bien: avec nos dix chiffres, nos chiffres arabes, on écrit plein de nombres, pas vrai?

— Bien sûr.

— En fait, on écrit *tous les nombres* avec ces dix chiffres, pas vrai?

— Exact. Je ne suis pas le seul génie sur le trottoir aujourd'hui.

— Eh bien, on devrait pas. Ça aurait pas dû se passer comme ça.

— Et pourquoi donc? Comment ça aurait dû se passer? Comment on devrait écrire les nombres?

— Attends, Georges, je vais te montrer...

— C'est ce que j'espère de tout cœur, vous savez. Je dois retourner travailler...

— Tu fais quoi, dans la vie, mon gars?

— Comptable. Je suis comptable agréé.

— Tu vois, c'est pas un hasard. T'es comptable, tu travailles constamment avec les chiffres, et tu seras le premier.

— Je serai le premier?

— Le premier à savoir et le premier à agir.

— Je suis impatient de...

Le vieillard lui tendit le papier, rendu humide par la sueur de ses mains. Un seul caractère y figurait.

— Un C? Vous croyez qu'un simple C pourrait semer le chaos dans le monde entier?

— Je te l'ai dit: faut que je t'explique. Je savais que tu comprendrais pas si je me contentais de te montrer le papier. Je te l'avais bien dit, non?

— Allez-y, parce que moi, j'y vais!

— D'abord, c'est pas un C. C'est pas une lettre qui est écrite: c'est un chiffre. C'est le *onzième chiffre arabe*. Il va dans l'autre sens, regarde: comme un C à l'envers.

— Ah bon? C'est le onzième chiffre?

— T'as compris. Notre système décimal, il devrait pas être décimal... Il devrait être *hendécimal*. Il y a onze chiffres, pas dix.

— C'est vraiment si grave? Vous croyez qu'on va tout changer pour ça?

— Il le faut. Quelqu'un, quelque part, s'est trompé... Et avec les chiffres, on a pas le droit à l'erreur. Tu devrais le savoir, Georges, toi qui es comptable...

— Vous tenez ça d'où, au juste?

— C'est toi qui me l'as dit: tu es comptable. Un comptable agréé, par-dessus le marché! C'est pas qu'une petite affaire, non?

— Non! Vous tenez ça d'où qu'il y a un onzième chiffre arabe? Et qu'il s'agit d'un C à l'envers?

— Ça, c'est mon petit secret...

— Ça ne me paraît pas très convaincant. De toute manière, à part quelques historiens, je ne crois pas que ça intéressera beaucoup les gens.

— Tu serais surpris.

— Et vous croyez vraiment qu'on va changer le système décimal pour un système... Comment vous dites, déjà?

— Hendécimal.

— Vous croyez qu'on va changer de système juste parce qu'il aurait apparemment existé un onzième chiffre arabe? Ça n'aurait aucun sens! Je suis désolé de vous l'apprendre, mais il est plus qu'évident que ce serait tout à fait impossible.

— Ah bon?

— Absolument.

Le vieillard releva la tête vers lui et le transperça du regard, puis il éclata de rire.

— Vous me faites une blague, hein?

— Non, mon petit. Je ne blague jamais. C'est tout vrai... Juste du vrai... Je te le dis, Georges: quelqu'un, quelque part, s'est trompé. Et faut réparer ça.

— Ça n'aurait aucun sens. À quoi ça servirait? Et qui accepterait un tel changement, aussi coûteux qu'inutile? Qui voudrait d'une telle catastrophe?

Le vieux s'assit sur le trottoir, les pieds posés sur la chaussée. Il regardait son papier comme s'il s'agissait d'une photo qu'il n'aurait pas vue depuis sa tendre enfance.

— Écoutez : maintenant, je dois y aller. Votre histoire est très intéressante, mais ça n'est rien de plus qu'une histoire. Je ne sais pas d'où vous est venue cette idée saugrenue, mais je vais vous dire : vous devriez passer à autre chose.

Là-dessus, il tira la poignée et entra dans l'édifice.

Une pile de dossiers l'attendait à son bureau. Mais l'après-midi était déjà bien avancé : à la fin de la journée, la pile n'aurait pratiquement pas baissé d'un poil.

Il s'assit et prit un stylo bleu – le genre de stylo fait spécialement pour remplir des formulaires. Il s'étira et attrapa la première chemise, épaisse de deux bons centimètres. Avec un peu de chance, tout semblerait en ordre et il ne serait pas nécessaire de lire le dossier en entier pour confirmer les données du résumé.

Il ouvrit la chemise et fronça les sourcils. Il comprit et se mit à rire : on lui avait fait une bonne blague. Il devait y avoir plusieurs collègues dans le coup, en plus du vieil homme (un comédien, sans aucun doute) : un peu partout dans les colonnes, mêlés aux autres chiffres, il y avait des C à l'envers. Le onzième chiffre arabe. « Bravo, les gars ! Excellent ! » Il ouvrit une seconde chemise : pareil. « Elle est bien bonne ! Ah, ah ! »

Tous les dossiers étaient truqués : partout, des C à l'envers côtoyaient les autres chiffres. Tout en reprenant son souffle, il continuait de sourire. La vie était belle... En voyant cette pile gigantesque, il avait cru devoir rester tard au bureau ; et voilà qu'il n'avait plus rien d'autre à faire que de contempler l'hilarant travail des blagueurs du bureau. Pour une fois, il pourrait même partir plus tôt. Il regarda l'horloge : elle indiquait 14 heures 20.

Maniera bizzarra di esprimere le Figure Arismetiche con Comiche posture



FRÉDÉRIC PARROT

L'homme qui avait froid

*Dieu existe puisque l'univers mathématique est consistant,
et le diable existe puisque l'on ne peut pas le prouver.*

André Weil

Il se tenait debout au milieu de son salon, les jambes et les bras légèrement écartés, complètement nu. La pièce était vide. Quatre murs blancs, un plancher de bois, un foyer sans trace de feu, pas une ampoule. L'homme gardait les yeux clos. Il était retiré du monde. Le silence était absolu. Dans son dépouillement, somme toute involontaire, il ne cherchait qu'une chose : fuir le froid.

Il s'appelait Maxime Minier.

Et voilà dix ans qu'il vouait son existence à cette seule mission pénible : fuir le froid.

Il était immobile, absorbé par une tâche abstraite qui laissait son corps presque vacant. Sa respiration et son pouls étaient quasi imperceptibles et ses traits creusés d'insomniaque étaient figés dans une expression toute *faustienne* – sa béatitude angélique était barrée de rides crochues qui chantaient les excès d'une obsession diabolique.

Maxime Minier était décharné. Il avait le corps d'un homme qui ne mange pas suffisamment et qui ne s'exerce à rien, sauf aux jeux de l'esprit. Il avait l'air *friable*. Il avait l'air d'un saint, d'un saint Jérôme dans sa nudité tragique tel que peint par El Greco ou Le Caravage.

Cette décrépitude de l'homme était due à un dérèglement des nerfs sensitifs de son épiderme : tout contact physique contre la peau de Maxime Minier lui faisait sentir le froid. Un souffle amoureux dans son cou suffisait

à le faire frissonner. Un doigt qui glissait sur sa poitrine laissait dans son esprit une trace frigorifique comme l'aurait fait un cube de glace. Une couverture sur son corps le glaçait encore plus qu'un grésil cinglant. Et la liste de ses maux cryogéniques était sans fin.

Dix ans plus tôt, son médecin de famille avait dit : « Trouble bénin. Une mauvaise connexion se fait quelque part, une bifurcation inattendue dans une synapse liée au sens du toucher, mais ce n'est rien. Ça passera. Et puis, le froid ressenti n'est pas réel. » Sauf que, réel ou pas, le froid était devenu obsédant. Intense. Dur et violent jusqu'à mordre et à brûler. Pour l'éviter, Maxime Minier n'avait trouvé qu'une solution : éviter tout contact physique. Mais était-ce une vie d'homme que de fuir le toucher, que d'éviter toute caresse, que de se couper de l'effleurement le plus léger ?

L'air du salon de l'homme était aussi immobile que lui. Pas un souffle de ventilation n'agitait l'atmosphère. Toute la demeure, tiède et humide, avait la même odeur que l'haleine de Maxime, une odeur âcre et lourde comme celle de fleurs de lilas au bord de la putréfaction.

Pour fuir le froid, Maxime Minier ne bougeait pas. Pourtant, en cette journée d'apparence sombre, il exultait. Et pour cause : il venait de résoudre une énigme mathématique plusieurs fois centenaire. Il avait percé le secret de la répartition des nombres premiers dans l'ensemble des nombres naturels ! Cela avait de l'importance. Par exemple, les systèmes de cryptographie à clé publique, qui sont aujourd'hui à la base des signatures électroniques et d'innombrables transactions numériques sécurisées sur le Web, exploitent les propriétés uniques des nombres premiers, ces nombres qui n'admettent comme diviseurs positifs qu'eux-mêmes et un.

3 est un nombre premier. Il n'est divisible que par 3 et par 1. 5 est aussi un nombre premier. Il n'est divisible que par 5 et par 1. Il y a vingt-cinq nombres premiers qui sont inférieurs à 100. Ce sont des nombres à un ou deux chiffres. Comme 2, 11, 59 ou 97. Mais pour la cryptographie, il faut des nombres premiers constitués de centaines de chiffres. Comme $2^{2^{203}} - 1$ qui est composé de six cent soixante-quatre chiffres. Ou $2^{30\,402\,457} - 1$ qui est

composé de plus de neuf millions de chiffres. Ces nombres immenses et improbables sont désormais les gardiens des secrets de notre monde ; ils encryptent et décryptent les messages virtuels de notre société. Leur utilité est donc immense. Sauf que ces nombres sont rares et leur disposition, imprévisible. Du moins, l'était-elle jusqu'à ce jour.

Maxime Minier finit de réviser mentalement pour la sixième fois sa démonstration et, pour la sixième fois, il arriva à la même conclusion : son raisonnement était sans faille. Il pouvait maintenant générer à volonté des nombres premiers d'une longueur démesurée !

Maxime tressaillit. Voilà qu'il touchait presque à l'infini, cet infini aussi nécessaire qu'inaccessible pour le mathématicien. Son bras gauche se replia légèrement sur lui-même dans un spasme victorieux et une lame glacée vint se loger dans le pli de son coude. Sa peau venait de toucher à sa peau. La douleur fut vive, mais pas suffisante pour ruiner le triomphe de l'homme. Il était fier ! La Nature immuable venait de céder sous ses assauts ; son intellect perspicace venait de violer un mystère fondamental de la création, fût-elle divine ou non, car il y avait bien eu création et rien n'était plus universel en celle-ci que les vérités mathématiques. Elles étaient en fait les seules certitudes admissibles dans l'univers, les seules entités qui demeuraient immuables une fois démontrées, qui résistaient au temps et pouvaient être partagées par-delà les coutumes, les langues et les religions.

Après quelques minutes, le bras gauche de Maxime retrouva une température acceptable. L'homme sourit. La caresse de ses lèvres contre ses dents le fit frissonner. Ses joues se contractèrent encore et son visage se frigorifia.

« Qu'ai-je fait ? » se demanda-t-il alors. La gelure de son visage irradiia jusqu'à son cerveau, ce qui lui fit tourner la tête. Maxime voulut s'asseoir, mais la seule projection mentale de ses fesses contre le sol suffit à le plonger au bord de l'hypothermie – le bois franc mordrait avec une telle voracité dans les chairs ténues de son cul qu'il se raidit tout entier pour ne pas tomber. Il respira bien fort, un grand coup, pour reprendre ses esprits. La torture qui en résulta fut terrible – l'air inspiré attaqua ses narines, qui furent comme déchirées par des milliards de cristaux

de glace microscopiques et acérés, puis son expiration lui couvrit le torse d'un givre piquant comme un acide, sans parler du son de sa propre respiration qui fit vibrer ses tympanes jusqu'à l'engelure complète de ses conduits auditifs –, mais ces douleurs étaient encore plus acceptables que celle que lui aurait fait subir son poids entier posé sur son postérieur.

Toujours debout, immobile, nu dans sa pièce dénudée, silencieux, Maxime se demanda encore : « Qu'ai-je fait ? » La première pensée qu'il eut fut concrète : « Je viens de mettre fin à la chasse aux nombres premiers. » Car il y avait bien une chasse à ces nombres, une grande chasse d'intellectuels aux très grands nombres premiers. Certaines compagnies et certains organismes offraient même des centaines de milliers de dollars pour la découverte de nombres premiers composés de plus de cent millions de chiffres. « Et moi qui peux en générer une infinité », pensa Maxime. « Qu'ai-je fait ? J'ai fait fortune ! » s'enthousiasma-t-il.

Il pourrait vendre à la pièce ses nombres premiers aux multinationales du Web, aux grandes banques du monde, aux compagnies d'assurances, aux gouvernements de toute la terre, à quiconque en aurait envie... « Mais non, pensa-t-il, ce serait mercantile et ignoble. » Il lui suffirait plutôt de soumettre sa démonstration au Clay Mathematical Institute pour réclamer le million de dollars qu'elle proposait pour la résolution de l'hypothèse de Riemann. Bien sûr, sa démonstration à lui passait par une tout autre logique que la conjecture élaborée par le mathématicien allemand en 1859, mais ne rendait-elle pas caduque, en permettant de décrire *exactement* la distribution des nombres premiers, une hypothèse qui conduisait justement à mieux connaître la répartition de ces nombres ? Maxime Minier en était convaincu. Et puis, on lui remettrait certainement la médaille Fields – le prix Nobel des mathématiciens – pour sa contribution inestimable au savoir pur de l'humanité.

« Pureté et consistance, médita-t-il, voilà ce que confère à l'existence humaine le savoir mathématique. Sans pureté ni consistance, l'homme serait condamné à l'immoralité, puisque la norme morale serait inexistante. Ce

sont donc les mathématiques qui confèrent à l'homme son *humanité*. C'est de l'abstraction totale, de l'expérience des nombres détachés de nos sens, que naît la dignité humaine. Qu'ai-je fait ? J'ai donné à l'humain une raison d'avoir la foi. J'ai placé l'humain sur la route de son salut. J'ai... »

Les pensées de Maxime se détachèrent à nouveau de son corps, rendant à sa respiration et à son pouls leur lenteur paisible. L'homme avait retrouvé son calme. Sa béatitude. Plus de pensées futiles de dollars qui finiraient de toute manière par lui surgeler le bout des doigts, plus de délire de gloire qui le forcerait à s'asseoir dans un avion – s'asseoir des heures durant ! –, à se doucher tous les jours, à serrer des mains, à signer des autographes – savait-il encore tenir un crayon ? –, à traverser des rues où s'engouffreraient des bourrasques violentes... Il n'aurait pas supporté tous ces contacts frigorifiques. Et puis, on aurait certainement préparé des repas pour lui, qu'on se serait attendu qu'il ingurgite, et la seule pensée d'une fourchette posée contre sa bouche lui aurait tatoué quatre traits transis sur la lèvre inférieure.

Décidément, Maxime Minier se sentait mieux dans l'abstrait. Dans la « pureté et la consistance ». Voilà où l'avait conduit son « trouble bénin ». Seul, pour ne pas dire abandonné. Chétif. Friable. Immobile et nu. Incapable de dormir, sauf dans l'épuisement le plus extrême. Incapable de parler, incommodé par le son de sa propre voix. Un mort sur pattes, qui préférerait désormais garder les yeux clos plutôt que de ressentir l'inconfort glaçant de ses paupières qui s'entrechoquent.

Il était une ombre, l'ombre d'une vie à laquelle il ne pensait plus. Il avait été autrefois – quand était-ce ? – il ne le savait plus – un solide gaillard, bagarreur, un peu ivrogne, bon danseur... Il avait eu une femme. Avait été fidèle. Et des enfants. Il était électricien. Autrefois. « As-tu pris un choc ? » lui avait demandé son médecin quand il lui avait parlé de son trouble pour la première fois. « Non. »

Avec sa femme, ils avaient ri. « Je sais que t'es chaude, mais je grelotte quand je me glisse en toi. Ha ! ha ! ha ! ha ! » « Ha ! ha ! ha ! ha ! Mon homme frileux ! Viens contre moi que je te réchauffe ! » Elle l'avait serré contre elle et lui

s'était senti enseveli sous une bordée de neige. Leur couple ne l'avait pas supporté.

Puis, avec ou sans gants, il était devenu incapable de manipuler ses outils, qui lui sciaient les mains comme s'ils sortaient de l'Arctique. Son médecin lui avait signé un congé de maladie. « De maladie imaginaire ! » avait-il lancé en riant jaune.

À cette époque, Maxime Minier arrivait encore à s'asseoir. Pour passer le temps, il s'était mis aux mots croisés. Mais certains mots le faisaient trembler : congère, choc, caresse, femme... Il était donc passé aux sudokus. Il avait lentement glissé vers l'abstraction.

À ce stade, ses enfants venaient encore le voir. « Papa, tu pues ! » « J'arrive pas à me doucher, c'est trop froid. » « Mets l'eau plus chaude ! » C'était une évidence, mais l'évidence la plus triviale n'avait plus sa place dans le monde miné de Maxime Minier. Chaque goutte d'eau qui le happait faisait pénétrer dans son corps une pointe de fer gelé qui s'y logeait pour de trop longues minutes de souffrance. Ses enfants n'avaient pas compris. Ils avaient déserté.

Maxime Minier cessa alors de parler. Il fit vider son salon. Il laissa tomber son crayon. Les sudokus, il se mit à les résoudre mentalement. Il posait son journal sur un lutrin devant lui et remplissait la grille de chiffres imaginés. Puis des traités de mathématiques succédèrent aux journaux et la beauté des nombres purs raccrocha Maxime à la vie.

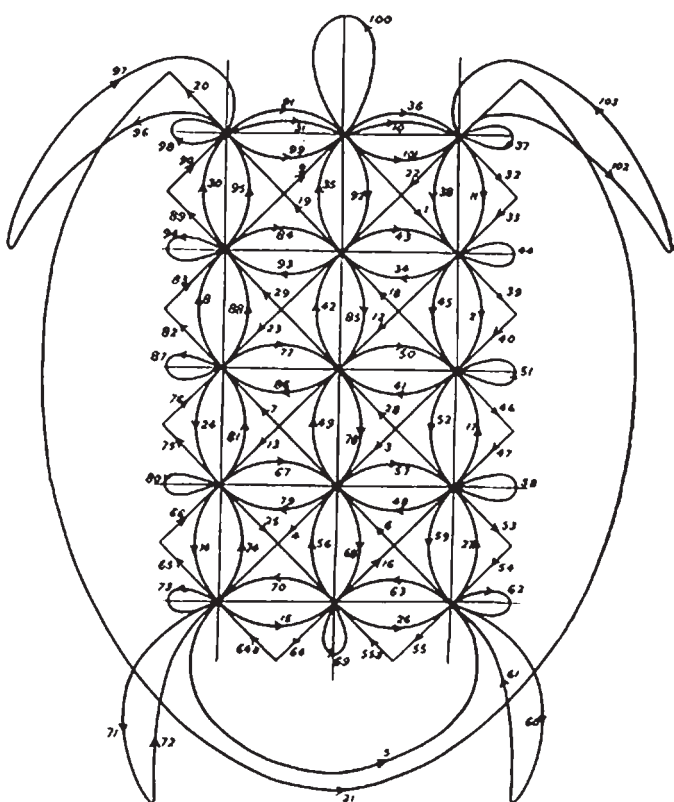
Il fut pris d'une passion folle pour les nombres premiers, ces nombres qui n'existent qu'en soi, qui ne peuvent être générés par rien d'autre qu'eux-mêmes, ces nombres magiques à la base de tous les autres. 6 peut être généré par le produit de 2 et 3, mais 2 et 3 sont irréductibles. Ce sont des nombres transcendants, imperméables aux forces aléatoires du réel. Tout l'amour de Maxime Minier fut alors dirigé vers ces nombres. Et voilà qu'il avait percé le secret millénaire de leur répartition.

« Que ferai-je de ce secret ? » se demanda-t-il. Sa pensée revint vers le Web. Il n'y avait plus de pureté. S'il révélait son secret, ses nombres premiers deviendraient des

esclaves. Des esclaves numériques, condamnés à encrypter et à décrypter des niaiseries ou des messages top secret pour des États guerriers. Sa vision de la toile mondiale le surgela : tout connecté à tout, le contact perpétuel, un réseau arachnéen de fils infinis... Il sentit tous ses nerfs se contracter, ses nerfs comme des fils de cuivre plongés dans l'azote liquide, ses nerfs comme les branchements anarchiques de la toile mondiale. Un froid immense le posséda. Une larme coula sur sa joue en laissant derrière elle une chair mise à vif comme l'aurait fait une goutte d'hydrogène liquéfié.

« Que ferai-je de ce secret ? » Maxime Minier marcha péniblement jusqu'à sa salle de bains. Là, debout devant son miroir, il osa se regarder. Il était horrible. Il attrapa une serviette, la mouilla d'une eau brûlante et se lava un décimètre carré de peau sur la poitrine. Le froid l'attaqua jusqu'au cœur. Afin de ne pas défaillir, il se concentra à nouveau sur sa découverte. C'était trop beau. Sans doute y avait-il une faille dans son raisonnement. Sans doute... Il la trouverait...

Sa serviette tomba par terre. Un décimètre carré de peau, c'était suffisant pour un jour. Ses yeux se refermèrent. Et les nombres premiers reprirent leur bataille désespérée contre le froid, ce froid maudit qui n'était pas réel, ce froid invisible, ce froid indémontrable, ce froid du diable.



OLIVIER GAMELIN

$$1 + 1 = 1$$

Pendant des années je me suis fais de la vie une idée plutôt poétique. Je comptais les jours comme on calcule la métrique musicale des vers, surveillant les rimes riches du dimanche, cueillant ici et là les figures de style cultivées dans les lundis fleuris de mon quotidien. Les heures d'une journée s'accumulaient comme des strophes et formaient, semaine après semaine, le recueil de ma vie. L'acharnement d'une mouche se butant contre la fenêtre de ma chambre devenait une ode à la liberté. La brume matinale soufflait sur la campagne sa fraîcheur automnale comme sur le corps d'une femme. Chaque détail levait le voile sur un lyrisme romantique et passionné dont Bossuet ou Chopin n'auraient pas rougi. Tout était chez moi prétexte à la poésie. De même, j'ai longtemps songé que ma vie évoluait telle la création d'un tableau. Tous les jours esquissaient de nouvelles couleurs, ajoutant des couches de glacis supplémentaires pour en harmoniser les teintes et leur donner plus d'éclat. J'embellissais ma toile au gré des minutes anodines qui parsèment la vie du neuf dixième des gens. J'étais du genre plutôt créatif, une sorte de poète dilettante, rimailleur d'étoile, béotien du pigment dont l'imagination débordait d'esthétisme et de romance. Je recherchais continuellement – et trouvais partout – le Beau dans tous les azimuts. C'est dire que lorsque mon amoureuse soupçonna qu'elle était enceinte de notre premier enfant, j'ai tout de suite pensé à la poésie. Particulièrement Verlaine, allez savoir pourquoi. « Ah ! m'écriais-je, je rédigerai les plus exquises strophes qu'il me sera donné d'écrire ! Combien magnifiques seront les couleurs que je m'apprête à rajouter à l'œuvre

de ma vie!» Naïf enthousiasme. Aujourd'hui je sais que la naissance d'un enfant relève moins de l'art poétique que d'une conception purement mathématique de la vie. Les chiffres, je m'en suis toujours méfié. On se défie généralement de ce que l'on craint. Je calcule encore les tables de multiplication en pianotant sur mes cuisses avec le bout de mes doigts.

À l'époque où j'appris l'arrivée prochaine de ma fille Charlotte, j'étais loin de me douter que les mathématiques, cette science des nombres, des figures et des volumes, allaient devenir le fondement de mon existence. La seule lorgnette par laquelle j'allais découvrir l'omniscience du rôle de parent. Mon casse-tête algébrique commença dès qu'il fut confirmé officiellement que ma conjointe portait un enfant. Mon enfant. Ma Charlotte. Tout se joua dans l'espace d'une minute, le temps qu'apparaisse une deuxième ligne sur le test de grossesse que nous tenions dans nos mains enlacées. Aussitôt je me réjouis, paraphrasant Marguerite Duras : « Ma chérie ! Tu es enceinte jusqu'aux dents de tous les mots d'amour que je souhaite t'offrir, mais je ne puis en accoucher un seul tant je suis heureux ! » Bref moment d'extase. Le lendemain, déjà, les chiffres remplaçaient les mots et les couleurs, s'accumulant jalousement dans l'espace vital de mon quotidien. Tel l'oncle Sam épiant mes soirs et mes matins, les mathématiques étaient à l'affût du moindre de mes mouvements, comme une caméra de sécurité engagée dans une mission d'espionnage. Tous les jours je calculais, mesurais ma femme, la pesais : circonférence du ventre, poids corporel, semaines de gestation, particules d'oestrogène dans l'urine, nombre de plaquettes dans le sang, taux de sucre (glycémie), heures de sommeil, cadence des nausées, des vomissements, des saignements, fréquence des selles, degrés de fièvre, pression artérielle, grammes de protéine, milligrammes de calcium, millilitres d'acide folique, portions de fruits et de légumes, température du réfrigérateur, périodes d'activité physique, pourcentage de DEET dans les produits nettoyants, cheveux perdus dans la baignoire... Même les échographies mensuelles ne servaient qu'à mesurer la distance entre deux os, la circonférence du crâne, la taille de la colonne vertébrale, la clarté nucale, l'amniocentèse.

Tout devint matière à de précises et rigoureuses additions, soustractions, divisions. Au moyen de savants calculs de probabilités, l'index sur la calculette, chaque donnée était notée et comparée à la moyenne nationale. Le plus petit écart avec les recommandations officielles entraînait son lot d'inquiétude et d'insomnie. Et la poésie dans tout ça ? Bah ! Je m'intéressais davantage au pourquoi mathématique qu'au comment poétique. La vérité froide des chiffres éclairait ma lanterne. Autant leur logique cartésienne me mettait en confiance, autant leur absence me plongeait dans d'interminables remises en question. Les sanglantes mathématiques, comme le rappelle Camus, ordonnaient ma condition. Même si mon instinct me portait vers la lyre d'Orphée, toujours le quotidien appliquait avec ses tables de multiplication.

Après 43 semaines de gestation et des dizaines de cahiers noircis d'arithmétique et de délicates formules, j'étais prêt à jeter la serviette de ma conception poétique et artistique de l'existence. Mais la vie en jugea autrement. Il était près de minuit, la maisonnée dormait paisiblement, une fine pluie cognait à la fenêtre de ma chambre, demandant s'y réfugier, lorsque ma femme déchira la nuit en deux comme Moïse le nid du Nil : « Haaa ! Ça y est, cria-t-elle, je perds mes eaux ! » Nouvelle extase. Le fruit était mûr, la pomme parée à être cueillie. J'allais assister à la plus belle récitation lyrique de l'humanité : le vagissement d'un nouveau-né. Les yeux bouffis de sommeil, j'exprimai mon excitation par les célèbres vers d'Alphonse Daudet : « Enfants d'un jour, ô nouveau-nés, / Au paradis, d'où vous venez, / Un léger fil d'or vous rattache ». Éphémère enivrement. La contraction suivante me ramena illico à ma calculette.

Problème numérique moderne. Données inconnues. J'étais désormais tenu de noter la fréquence des contractions afin de déterminer l'instant précis où il faudrait se rendre à l'hôpital. En moyenne, une contraction se prolonge entre 60 et 90 secondes. Du début de la contraction à la secousse suivante, 10 minutes doivent s'écouler avant de plier bagage. Un signal qu'il faut marquer d'une pierre blanche. Toute la nuit j'ai donc chronométré la périodicité des contractions et leur puissance sur une échelle de

1 à 5. Après chaque séisme intérieur, le col de l'utérus se dilate légèrement, la porte s'ouvre et fait jour. Le col, lui, se mesure en centimètres. La vie repose sur quelques centimètres, l'angoisse des parents, leurs peurs, leur joie contenue, la panique des infirmières, la pause café du gynécologue. On avance sur le col de l'utérus comme sur une règle. Lorsqu'on atteint 10 centimètres, le col, maintenant nommé l'anneau de feu, est assez distendu pour permettre à la tête du bébé de franchir la dernière borne. Vers 4 heures du matin, le feu vert fut donné. Comme nous résidions à 36 kilomètres de l'hôpital, distance que l'on pouvait franchir en 39 minutes en maintenant une vitesse de 92 kilomètres à l'heure, nous décollâmes après la 26^e contraction de 65 secondes avec alternance régulière de 9 minutes. Aussitôt débarqués à l'hôpital, le personnel nous accueillit avec une question élémentaire, que je devais satisfaire précisément : « À combien de minutes vos contractions ? » Ma femme fut aussitôt branchée sur un moniteur qui enregistra ses pulsations cardiaques et celles du bébé. 140 battements par seconde. Il me fallait dorénavant colliger les vagues, les ondulations, tous les hoquets à la seconde près. Il était 6 h 15 du matin. 7 heures 43 minutes plus tard, la petite Charlotte remplissait le monde de sa délicate présence. Ni elle ni personne ne se doutait qu'un interminable problème mathématique venait de débiter.

Les unités de mensuration, de dimension et les doses, voilà la bible des nouveaux parents. Millimètre, centimètre, milligramme, millilitre, degré, seconde, on monte ainsi l'échelle un barreau à la fois à mesure que l'enfant grandit. C'est à peine si on a le temps d'examiner le détail de sa physionomie. A-t-il les fesses rondes ou plates ? Possède-t-il de grands pieds qui le mèneront au bout du monde ? Regarde-t-il l'avenir avec des yeux en amande ? Son faciès s'apparente-t-il davantage à l'air angélique de Mademoiselle Lange de Girodet ou aux traits tirés et meurtris de Goya ? Tout cela importe peu. Il faut vite revenir – et s'en tenir – à la cohérence implacable des unités de mesure. La pièce où l'enfant dort doit être tempérée entre 20 et 22 degrés Celsius, sa température corporelle entre 34,7 et 37,3 et le lait à 23. L'eau du bain légèrement atténuée

à 24 degrés Celsius. Pas plus, pas moins. De 8 à 12 centimètres de flotte suffisent pour conserver la chaleur corporelle du nourrisson. Primordiale chaleur si on veut qu'il gagne du poids, entre 150 et 250 grammes par semaine. S'il a trop froid, il perd naturellement des graisses. Dans la même veine, l'enfant est tenu d'ingurgiter 4 onces de lait par boire, entre 8 et 12 fois par jour. Parfois davantage durant les 6 premières semaines de vie. En retour, on s'attend à ce qu'il fasse entre 6 et 10 pipis très mouillés (de 30 à 45 millilitres chacun) et entre 3 et 5 selles jaunâtres par période de 24 heures. Le manquement à l'une de ces 2 règles doit sonner l'alarme. Les risques de constipation, de colique ou de déchirure à l'anus sont omniprésents. Le nombre de déjections est proportionnel aux onces de lait digéré. Le poupon trempe ainsi entre 9 et 15 couches par jour. Durant les premiers jours, il ne doit pas dormir pendant plus de 3 heures consécutives, mais entre 12 et 15 heures quotidiennement. Si l'enfant s'assoupit, on le réveille pour qu'il mange. Si l'enfant pleure le ventre plein, on le berce jusqu'à ce qu'il retourne entre les bras de Morphée. Pas de selle aujourd'hui? Catastrophe! La mère tire du lait, on le gave à la seringue. On calcule ce qui rentre, on calcule ce qui sort. On chronomètre les visites pour s'assurer que tous les membres de la famille puissent avoir accès à ce petit ange aux ailes coupées. Lui ne demande qu'à fusionner au corps de sa mère. Sans cérémonie. Pour lui l'équation est simple: $1 + 1 = 1$. Ce sont les mathématiques qui compliquent tout.

La première (et souvent la seule) question que l'on pose en voyant un nouveau-né ne se rapporte pas à la mère, à sa santé, sa fatigue, sa beauté, ni au père, à sa chance, son équilibre psychologique, mais aux mensurations de l'enfant. Qui s'intéresse d'emblée à l'odeur de miel qui se dégage de ce poupon frais sorti du four? Ce qui importe: combien il pèse et combien il mesure. On veut des livres, 7,2, et des pouces, 21. On ne s'émerveille pas de la couleur de ses yeux, ce bleu si tendre qu'on croirait tenir le ciel au creux de ses mains. 7,2 livres, 21 pouces, Madame. Oh! Voilà l'assistance rassurée. C'est un beau bébé! 10 livres c'est trop gros, 5 livres c'est trop petit. Un bébé de 7,2 livres, c'est parfait. « Quel ravissant poupon! Avez-

vous déchiré? De combien?» Deux points de suture au vagin c'est peu, quinze points c'est trop. Que des chiffres. À quelle heure est-elle née? 13 h 58. Combien de temps a duré l'accouchement? 7 heures 43 minutes. Combien de doigts de pied? 10. 2 oreilles, 2 yeux, 1 nez. Des chiffres et encore des quantités, des heures, des centimètres, aucune donnée qualitative, sentimentale, aucune émotion. Aucune réflexion sur l'espoir d'un monde meilleur, sur les valeurs familiales, sur les jours qui passent au goût des générations, sur les étoiles qui se lèvent et se noient dans le bonheur domestique. Que des chiffres, un bombardement de chiffres. Ah oui! Vous avez dit, c'est une fille ou un garçon?

Charlotte est devenue grande. Douze ans. À l'école, elle n'aime pas beaucoup la poésie, mais excelle en mathématiques. Ce soir nous étudions l'astronomie. Activité père-fille. Le télescope pointé vers l'horizon, nous jouissons ensemble de l'harmonie poétique (et mathématique) du monde. Je contemple naïvement le ciel criblé d'étoiles, ces messagères lointaines, comme dit Musset, alors que Charlotte détermine les coordonnées des constellations. Je découvre la simplicité joyeuse d'être père. Je ne calcule rien. Je n'additionne plus. Je vis, avec ma fille, des moments de pur privilège. Des clins d'œil d'intimité filante. Nous ne faisons qu'un sous la voûte céleste. Les chiffres et la poésie sont enfin réunis sur le même tableau. Dans de pareils moments, je veux bien croire que Dieu s'est servi de merveilleuses mathématiques pour créer le monde; cependant, je pense encore que l'illusion, l'imagination, l'espoir et l'amour comptent davantage...

JULIE DUGAL

Les tables de multiplication

Marie-Jo pense que je suis plate parce que je connais mes tables de multiplication par cœur. Parce que je suis championne au combat des maths qu'organise Madame Leclair depuis le début de l'année.

Ça n'a rien à voir. Moi, quand je suis stressée, quand je suis angoissée, quand je sens mon petit cœur qui bat trop vite dans ma poitrine, je répète mes tables de multiplication dans ma tête et ça me calme.

Marie-Jo, c'est LA fille populaire de la classe. C'est elle qui décide, en début d'année, qui est cool et qui ne l'est pas, et qui est invité aux partys qu'elle fait dans son sous-sol.

Hier soir, j'étais dans ma chambre. J'étais dans ma chambre parce que je récitais mes tables de multiplication. Je récitais mes tables de multiplication parce que ma mère et mon père s'engueulaient. Puis, j'ai entendu une assiette se casser sur le sol, puis une autre. Puis, mon petit cœur battait plus vite et mes tables de multiplication ne le calmaient pas. J'ai pris mon manteau et je suis sortie. Par la porte du côté de la maison.

Je marchais dans les rues du quartier et je me suis souvenue tout à coup que Marie-Jo faisait un party ce soir. Je le savais parce que les vendredis où elle fait un party, elle en parle toute la journée.

J'ai pris la rue Côté, puis la rue du dépanneur, pour arriver devant la maison de Marie-Jo. Je voulais juste voir. Juste voir de quoi ça avait l'air. À quelques mètres, je voyais une dizaine de jeunes dans l'entrée de sa maison. J'entendais la musique qui venait du sous-sol et des gars qui riaient, pendant que des filles énervées, saoules après une demi-bière, lançaient des cris stridents.

Je m'étais immobilisée. Je ne me suis pas rendue compte que quelqu'un arrivait derrière moi. Jusqu'à ce que je sente une main dans mon dos.

— Qu'est-ce que tu fais-là? Tu nous espionnes?

C'était JF, le beau gars de la classe.

— Tu viens?

— Euh... je ne suis pas invitée.

— Pas invitée? N'importe quoi! Tu viens avec moi!

Il m'a prise par la main. On a marché vers la maison de Marie-Jo. On est rentrés. Il n'a même pas sonné. Il n'a même pas cogné. On est allés directement au sous-sol. La musique était à fond et une gang jouait à la bouteille pendant qu'une autre regardait le match de hockey à la télé. Puis, on est tombés sur Marie-Jo. Elle m'a regardée comme si elle venait de voir un extraterrestre.

— Elle est avec moi! a lancé JF.

Elle a fixé sa main qui tenait la mienne et elle est partie dans la salle de bain sans dire un mot.

Dans ma tête, ça n'arrêtait pas. Neuf fois sept. Neuf fois huit. Neuf fois dix. JF m'a donné une bière. C'était la première fois de ma vie que j'en buvais une. Je lui ai dit que je trouvais que ça goûtait bizarre. Il a dit que j'allais m'habituer. Après quelques gorgées, je me sentais moins tendue.

Je suis restée à côté de JF toute la soirée. Parfois, il me regardait et me souriait. Je rougissais, j'essayais de parler, je balbutiais. Il trouvait ça drôle. Et moi, dans ma tête, je récitais mes tables de multiplication.

Vers 10 heures, je lui ai dit que je devais rentrer, que mes parents ne savaient pas que j'étais sortie. Il m'a dit qu'il me raccompagnait chez moi. Il m'a laissée devant la maison, et alors que je me récitais la table de huit au complet, il m'a embrassée. Huit fois dix, huit fois onze, huit fois douze. Je l'ai regardé s'éloigner.

En rentrant, j'ai croisé ma mère, qui partait travailler à l'hôpital. Elle m'a demandé ce que je faisais dehors. Je lui ai dit que j'étais sortie prendre l'air. Je suis rentrée dans la maison, j'ai vu le sol de la cuisine couvert d'éclats de vaisselle et mon père qui ronflait sur le canapé du salon, une caisse de bière à ses pieds.

Ce soir-là, emmitouflée dans mes couvertures, mon petit cœur battait à toute vitesse. Je repensais à la tête de Marie-Jo lorsqu'elle m'avait vue avec JF. Et à mon premier baiser, que je venais d'échanger. Puis je m'endormis, en oubliant les tables de multiplication.

ANNE GENEST

L'addition

De la même manière que pour lui les nombres premiers constituaient la base sur laquelle s'appuyaient tous les nombres naturels, il pensait que les enfants étaient un élément indispensable pour nous, les adultes. Il croyait que c'était grâce aux enfant qu'il existait ici et maintenant.

Yôko Ogawa, *La formule préférée du professeur*

C'était une chaussure moche, fabriquée dans un similicuir bon marché, que le temps avait fripé comme un vieux visage. Une godasse d'enfant qui tenait tout juste dans la paume. Une vieillerie, une de plus, et qui pourtant la fit perdre pied, tomber de son âge.

Laure habitait une chambre vide aux murs clairs, une grande léchée d'absence. Une page où les pensées naissaient puis s'éteignaient. Une plage qui lui permettait de jeter l'éponge, de se faire et de se défaire, de sans cesse renouveler le sens.

Sur le plancher avaient été déposés un matelas et des livres de poche écornés. Des boîtes de carton lui servaient d'étagères. L'une d'elle renfermait des babioles inutiles. Chacun des articles avait été trouvé au centre des objets perdus où elle travaillait. Elle les avait choisis, un à un. Au moment opportun, peu avant que le patron ne lui ordonne de les jeter, elle les avait glissés dans ses effets. Les objets étaient devenus siens.

Laure aimait sauver les choses, leur donner dans sa vie, une seconde existence.

Après une journée éreintante, elle attrapait au hasard une des bricoles, lui inventait une histoire, enfilait d'autres destinées.

Parce que, oui, elle menait une vie de rien. Elle faisait du sale boulot qu'elle abandonnait quand bon lui semblait. Des contrats sporadiques de plonge. Du ménage grossier. Du télémarketing aliénant. Des heures à se tuer. Mais en échange, le refuge d'une chambre où elle pouvait se vautrer dans les livres et la rêverie. Lire et ne rien faire. Une vie capable de s'envoler en un battement d'ailes.

Elle s'était soustraite aux choses. Refusant que son corps serve d'addition. Refusant d'être accouplée à la chaîne des autres. Refusant d'engendrer. Elle observait de loin la réalité. D'abord l'apprivoiser. Ensuite, peut-être, l'intégrer.

Mais elle trébucha.

Peu avant de s'engouffrer dans la bouche du métro, son pied se heurta contre une chose. Un petit chausson, identique à celui qu'elle renfermait chez elle. Le même rouge puissant, mais tout neuf, rutilant.

Que faire de cet intrus ?

Fallait-il feindre de ne pas l'avoir vu ? Poursuivre sa route ? Ou se pencher vers lui, le cueillir, sauver l'objet égaré, respecter le pacte établi entre elle et les choses perdues.

Alors qu'elle rêvassait d'habitude en ramassant les babioles, voilà qu'elle doutait. Son imaginaire subissait un assaut dérangeant.

Que faisait cette chaussure dans sa vie ? Pourquoi l'avait-on plantée chez elle ? Qui en était le responsable ?

On ne perdait pas, à intervalles distincts, d'abord la chaussure gauche et quelques mois plus tard, celle de droite. À moins d'être particulièrement distrait. À moins d'avoir planifié ce geste. À moins de chercher, par tous les moyens, l'élaboration d'un scénario : abandonner une chaussure comme on jette une bouteille à la mer.

Demeurée seule, en huis clos avec sa tête, le chausson s'infiltra dans chacune de ses pensées, leur injecta un sang d'encre qui, à force de s'enrouler, lui brouilla la raison.

Elle se leva tôt. Il lui fallait y voir clair, se déprendre d'elle-même. Elle s'emmêla dans les manches de son manteau, l'enfila tout croche, se boutonna de travers, mit une mitaine sans trouver l'autre ; sortit.

Un crachin de fin d'automne répandait son humeur dans la ville. L'obscurité n'était pas encore levée. Elle aimait cette heure où les yeux abdiquaient, laissaient libre-court à l'imaginaire. Alors elle laissait ses pensées se délier, s'échauffer, courir sans crainte.

Elle devait se confier. Ne serait-ce que pour se vider la tête, mieux saisir ce qui lui arrivait. Mais qui l'écouterait ? Elle pensa à sa soeur et à la campagne qui l'enfermait avec trois gamins turbulents. Ses soucis urbains de vie vide ne l'intéresseraient pas, non.

Elle se rappela le désordre dans lequel vivait son collègue Sébastien. Musicien la nuit, commis le jour. Son air échevelé, en perpétuel lendemain de veille. Il l'écouterait sans s'étonner. Une chose semblable lui était peut-être déjà arrivée. À force de manipuler des objets perdus, le hasard devait s'offrir plus facilement.

Laure avait traversé la ville sans même s'en rendre compte. Avançant avec ses pensées, oubliant le reste.

Elle sursauta devant l'entrée du métro qui l'attendait déjà. Elle était à quelques pas de l'endroit où ses pieds avaient buté contre l'objet perdu. Les sens en éveil, elle scruta le mouvement des passants, ce qu'ils portaient aux pieds, la trace d'une poussette, peut-être. Le sautillement d'un bambin. Mais rien n'arriva.

Elle désira que l'enfant apparaisse. Que ce petit bout de vie calme son trouble. Qu'il lui offre un visage joyeux. Un sourire qui l'arracherait à ses inquiétudes. Un grelot de voix qui lui balancerait un torrent de questions.

Il lui semblait que la solitude qui, jusqu'ici, l'avait enveloppée, lui était maintenant devenue pernicieuse, lui brouillait les yeux.

Pour que la vie ait une valeur, ne fallait-il pas se mettre en équation avec les autres ? Vivre des moments divisés pour comprendre la richesse d'un moment entier. Ce langage qu'elle affectionnait, elle le possédait parce qu'on le lui avait légué. La langue maternelle, l'identité première, lui avait été transmise. Ne devait-elle pas donner cette parole à son tour ? En se soustrayant à cette mathématique, elle était en train de s'éteindre.

Alors elle la vit. La vieille dame aux catins et son visage tendu. Là, son corps échoué sur la crasse du bitume, égaré

entre les enjambées des autres. Une affichette découpée dans une boîte réclamait son dû, avec des lettres brouillées, noircies de saleté : « Mes poupées sont à vendre. »

Aucun prix n'était annoncé. À côté du carton, un verre en plastique bruni avait été déposé. Par intermittence, quelques hasardeux y lançaient leur petit change. La vieille rampait jusqu'aux pièces, enfouissait la monnaie dans ses poches.

Laure suivit le raclement de son corps contre le sol et son air satisfait lorsqu'elle retrouva ses poupées. Avec un fil tendu, elle solidifia, point par point, un regard froid. Ses doigts maintenaient l'iris de l'œil qu'elle ficela au visage. Elle broda ensuite un nez et une bouche pulpeuse.

Un calme d'eau et de rivière accompagnait ses gestes. Comme si le fait d'occuper ses doigts à créer lui versait dans le cœur une sérénité à toute épreuve. Pièce par pièce, elle fabriquait un petit être cousu. Elle créait doucement en suivant le courant du sang qui irriguait ses veines. Tandis que sur ses genoux reposait un corps de guenille.

Le reste ne comptait pas. Sa concentration chassait les passagers que crachaient, par vagues, les wagons. Elle ne sentait pas le frôlement des chenapans qui pigeaient dans sa cagnotte, lui volaient ses efforts. Elle ne voyait pas les regards indiscrets jetés sur elle, le dégoût dans l'œil, l'humiliation qu'on voulait qu'elle porte. La vieille était heureuse.

Elle déposa le corps qu'elle venait d'assembler contre la poutre. À côté d'elle, se tenaient d'autres catins aux proportions quasi humaines. Leurs cheveux de laine tressés en couettes serrées. Leurs sourires en points de coutures raides. Mais à la place des pieds, de véritables chaussons, dans une cuvette *cheap* et une teinture rouge gorgée de sang.

À ce moment précis, Laure sentit, entre les plis de sa peau, un désir d'os et de corps, une envie claire de procréer, de prendre chair.

RAYMOND CARON

La bosse des maths

Anse Caronette, Saint-Jean-Port-Joli, 1962. Sur les crans, à marée haute, au beau milieu des vacances d'été.

— Salut Jipi!

— Salut Pilou!

— Appelle-moi pas de même, tu sais que j'haïs ça.

— C'est parce que t'es tanné de t'faire appeler « mon beau Pilou » par Élise?

— Ah! Sacre-moi patience avec Élise, veux-tu.

— Viens, on va aller pêcher au bout des crans. Paraît qu'y avait tellement de loches à matin qu'on aurait pu les ramasser à chaudière. Y'ont pogné des bars aussi. Trois.

— Encore une histoire de pêche de ton grand-père, ça?

On est à la tombée du jour. Le soleil s'apprête à se jeter derrière les montagnes de Charlevoix. Les goélands nous tournent autour, guettant les prises trop petites pour la poêle. Le fleuve est lisse comme une lame de couteau.

— Ouin! On peut pas dire que les loches se garrochent dans notre chaudière. Y'a rien qu'à ton grand-père que ça arrive les pêches miraculeuses, faut croire.

— ...

Jipi me jette un regard torve, puis détourne dédaigneusement les yeux, comme si je venais de dire la plus grande insignifiance qu'il eût jamais entendue.

Jipi aime follement son grand-père, un original qui lit les encyclopédies et les revues scientifiques, en assimile le contenu à sa manière et régurgite à son petit-fils sa version des mystères de la physique, des mathématiques et de l'astronomie. Pour cet homme, l'univers tourne autour de

l'idée qu'il s'en fait et celui qu'il décrit à Jipi tient plus de son imaginaire que de la réalité.

— Là, mon Pilou, drette-là, là, tu dirais-tu qu'on bouge?

— Arrête de m'appeler Pilou, maudite marde, ça fait cent fois que je te le dis!

— OK. Là, mon François, drette-là, là, tu dirais-tu qu'on bouge?

— Si je regarde la chaudière vide qui est à côté de moi depuis une bonne heure, je dirais qu'on bouge pas fort.

— Pourtant, on roule à mille milles à l'heure.

— Ben oui. Pis j'ai les cheveux qui flottent au vent par en arrière pis les joues qui flacottent tellement on va vite.

— Sérieux, la terre roule sur elle-même à mille milles à l'heure, et dans douze heures, on va être en Chine et les Chinois vont être ici.

— C'est encore ton grand-père qui t'a mis des idées d'même dans'tête?

— Pis c'est rien ça, on roule à soixante-huit mille milles à l'heure autour du soleil et ça nous prend un an pour faire le tour. C'est pas fou rien qu'un peu, tu trouves pas?

— Autour du soleil, on roule-tu dans l'même sens? Est-ce que les deux vitesses s'additionnent ou s'annulent? Parce que si tu me dis qu'on fait tout ça dans l'même sens, j'pense que j'vais avoir mal au cœur.

— Ça, j'peux pas te dire. Va falloir que je demande à pepère. Tout ce que je sais, c'est qu'on déménage en simonaque!

— Ça fait que si on pèse su'l'gaz un peu plus, on pourrait rejoindre les Martiens avant Noël?

— Arrête de niaiser, chus sérieux. À chaque jour, on roule comme une grosse boule sur une allée de quilles. Tu vois le soleil qui est rendu de l'autre bord de Charlevoix, c'est pas lui qui s'est sauvé, c'est nous autres. On s'en va de l'autre bord, vers l'Europe. Depuis qu'on est arrivés sur les crans, on a presque fait la moitié du voyage.

— Ben oui, pis si on attend une petite heure, on va voir l'bout de la tour Eiffel. Tu vois ben que ça marche pas tes affaires.

— Ben sûr que ça marche, sauf qu'on s'en aperçoit pas. On fait le tour du monde à chaque jour, t'en rends-tu

compte? À chaque jour, on met les pieds dans les bottes des Russes, les sandales des Indiens pis les gougounes des Chinois. En Afrique, j'pense qu'y portent pas de chaus-sures...

— Bon ben là arrête, tu m'étourdis ben raide!

— C'est rien ça, j'en ai une meilleure. Tu savais-tu, mon Pilou...

— François!

— ... mon François, que si on va dix mille fois plus vite encore, pis qu'on va dans l'bon sens, on peut arrêter le temps?

— Bon, une autre affaire! Des fois, Jipi, tu m'énerves tellement, tu peux pas savoir!

— Écoute écoute! C'est pas compliqué. À soir, dans ta chambre, dans le noir, ouvre ta lumière. Tu vas voir comment ça va vite. Assez vite que tu verras rien!

— Pas vrai. Si j'allume la lumière, je vais voir mon linge à traîne à terre pis mon jeu de courses.

— Arrête de faire l'innocent, pis écoute! Tu verras pas comment la lumière va vite.

— Mon Dieu que tu me pètes su'é nerfs, des fois!

— Tu savais-tu que si tu te déplaces à la vitesse de la lumière de ta chambre – deux cent soixante-dix-huit millions de milles à l'heure – pendant un an autour de la terre, quand tu vas revenir, les autres vont avoir vieilli de vingt ans, mais pas toi? Ça t'en bouche un coin, ça mon Pilou, hein?

— François! Pis ça donne quoi, ça? Tu reviens au bout d'un an pis ta blonde a l'âge de ta mère, pis ta mère a attrapé des cataractes? Pis a marche avec une canne?

— Non, ça veut juste dire, pis c'est pepère qui l'dit, qu'un jour on vieillira pus. On n'aura qu'à se pousser un an dans un grand vaisseau tout équipé pour arrêter de vieillir pendant vingt ans.

— Eh! Misère!

— ...

— ...

— Y'a une autre affaire que pepère m'a dit hier, mais ça avait pas l'air drôle. Y'est venu les yeux pleins d'eau quand y m'a parlé de ça.

— De quoi?

— Y'a dit qu'en vieillissant, le temps ratatine, comme une pomme qui sèche dans l'bol à fruits ou une vieille patate dans l'fond du sac. Le temps sacre le camp de plus en plus vite. Assez qu'on n'arrive pus à le rattraper.

— Qu'est-ce que tu me racontes-là ?

— Cale ta calotte mon homme parce que c'est pas mal compliqué ce qu'y m'a dit, surtout que t'es pas fort fort en maths.

— ...

— Y m'a dit qu'à chaque jour, le temps va plus vite, qu'à chaque jour, la vie passe plus vite. Y m'a dit qu'à son âge, sa vie passe cinq fois plus vite que la mienne pis qu'y est à veille de lever les pattes. Y m'a dit que là, j'étais trop jeune pour m'en apercevoir, mais que je perdais rien pour attendre.

— T'es sûr qu'y s'était pas poncé au gros gin ?

— Es-tu malade ? Ça fait dix ans qu'y a pas pris une goutte. Memère l'a forcé à devenir Lacordaire.

— Mais j'comprends absolument rien de ce que tu racontes.

— Attends attends ! Je t'explique. C'est icitte que ça t'prend des maths. Le lendemain de ta naissance, la journée a duré la moitié de ta vie. T'es d'accord ?

— ...

— Là, t'as douze ans. Ça fait qu'une année dure un douzième de ta vie. À l'âge de pepère, soixante ans, une année dure un soixantième de sa vie, ça veut dire que pour lui, l'temps passe cinq fois plus vite. Là, par exemple, on est en vacances depuis un mois, pis y nous reste tout le mois d'août. C'est long deux mois. Mais pour pepère, c'est comme si y'était tombé en vacances au début de la semaine et qu'y retournait à l'école la semaine prochaine. Moi ça me fait capoter...

— Ça veut aussi dire qu'une semaine d'école dure une journée pour lui. J'aimerais ça moi avoir de l'école juste le lundi.

— C'est niaiseux ce que tu dis là, mais au moins ça prouve que t'as compris. Ça veut dire que la vie, c'est comme quand tu pèses s'l'gaz au fond : ça commence tranquillement, pis chaque jour, ça va de plus en plus vite jusqu'à ce que tu t'pètes la face dans le mur à cent milles à l'heure.

— ...

— ...

— Bon ben là, c't'assez! Ça fait une heure que tu m'étourdis avec les niaiseries de ton grand-père, pis on n'a pas pogné une maudite loche. Ça fait qu'on décolle d'icitte pis on va s'préparer un feu su'a grève pour à soir.

— Pour que tu puisses faire des mamours à la belle Élise...

— Eille!

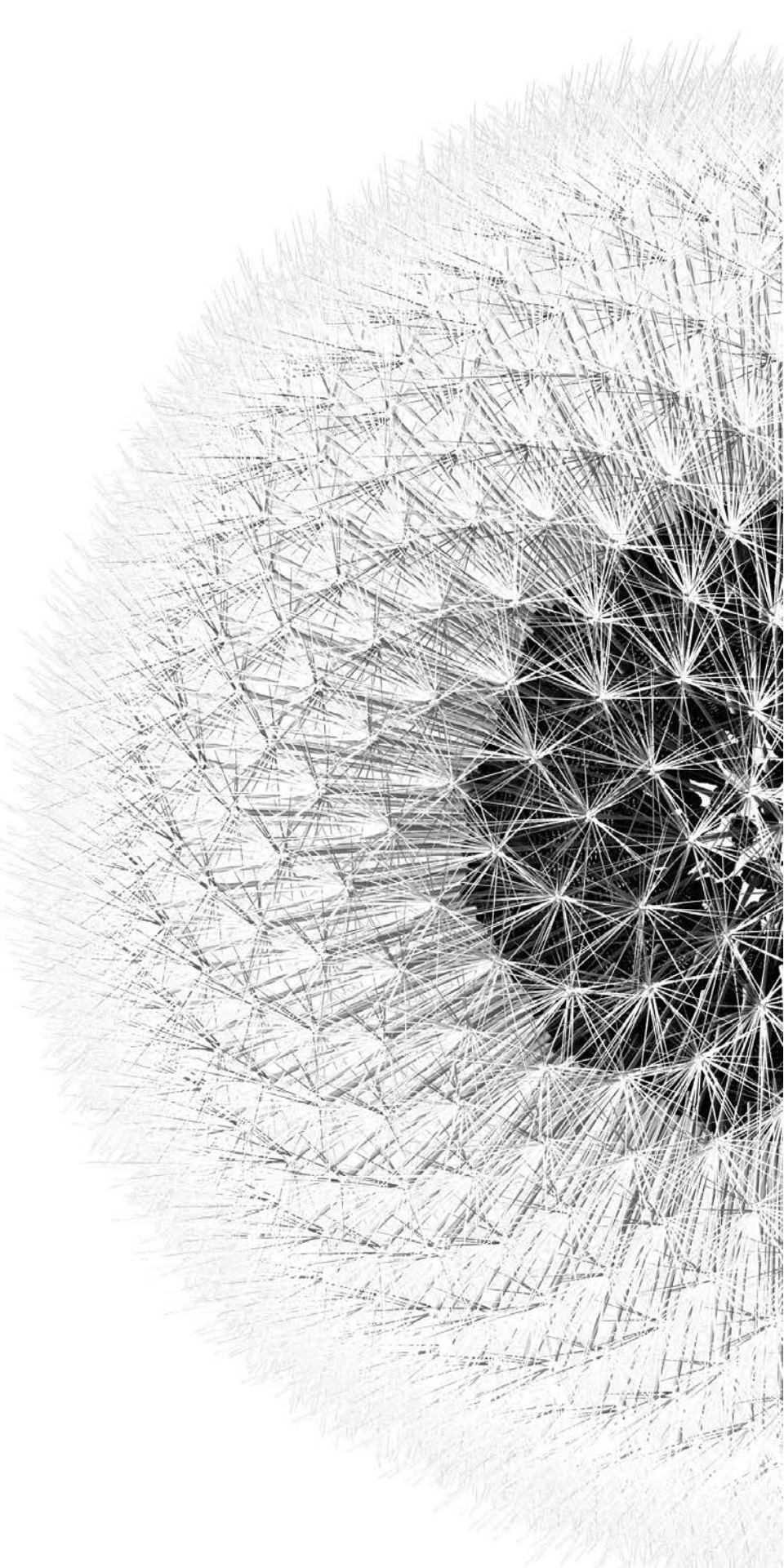
— OK! OK!

Jipi était mon meilleur ami et le serait resté, c'est certain. Mais il n'a jamais eu le temps de se rendre jusqu'à cent milles à l'heure, ni de voir le temps se ratatiner. Sa lancée s'est achevée à l'été soixante-huit, le lendemain de ses dix-huit ans. Lui et moi devions commencer notre cégep la semaine d'après. Ce jour-là, Jipi, fou de bonheur, est arrivé chez moi à l'heure du midi pour me montrer son nouveau scooter rouge, une Vespa 1968 150 cc. Un cadeau de pepère, pour saluer son passage à l'âge adulte. Il m'a crié en partant qu'il viendrait me la faire essayer vers l'heure du souper, puis il a disparu en trombe pour aller se fracasser le crâne sur une chaîne de trottoir.

Pepère est mort une dizaine d'années plus tard. À partir du jour de la tragédie, les siens se sont mis à s'étirer, jusqu'à l'interminable. Chaque jour est devenu pour lui une traversée difficile sur un fleuve de tempête, à naviguer entre les regrets, la peine et les images de son Jipi adoré.

Pendant des années, je n'ai pas repensé à cette conversation surréaliste sur les crans de l'anse Caronette à l'été de nos douze ans. Mais à l'automne de mes trente-cinq ans, le temps des pommes est venu me prendre par surprise. « Déjà? On n'a pas vu passer l'été. Hier encore, c'était la Saint-Jean. »

À partir de ce jour, j'ai commencé à regarder les jours et les saisons filer en accélération, le temps rond rouler de plus en plus loin de Jipi, de plus en plus près du mur.



VALÉRIE BENGHEZAL

CQFD

D'un jet de craie ininterrompu, une intégrale était apparue au tableau. Les signes poudreux semblaient luire au soleil de manière indécente. Le silence était tombé sur la salle, l'équation me faisait face et je ne pouvais plus le nier, le duel avait commencé. Je tentais de contrôler chaque millimètre de mon corps pour maîtriser mon expression. Sous le pupitre, je sentais la paume moite de ma main droite offerte aux pincements répétitifs des ongles de ma main gauche malmenant ma ligne de chance.

Je scrutais la fenêtre sans tourner la tête, ne faisant pivoter que mes pupilles, selon la pratique éprouvée de mon basset arthritique juste avant sa mort. Jouant avec les rayons du soleil, la poussière virevoltait. Je songeais aux oiseaux dissimulés dans les arbres, à la sortie de prison, si proche mais que l'adversité du moment rendait presque chimérique.

Mme Rosco, la prof, avait regagné sa chaise où elle s'était, comme à son habitude, avachie en nous toisant d'un air satisfait. Sa posture négligée contrastait avec son allure stricte, son visage sévère de femme assumant pleinement sa laideur. Les yeux mi-clos, un petit sourire aux lèvres, elle laissait la tension accomplir son œuvre, s'en repaissait. Certains levaient le doigt, remuaient sur leur chaise, avides de démontrer leur science. D'autres, dont je faisais partie, restaient parfaitement immobiles, cherchant à atteindre le stade d'invisibilité. J'essayais de me fondre dans ce rayon de soleil, d'en sentir la chaleur sur mon visage, de gober de mes narines les relents calcaires mêlés de sueur de la salle de classe.

Les chiffres devant moi étaient dotés d'autant de signification qu'une phrase en sanscrit. Ils n'évoquaient rien, je ne comprenais pas leur raison d'être, leurs relations, j'oubliais généralement jusqu'à leur existence. La Rosco en était consciente. Elle savait exactement lequel des 21 élèves de 3^e B était capable de résoudre ce calcul d'intégrale.

Puis cela arriva, comme une fatalité. Elle prononça mon nom. Au tableau, je vous prie. Elle nous vouvoyait toujours afin, semblait-il, de nous humilier davantage. Je me levai, me faufilai entre les pupitres, les yeux au sol. Dans l'atmosphère animale de la classe, un mélange de soulagement généralisé et d'anxiété. Mes camarades m'aimaient bien. Ils recopiaient mes versions latines. Ils plaignaient donc sincèrement la souris que j'étais devenue dans les pattes de cette grande chatte cruelle affûtant ses griffes.

L'intégrale était maintenant sous mon nez, à quelques centimètres de mon visage, je pouvais la humer, en étudier la texture sur le tableau noir, je résistai à l'envie de la lécher pour en goûter l'âpreté sur ma langue. Je saisis une craie blanche et bravement, comme chez le dentiste, m'apprêtais à passer un sale quart d'heure.

— Et bien, allons-y, nous n'avons pas toute la journée, pressons.

J'étais pétrifiée. Ma seule consolation, c'était que malgré l'immobilité ambiante, le temps, lui, devait bien continuer de s'écouler.

Du côté du pupitre des profs, le ton se fit plus impatient.

— Vous étiez pourtant bien là hier, si je ne m'abuse, lorsque nous avons vu, rappelez-vous, que toute fonction continue sur l'intervalle I , ab admet une...?

— ...

— intégrale. Et l'intégrale de a à a de f de t , dt , est égale à?

— ...

— zéro. Et la relation de Chasles démontre que l'intégrale de a à b de f de u , du , est égale à a à c de f de u , du , plus l'intégrale de c à b de f de t , disons, dt , pour changer. Car nous pouvons, rappelez-vous, changer les variables muettes, cela n'a aucune importance.

— Oui.

— Et lorsque vous avez un nombre k réel multiplié par une fonction et que vous devez chercher l'intégrale de a à b de k fois f de x , vous pouvez sortir le k de l'intégrale. Sommes-nous bien d'accord ?

— Oui.

— Donc les informations que je viens de vous répéter devraient suffire pour résoudre la très simple intégrale que vous avez devant vous, ce que je vous conseille de faire rapidement, car vous nous faites perdre beaucoup de temps je trouve, à moi et à vos camarades, pour une petite démonstration somme toute très simple qui aurait dû vous prendre 5 minutes.

Je sentais tous les regards dans mon dos. Certains continuaient à lever le doigt, les fesses décollant littéralement de leur chaise, tendus comme des arcs dans un ultime effort pour se faire remarquer, être invités enfin à venir jouer les Superman du tableau noir. D'autres continuaient à mâcher leur chewing-gum, impatients d'arriver à la fin, tout comme moi, mais bien au chaud dans le refuge du groupe.

Madame Rosco repoussa soudain sa chaise d'un geste brusque, croisa ses bottines sur son bureau et bâilla ostensiblement en portant la main à sa bouche, à grands renforts de soupirs bruyants. La classe s'esclaffa. Je sentis venir l'épilogue et j'en éprouvai un grand soulagement, elle allait certainement arriver sous peu au bout de sa démonstration, à son petit orgasme personnel.

Et c'est à ce moment-là qu'elle prononça cette phrase, qui vingt-cinq ans plus tard, retentit encore à mes oreilles :

— Savez-vous, ma chère, que toute personne dotée d'un QI à peu près normal est à même d'obtenir au moins la moyenne en maths ? Allez vous rasseoir.

OLIVIER PARENT

Détecteur de fumée

Accoudé au balcon qui donne sur le boulevard, je jette la cigarette que je viens de finir sur le pavé, un étage plus bas. Personne n'a été touché et la lueur incandescente finit par s'éteindre pour ne plus déranger la nuit. Je reste là un moment, arrêté dans l'air frais, les bras posés sur le métal glacé du garde-fou. Derrière moi, j'entends la musique de l'appartement étouffée par le bruit des voitures. Je ne perds la musique complètement que lorsque la sirène tourne le coin pour passer en vitesse. Les gyrophares du camion de pompier se reflètent sur le béton omniprésent. C'est une belle lumière. Je me demande à quoi ressemble celle de l'incendie, je me demande ce qui brûle plus loin et j'attrape, au passage de ces questions, un souvenir qui m'avait jusqu'alors échappé.

Mon père aurait pu tout faire cramer dans le champ derrière la maison. Il y a dix ans peut-être, un été où je devais avoir dix ans. Il avait construit une grande clôture de bois teint en bleu tout autour du terrain et ne savait que faire des branches qu'il avait coupées. Il les a mises en un grand tas, à distance raisonnable de la civilisation, quelques mètres. Papa n'a jamais fait dans la demi-mesure, alors pour renchérir il a versé de l'essence sur le tout avec son gallon de plastique, celui qui servait à remplir la tondeuse. Pas trop. Mais un peu trop s'il avait tenu compte de la canicule, du bon vent et de l'herbe longue et sèche tout autour de son projet de petit brasier. En un instant, les flammes ont été plus grandes que lui et ont semblé vouloir prendre de l'expansion à travers le champ bordé d'une vingtaine de maisons. Il a décollé. À la volée, la porte de la clôture marine s'est ouverte et mon père a attrapé le boyau

d'arrosage de la cour. Il est revenu à temps. Il a couru suffisamment vite pour éviter la première page du journal. L'incendie potentiellement gigantesque a été réduit à un grand cercle noir juste derrière chez moi. Dans la fumée, mon père s'est agenouillé sur la terre chaude et humide, le tube de caoutchouc dégoulinant encore en main. Il a lâché une phrase marquée au fer dans ma tête de fils qui n'avait pas bougé : « C'est pas vrai que je vais être l'ostie de cave qui met le feu, c'est pas vrai. » Le grand cercle noir, une tache d'encre qui masque une faute d'orthographe, est resté là jusqu'aux premières neiges.

La balustrade du balcon est si froide que je ne la sens presque plus, je redescends les manches de ma veste. En m'allumant une autre cigarette, je me dis que c'est bête. La plupart des incendies doivent être aussi le résultat d'une connerie toute simple. Il doit même y avoir, cachées dans un fichier poussiéreux et oublié, des statistiques sur le sujet. Un pourcentage des choses qui brûlent sans raison, les feux accidentels. Mais bon, je n'en connais pas le nombre et je m'en fous un peu, je n'aime pas les statistiques et elles me le rendent bien.

Je me penche sur la rampe au-dessus de la rue et je crache sur le trottoir. Je rate mon premier mégot de peu. Je souffle un « merde » que personne n'entend, me retourne et entre dans l'appartement de Daniel. J'enlève mes chaussures pour les balancer sur la pile déjà considérable et je remarque qu'on a changé de registre musical. Je suis sorti sur l'air d'un hit techno suédois au nom obscur et c'est maintenant Moustaki qui chante *Sans la nommer* accompagné de tout le monde. Je les rejoins à temps pour un dernier refrain. Quelqu'un a coupé la musique et l'appartement chante a cappella. À la fin, les voix s'estompent progressivement et chacun porte son regard sur les autres, enivré par cette espèce de communion. La magie s'estompe toutefois après quelques secondes et on prend une gorgée de bière pour avoir l'illusion de retrouver la même ivresse. De cette bouffée de beau et d'espoir, il ne reste que deux ou trois chevelures vertes et des badges anticapitalistes sur des blousons noirs. À travers tout ça, j'écrase ce qui me reste de tabac dans le cendrier le plus proche et m'ouvre une bouteille, question de participer.

La soirée se poursuit comme un chien qui court après sa queue. Ça tourne en rond par habitude et par ennui, les petites histoires de chacun se répètent et Daniel est encore une fois trop saoul. Contrairement à ce que tout le monde souhaiterait, il n'y aura pas grand-chose à raconter à propos de cette fête, rien de grandiose. Alors les gens commencent à rentrer chez eux. Je ne les salue pas, on se reverra bien assez tôt. Si je ne pars pas aussi, ce n'est que parce qu'il n'y a plus de bus en direction de la banlieue où se terre tristement le sous-sol de ma mère. J'emprunterai le divan comme je le fais un samedi sur deux. Mais pour l'instant, je bois ma dernière bière à la cuisine avec les colocs de Daniel, Jeanne et Mathieu.

Comme il est d'usage Mathieu roule un joint pour alimenter nos rêves fatigués. Nous nous taisons tandis qu'il place cérémonieusement les bouts d'herbe sur le rectangle de papier translucide. On entend Ferré qui chante une de nos préférées. Jeanne joint sa voix à la sienne et hausse même le ton pour modifier les paroles : « Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent. La plupart cégépiens, allez savoir pourquoi. Faut croire qu'au Cégep, on ne les comprend pas... les anarchistes... » Sa nouvelle version nous fait sourire, mais un peu amèrement. Pas un sur cent... Décidément, les statistiques ne nous aiment pas et nous le leur rendons bien.

La chansonnette a jeté un voile fade sur l'éclairage tamisé de la cuisine. Mathieu a cessé de rouler et regarde son ébauche de joint avec l'air de ne plus comprendre ce que c'est. Notre silence s'est appesanti de façon dramatique et nous empêche presque de respirer. Je m'allume une cigarette d'un coup de briquet quand Jeanne décompose un murmure : « Il faudrait vraiment faire quelque chose. »

Cette phrase-là, elle nous trotte dans la tête depuis des siècles et des poussières. On l'entend toutes les fins de semaine. La situation n'est pas tenable et pourtant elle tient toute seule. La machine roule pour ceux qui possèdent et sur ceux qui ne possèdent pas. Ça manque d'âme, ce n'est qu'un calcul de profits qui ne se pose pas de questions. Le monde autour de nous n'est qu'une calculatrice en fer et nous, on étudie la littérature. C'est décalé. Il y a quelque chose qui manque, une histoire, un but, un geste. Ça laisse

creux de penser qu'on ne vit que pour avoir les poches plus remplies que celles de son voisin et le creux c'est écho.

On a cette réflexion simultanément tous les trois. Je le sais parce que nous l'avons sans cesse. Le silence est toujours là. Je tends le bras vers une bouteille vide au centre de la table et je fais tomber les premières cendres de ma clope dans le goulot. On dirait de la poudreuse, sale avant d'avoir touché le sol. « On a pas le choix de tout faire flamber... » C'est Mathieu qui a dit ça. Il a levé les yeux pour les planter dans les miens. « Une banque, la mairie, le journal, Wall Street, un Hummer ou le parlement, mais brûler quelque chose, n'importe quoi. » Dans son regard toujours enfoncé dans le mien, il y a l'étincelle suffisante à l'ignition. Je détourne la tête, ferme les yeux et les frotte avec le coin de ma manche, la fumée de ma cigarette m'a fait larmoyer un peu.

L'incendie possède certes ses attraits. Le symbole est fort, ça bloque le système un temps et même sans tendances pyromaniaques, ça reste joli. Jeanne et moi hochons doucement la tête pour donner raison à Mathieu. Mais ça ne colle pas vraiment, on le sait tous trois. Les flammes nous jetteraient en tôle sans vraiment changer quoi que ce soit. La société ne se mettrait pas à danser librement enfin autour du feu de joie, elle aurait peur de se brûler et c'est tout. On diffuserait l'image de nos tronches en boucle à la première chaîne avec l'épithète sociale: Terroristes. Nous deviendrions les martyrs ridicules d'un flop inutile. À ces pensées, un goût acre me monte à la bouche. Je n'ai pas le courage de finir ma bière, alors j'y jette la fin de ma cigarette qui s'éteint au contact du liquide tiède. Plouf.

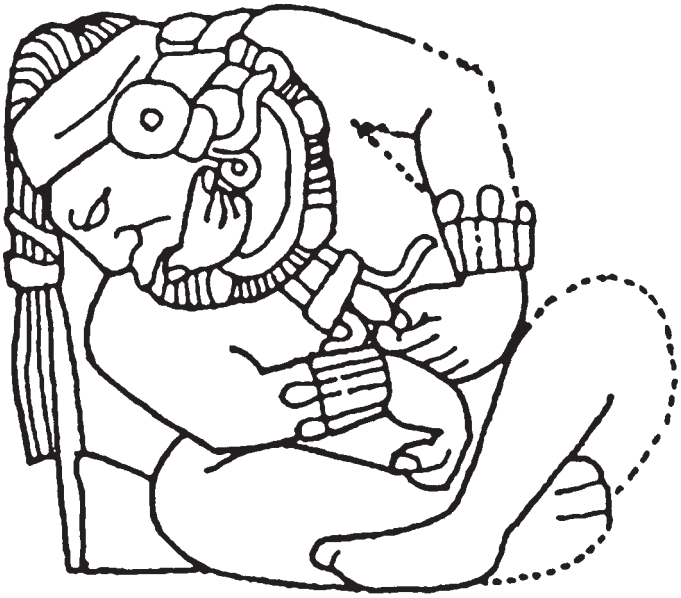
Le silence toussote pour nous faire remarquer qu'il est revenu. Il sent la pourriture et le tabac froid. Il pue notre inertie ankylosée comme une eau stagnante où rien ne bouge jamais. L'odeur de ce mutisme est insupportable. Mathieu nous délivre en ajoutant: « Ça servirait à rien, mais il faudrait bien que quelqu'un le fasse. » Le hic c'est qu'il manque de volontaires.

Que le geste ne change rien, on pourrait l'accepter. Nous avons déjà la forte impression qu'aucune de nos actions n'a de véritable impact sur notre vie ou le reste du monde. La véritable barrière, c'est la prison. Être enfermé

dans une cathédrale de béton, c'est bien sûr une occasion de lire et relire Proust, mais pas grand-chose de plus et on a vu perspective plus séduisante. Jeanne regarde la fenêtre de la cuisine et je joins mon regard au sien. La fenêtre donne sur un lampadaire à l'éclairage jaunâtre autour duquel tournoie une poignée d'insectes qui s'attardent avant l'hiver. Les barreaux des cellules sont des capteurs de rêves, mais ils ne les empêchent pas d'entrer, ils les empêchent de sortir.

Le pire reste le calcul des années. Cette addition morbide de jours prochains perdus. Un brasier qui en vaudrait la peine nous condamnerait pour combien de temps? Cinq ans, dix ans, quinze ans? J'exagère sans doute, je n'ai aucune idée du nombre, mais ce soir j'ai vingt ans, alors je m'imagine avec difficulté vingt ans de prison. Paul Rose était sensé crever à l'intérieur, il y est resté onze ans, Mandela vingt-sept. Je sais compter pourtant, mais là je suis complètement perdu, dans le flou total. Ça fait trop de petites marques en paquet de cinq sur les murs d'une cellule parfaitement abstraite elle aussi. Jeanne et Mathieu ne semblent pas avoir une idée plus précise que moi de ce que ça représente, ils ont la même peur terne agrafée au visage. Ça nous apprendra à étudier les lettres. À cause de ça, c'est négatif, les chiffres ne nous parlent pas. Du moins, ils ne parlent pas notre langue, ils se conjuguent mal au futur. L'abstraction des nombres ne parle tellement pas qu'elle a mis fin à nos pensées. On reste donc immobiles autour de la table avec le silence qu'on a finit par apprivoiser et un étrange mal de ventre. Dans le dictionnaire, à l'article prison, on peut lire mesure dissuasive et appareil de répression de l'opposition politique.

Après un moment, Jeanne se lève et va se coucher sans dire un mot. Mathieu récupère son début de joint et l'imite. Je m'installe sur le divan que je connais bien. Il est presque confortable et je suis épuisé. Il n'y a plus de lumière, plus de raison de rester éveillé, mais je ne m'endors pas. Je pense qu'on ne sera pas les osties de caves qui mettent le feu. On aura au final rien fait et nous ne ferons probablement rien les autres jours.



Le zéro aztèque

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le chiffre exact

Finalement, en y repensant, il se rendait compte avec effroi de la banalité de son existence, ce qui en soi ne manquait pas d'être banal. Sa vie se traduisait par un processus lamentable où la peur et la lâcheté dominaient. Ces qualificatifs, dont on ne se vante généralement pas, se trouvaient chez lui camouflés sous un semblant d'aisance et on ne les voyait guère surgir, bien enfouis sous le masque d'une certaine élégance. Les épisodes malaisés – un peu *trash* – avaient été juste assez fréquents pour donner l'impression qu'il ne s'agissait pas d'un homme quelconque, mais un peu étrange et parfois d'une imbécillité nette, mais singulière.

Étendu dans le lit, regardant un plafond qui méritait d'être repeint (d'une couleur plus vive, songea-t-il), il revenait sur sa vie, de manière triviale, comme chaque être humain se le propose à lui-même avec plus ou moins d'insistance entre le lever et le coucher du soleil. Jadis, son travail de journaliste le conduisit à la télé et il avait obtenu une (relative) renommée. Parfois deux petites vieilles chuchotaient son nom dans son dos quand il attendait de traverser la rue. Des étudiants, des étudiantes, le contactaient parfois pour avoir son avis ou même l'interviewer – interviewer l'intervieweur, autrement dit. Sa carrière avait commencé aux chiens écrasés, puis il avait gravi, plus ou moins laborieusement selon les époques, les échelons, devenant spécialiste de questions politiques et sociales, assez lèche-cul avec les politiciens sans que sa couardise ne paraisse publiquement, puis il était retombé, peu à peu, au niveau des chiens écrasés : les accidents de la route, le sort des uns et des autres lors de tempêtes de neige ou d'ouragans lointains.

Cette perte d'influence graduelle l'avait un peu ému, bien sûr. Même lâche, peureux et lamentable, on mérite de posséder un égo. En définitive, il s'y préparait, ayant vu les autres passer à la trappe, et il avait surmonté la situation sans trop d'abattement. Sa déprime, pendant qu'il regardait ce plafond, si haut et lui si bas, étendu dans ce lit mou, venait de son incapacité, depuis son plus jeune âge, à pénétrer le langage mathématique. Son seul vrai regret se trouvait là. Il aimait *tellement* les mathématiques, ces symboles et ces équations sans fin. Mais une page d'équations lui paraissait aussi incompréhensible qu'une page d'écriture coréenne. Ancienne (car il devait bien y avoir un coréen médiéval difficile à déchiffrer même pour les autochtones). Il *savait* qu'un groupe abélien est commutatif; qu'un anneau est un ensemble muni de deux lois de composition internes; qu'un espace vectoriel E sur un corps commutatif K relève d'un groupe additif. Il le *savait* certes, mais ne comprenait rien à ce que cela signifiait. Il le savait par pur psittacisme. Bête comme un perroquet.

Pourtant, sa vie entière, il espéra. Encore aujourd'hui, au fond, très loin au fond de lui. Un jour, se répétait-il, je *comprendrai*. Il est vrai que ses dons pour les langues avaient toujours été limités. L'anglais, il le parlait par la force des choses et par nécessité pour son travail, mais jamais il n'était parvenu à une réelle fluidité. L'italien, l'allemand, le portugais, l'espagnol: des efforts vains, toujours. Il ne retenait rien. Sans doute fallait-il comprendre de la même manière ses insuccès mathématiques. Pourtant, l'univers mathématique au complet le fascinait. Les Indiens qui inventent le zéro (comment se représenter le monde qui nous entoure sans le zéro??), l'apport de la civilisation arabe à travers la théorie du système décimal par Abu Abdallah Muhammad Ibn Musa Al-Khwarizmi (il adorait compter et recompter les lettres de ce nom), les exemples d'équation du troisième degré d'Al-Mahani (nombre de lettres: trop simple). Puis ces Grecs, ah là là, cette infinité de Grecs! Archimède sortant tout nu de sa baignoire et dévalant les rues en courant, criant Euréka, à une époque où il n'existait pas de policiers pour arrêter les exhibitionnistes. Les pythagoriciens, dont on

oublie qu'ils se battaient contre les mœurs relâchées des aristocrates. Et puis lui se souvenait, toujours, que les premiers éléments de géométrie apparaissent dans l'entourage de Platon, à l'Académie.

Mais au-delà de ces informations qui relèvent de l'histoire des mathématiques, il s'intéressait aussi à la vie des mathématiciens et son esprit naviguait de détails pittoresques en potins. Il connaissait l'ensemble des données (certes incomplètes, on ne comptait plus les zones d'ombre) qui justifiaient les motivations de Galois dans le duel qui devait le voir disparaître si jeune (ah, le Rimbaud des mathématiques). Les rumeurs concernant la haine qui aurait opposé le mathématicien Gösta Mittag-Leffler et Alfred Nobel sous prétexte que le premier aurait eu une liaison avec la femme du deuxième... alors qu'on ne connaissait pas d'épouse à l'inventeur de la dynamite. Et puis, bien sûr, les dépressions et les phobies d'Isaac Newton qui n'a jamais reçu de pomme sur la tête, ni découvert quoi que ce soit en regardant tomber une Northen Greening ou une Sans Pareil de Peasgood. Mais ces informations multiples qui envahissaient son cerveau n'en faisait pas pour autant un mathématicien, même amateur.

À défaut de pénétrer avec bonheur les arcanes mystérieux et presque mystiques des complexités algébriques et géométriques, il s'était résolu, mais fermement, à compter. L'arithmétique simple n'aurait plus de secret pour lui. Il additionnait, soustrayait, divisait, multipliait avec une joie farouche ce qu'il voyait ou pensait. Il comptait ses pas en marchant. Il soustrayait le chiffre correspondant à l'adresse devant laquelle il se trouvait de celle où il devait se rendre. Il transformait les kilomètres à effectuer en milles – et vice-versa lorsqu'il se trouvait aux États-Unis. Il comptait les jours jusqu'à sa retraite puis il compta les jours depuis sa retraite. Les bouchées de ce qu'il mangeait. Le nombre de pages qu'il restait à lire dans le livre qu'il lisait, le nombre de livres lus dans le mois, l'année, la décennie. Le nombre de pages lues dans le mois, l'année, la décennie. Le nombre de mots de ses articles. Le nombre d'individus interviewés. Il divisait le nombre de pages d'un livre par le nombre de chapitres qu'il contenait. C'était sans fin. Les couleurs s'associaient à un nombre, la quantité des

oiseaux qu'il voyait dans le ciel lui apparaissait d'un coup, les gouttes qui s'échappaient d'un robinet devenaient pour lui une litanie de chiffres et il pouvait rester là des heures à compter, recompter, re et recompter insatiablement. Il ne se lassait pas des chiffres et chaque matin commençait en comptabilisant les journées depuis le début de l'année, celles qui restaient avant la fin de l'année, de la décennie, du siècle, du millénaire.

Un jour, sa vie avait pris un tournant lors de la découverte d'un phénomène passablement déroutant. Aux traditionnels anniversaires, il préférait les journées formant un chiffre rond – car il comptait les journées de sa vie. Puis, remontant dans le temps, il découvrit qu'un événement important, sinon fondamental dans sa vie, se produisait toujours lorsqu'il atteignait un chiffre rond.

Ainsi, son premier souvenir marquant remontait à son millièmè jour. Il le connaissait précisément, puisque sa mère lui avait souvent rappelé la date. Ce jour-là, avant même son troisième anniversaire, il avait été assailli, dans un bois, par un essaim d'abeilles qui l'avaient laissé pendant quelques jours entre la vie et la mort. Les piqûres n'étaient pas si nombreuses, mais avaient engendré une très forte fièvre qui refusait de baisser. Premier souvenir : ça commençait bien. Le 2 500^e jour de son existence, il jouait dans un champ devant chez lui avec quelques amis, dans cette banlieue en plein développement où il existait encore des coins naturels que les bungalows identiques les uns aux autres n'étaient pas encore parvenus à détruire. Il faisait beau, des journées sinon des semaines sans pluie expliquaient le temps sec qui prévalait. Il s'était amusé à lancer des pétards qui, le temps de crier « Au feu ! » avaient enflammé les lieux et encerclé les enfants au milieu d'une fumée noire et d'une chaleur étouffante. Les brûlures avaient légèrement amoché trois camarades, et lui beaucoup plus sérieusement. Plusieurs jours à l'hôpital devaient le transformer en une sorte de héros banlieusard et les parents des autres enfants blessés n'avaient pas trop osé l'enguirlander (lui et ses parents) compte tenu de son état. Des années plus tard, il portait encore des marques de ses brûlures. Lors de son 5 000^e jour passé sur terre, il avait vécu une double expérience fondamentale : poussé sa langue dans la bouche d'une fille et mis sa main dans

une culotte féminine. Expérience traumatisante car, contrairement à son impression, la fille n'était pas aussi consentante qu'il le croyait. L'adolescente, du même âge que lui, appartenait à une famille riche, célèbre, très à droite et peu ouverte aux expériences adolescentes qui n'étaient pas bien encadrées. Cela fit scandale, on l'engueula, on l'ostracisa, au point où on le traumatisa. Lors de son 6 000^e jour, il réalisa sa première fellation, croyant qu'il devait plutôt tourner de ce côté ses expériences sexuelles, imaginant l'homosexualité plus sûre, ce qui, en ces années soixante finissantes, apparaissait comme une drôle d'hypothèse. Mais il comprit rapidement que sa sexualité le portait plus vers les poitrines rebondies que plates. C'est ainsi que le 8 000^e jour de son existence, il tomba officiellement amoureux, avec réciprocité, d'une jeune fille saine et en santé, ce qui coïncida aussi avec la journée où son père, complètement saoul comme à son habitude, se tua dans un accident de voiture, heureusement sans faire d'autres victimes que lui-même. On pleura, mais pas longtemps. C'est au cours de sa 10 000^e journée qu'il devint père de jumeaux qui devaient l'un et l'autre, au cours des années, développer un dédain farouche pour les chiffres, le calcul, et tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'arithmétique. Cela explique peut-être la raison pour laquelle le plus jeune des deux (né 139 secondes après l'aîné) fit une retentissante faillite le jour même où son père fêtait son 20 000^e jour. Au cours de cette même journée, il tenta de se suicider, sans succès. Il se releva, d'abord péniblement, puis décida de ne pas en rester là et de montrer à l'univers entier que son choix de survivre s'avérait le bon. Et 2 000 jours plus tard, il devint riche et célèbre dans le monde médiatique, alors même que son père quittait officiellement son bureau pour profiter d'une retraite bien méritée.

Voilà à quoi il pense, regardant du lit ce plafond méritant d'être repeint et ses conclusions ressemblent sans doute à celles de bien des Occidentaux pour qui, en approchant de la fin, il apparaît qu'il aurait été possible de faire mieux, mais aussi de faire pire. Et la fin, dans son cas, ce sera aujourd'hui, car son cancer est bien avancé et il vit son 25 000^e jour. Les chiffres ne vont quand même pas le lâcher à un moment aussi crucial.

FRANCE BOISVERT

École

Local 211, cours 396-314-04. Engagée à la dernière minute, j'entrai dans la salle de classe en mission spéciale : surveiller un examen dans un groupe d'ados endiables. Leur professeur venait de tomber au combat : épuisement professionnel. Le syndicat était sur les dents. La direction haussait les épaules. J'acceptai le contrat au risque de me désintégrer en cours de route. Je pris la liasse de photocopies et je partis comme une flèche.

On verrait bien.

Je sortis la feuille de présence pour décliner leurs noms. L'appel n'est-il pas le signal formel du début du cours ? Ils s'assirent avec humeur en me jetant un drôle de regard. Inconnue au bataillon, j'allais tenter ma chance. Quelques-uns commencèrent à placer leurs instruments de calcul, d'autres à aligner les crayons. Je rappelai que les téléphones cellulaires étaient formellement interdits. Les étudiants se mirent en frais d'éteindre leur bidule électronique. Cela fait, je distribuai enfin les questionnaires d'examen. Ils étaient prêts.

Moi aussi.

Dans la classe de mathématiques, le temps passe lentement. Les jeunes reniflent au-dessus de leur problème d'algèbre en calculant l'aire d'une pyramide. L'apothème se réfléchit jusque dans la sphère de leurs yeux. Je les vois docilement chiffrer la probabilité d'obtenir des nombres pairs sur les faces supérieures de deux dés lancés pour rire. Au plaisir de Dieu. Rapport d'angles, compas, calculatrice électronique, ils passent sans sourciller de

Pythagore aux quanta pour trouver le volume d'une moitié de pamplemousse rose de sept centimètres de rayon. Déjeuner sous tétraèdre?

Démocratisation de l'abstraction, chute du sentiment, binôme vivant d'un corps comprimé entre le bois et le papier. Ce matin-là, la performance était sous tension. Le cumul des efforts mentaux créait l'écart type entre les futures élites et le monde des désincarnés. Dans ce cadre, ce périmètre carré, s'il vous plaît, dites-moi l'angle d'une trilogie, l'orbe d'envol d'une fusée et le volume d'une étoile.

Ils marcheront bientôt sur la Lune, un micro à la main, souffrant vaguement de quelque mal indéfinissable, cherchant à capter le chant stellaire des galaxies. Ils ne parleront plus, ils émettront des signaux. Ils n'écouteront pas, ils feront du décodage. Et quand ils s'aimeront, nous nommerons cela de la désinformation.

Une fois trop hauts, trop purs, leur silence devenu trop blanc, ils ne sauront plus que faire des rêves, des sons et des couleurs. Alors, on leur offrira encore des problèmes à résoudre, des problèmes ayant une solution dans le corrigé. Nous aurons tout prévu. Même l'imprévisible. Plus de doute ni d'inquiétude. Le contrôle. La paix ultime. Le mur total.

Une fois le temps écoulé, je ramassai les copies et, à mon tour, je sortis dans la vie continue.

Cette nouvelle est parue à l'hiver 2014 dans le recueil *Vies parallèles*, chez Lévesque Éditeur. Publiée avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Daniel Grenier à France Daigle

Chère France Daigle,

Hmm, hmm,

Chère France Daigle,

Je suis un peu nerveux, ce n'est rien, ne faites pas attention.

*

Je vous écris aujourd'hui, quelques semaines après avoir terminé *1953, chronique d'une naissance annoncée*, dans lequel j'ai appris, entre autres choses, qu'Alfred Nobel avait probablement eu l'idée des prix prestigieux qui portent son nom après être tombé sur la nouvelle de sa mort dans un journal parisien. Ce qui n'est pas fou. On l'avait confondu avec son frère Ludvig (qui était bel et bien mort) et on critiquait fortement son héritage en tant qu'inventeur d'explosifs meurtriers. Il a voulu, comme on dit, se racheter.

À la fois anecdotique et significative, cette information tirée de la « vraie vie » et mêlée à la « fiction » de la naissance de l'écrivaine, me semble caractéristique de votre travail et de l'impact qu'il peut avoir sur le lecteur¹. Chez vous, le lecteur d'une part est touché par une sensibilité esthétique et un sens du récit rares. D'autre part, et ce n'est pas peu dire, il se couche toujours moins niais.

*

À ce jour, on ne peut pas dire encore que j'ai lu votre œuvre dans son entièreté, mais on pourra le dire bientôt, j'en suis persuadé. Je n'ai pas encore déniché *Variations en B et K*. Ni *L'été avant la mort* ni *La beauté de l'affaire*. Ça ne saurait tarder, j'ai pris des mesures.

Pour parler franchement, comme plusieurs qui vous ont découverte grâce à la révélation médiatique, critique et populaire qu'a été *Pour sûr*, j'ai commencé à vous lire à l'envers. Mais quel envers²!

Chacun a son histoire, mais personnellement, je dois la trouvaille pour le moins renversante de *Pour sûr* à mon amoureuse, qui travaillait en 2011 sur un mémoire de maîtrise dédié à un roman de Jean Babineau, votre compatriote monctonien, et qui m'avait recommandé de jeter un œil à ce livre que vous veniez de publier. Ça allait probablement me plaire, m'a-t-elle dit, en me tendant un exemplaire de la revue *Liaisons* dans laquelle Benoit Doyon-Gosselin, alors professeur à l'Université Laval, avait écrit une recension très positive³. Elle me savait amateur de gros livres et le vôtre en était un, à n'en pas douter : avec ses 746 pages bien comptées, bien remplies, *Pour sûr* est effectivement un pavé, une brique, comment on dit ça, un *door-stopper*, ce qu'on pourrait appeler une somme, au sens d'un résultat, d'une addition peut-être, ou plutôt non : d'une multiplication.

Douze fois douze fois douze.

*

$12 \times 12 \times 12 = 1\,728$, *indeed*. Ou, pour vous citer :

179.12.5 [Structure] Douze à la troisième puissance, donc 1728 fragments, par groupes de 12 d'abord, puis par tranches de 144. Mais un roman peut-il s'écrire avec autant de nombres?

(*Pour sûr*, p. 80)

191.12.6 [Structure] Et puis, pourquoi pas les chiffres? Ne constituent-ils pas une forme de pensée? Une sorte d'écriture? Ne témoignent-ils pas de lois aussi incontournables que récurrentes? Considérons les opérations suivantes en tenant compte du fait que le chiffre trois représente le principe masculin et le chiffre quatre le principe féminin :

$$\begin{aligned} a) \quad & 1\,728 \div 3 = 576 \\ & 576 \div 12 = 48 \end{aligned}$$

$$b) 1\,728 \div 4 = 432$$

$$432 \div 12 = 36$$

$$c) 48 \times 36 = 1\,728$$

Élémentaire, j'en conviens. Mais la question demeure : jusqu'à quel point (s')ouvrir ?

(Pour sûr, p. 84-85)

*

[Structure], dont les 12 fragments sont autant d'interrogations sur la forme que prendra le livre que nous sommes en train de lire, est une des 144 catégories que vous avez « choisies » afin de concrétiser l'idée incroyable que vous en aviez au départ, dix ans avant de poser le point final et de remettre le manuscrit à l'éditeur : celle d'écrire un roman monumental composé non pas d'une grande narration traditionnelle, mais plutôt d'une série quasi infinie de petites touches abordant mille sujets divers, par mille angles différents, finissant par composer une toile d'ensemble cohérente et étrangement communicative. Et ça a fonctionné⁴.

*

Mais [Structure], dont les 12 fragments sont autant d'interrogations sur la forme que prendra le livre que nous sommes en train de lire, n'est qu'une des 144 catégories qui propulsent l'inventivité narrative de *Pour sûr*. Il y a aussi, parmi d'autres, [Détails inutiles], [Scrabble], [Chiac⁵], [Chiffres et nombres], [Paternité], [Patates]. La catégorie [Patates] décrit le lien affectueux qu'entretient Terry, mari de Carmen et père d'Étienne et Marianne, avec les recettes de pommes de terre. Terry est bon cuisinier, quand il est question de pommes de terre.

*

Je réfléchis à cette lettre que je voudrais construire, avec une certaine logique, mais que je ne cesse de démonter, en la fractionnant, en y ajoutant des recoins, et voilà

que je relis ce que j'avais écrit sur mon blogue, quelques minutes, quelques secondes, après avoir refermé *Pour sûr*, le 2 février 2012, quelques mois avant que vous ne remportiez le prix du Gouverneur général :

Bien qu'il soit hasardeux de tenter de résumer un livre comme celui-ci, qui parle de tout et de rien, puisque chaque catégorie narrative est une petite œuvre en soi, à la fois superflue et pertinente, on peut quand même en soutirer ce qu'on pourrait appeler des *passions*, voire des *obsessions*, ces catalyseurs qui poussent le livre vers l'avant. Immense roman expérimental fait de fragments discontinus mais ordonnés avec une précision arithmétique, véritable somme encyclopédique qui a nécessité plusieurs années de réflexion à l'auteure, *Pour sûr* est d'abord un livre sur les livres et sur les mots qui les constituent, mais aussi sur les chiffres qui se cachent souvent derrière. C'est une expérience totalisante comme il s'en est fait peu dans l'histoire de la littérature. Bien sûr, c'est d'abord une étude sur la construction romanesque (au sens d'échafaudage) comme moteur d'une compréhension de la psychologie humaine, mais c'est également un hommage au livre en tant que produit culturel et social, au livre en tant qu'objet physique qui se construit et qui requiert une expertise, en font foi les catégories [Typo] et [Histoire], qui traitent respectivement de l'histoire de la typographie et du rapport affectif qu'on peut entretenir avec les pages liminaires d'un livre.

Mais ce n'est pas tout. Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe tout le reste⁶, comme je le disais plus haut. La rencontre du français, de l'anglais, du chiac, leur rencontre parfois fructueuse, parfois désastreuse, dans la diégèse de *Pour sûr* autant que dans la réalité de Moncton et des environs, forme le cœur du roman, son âme. Jusque dans l'orthographe même des mots et des expressions, Daigle cherche à interroger, à déconstruire et à reconstruire, à inscrire et à transcrire, une langue acadienne propre à ces gens qui peuplent son univers. Plus souvent qu'autrement, ce ne sont que des voix qu'on entend, sans filtre, des

[Monologues non identifiés] qui s'imposent plus dans leur pur aspect langagier que dans leur contenu, ou encore des [Dialogues en vrac] qui viennent remettre en question certaines évidences :

— *C'est supposé qu'y en avait du temps de Molière qui trouvaient que son français était trop populaire, pas assez raffiné.*

— *Denne hōw cōme qu'y disent tout le temps la langue de Molière, comme si qu'y était le kingpin du français?*

— *Probablement parce qu'y a venu fâmous. C'était peut-être le premier Français à devenir fâmous.*

— ...

— ...

— *Quoi d'autre que t'as appris?*

— *Ben, que Molière vivait dans la période que l'Acadie a commencé à exister. Entre 1600 pis 1700, qui serait le XVII^e siècle.*

— *Ça c'est weird. Je croyais qu'on descendait de Rabelais nous autres.*

— *C'est vrai. J'avais pas pensé à ça.*

— ...

— *Ouelle, I guess qu'y faudra que j'alle au prochain cours asteure.*

— *Moi, ça me tannerait. Tu vas à l'université, tu crois que t'apprends dequoi, pis là, une simple petite question fait que tu sais déjà pus. C'est une ripoff.*

(p. 32)

*

[La citation dans la citation⁷].

*

Ce matin-là, je m'en souviens très bien, j'avais le projet d'écrire une série d'articles « angulaires », qui aborderaient le roman sous différents aspects, scientifique, académique, personnel, linguistique. L'enthousiasme m'emportait. Finalement je n'en ai écrit que deux, que je me suis quand même empressé de vous faire suivre, par le biais de votre maison d'édition. J'étais drôlement fier de ce que j'avais

accompli, d'autant plus que pour la première fois depuis longtemps, je tombais sur une œuvre qui me faisait ressentir le besoin de la défendre, de la promouvoir, de l'expliciter, de la vendre⁸, de la propager, comme une bonne nouvelle, à la manière double d'un spécialiste et d'un prosélyte.

Finalement, au lieu d'écrire ces articles, j'ai préféré aller lire vos autres romans, ceux qui venaient avant *Pour sûr*, dans lesquels j'ai compris à quel point votre « projet » littéraire, dans son ensemble, me stimulait, à la fois l'intellect et le, comment dire, oui, le cœur. Parce qu'au delà de la grande prouesse intellectuelle que sont vos romans, ils ne cessent de répéter que la littérature est avant tout une affaire d'humains. Et quels humains !

Quelle ne fut pas ma surprise en effet d'apprendre, dans *Pas pire*, que non seulement les différentes sortes de deltas sont intéressantes à étudier, mais que Terry Thibodeau, que j'avais rencontré dans *Pour sûr*, était un personnage récurrent. J'allais d'ailleurs le retrouver dans *Petites difficultés d'existence* et dans *Un fin passage*. Même si je sais que *Pour sûr* est une œuvre totalisante, ces livres, je ne les vois pas comme de simples préparations en vue d'un coup de circuit. Plus courts, plus condensés, ils n'en sont pas moins ambitieux, à une autre échelle. Et ils sont sans conteste aussi beaux.

*

Je vous ai déjà entendue dire en entrevue que vous étiez toujours sentie incapable de créer un personnage et de lui inventer une vie, de lui construire une psychologie, sur 250 pages. Que cela vous semblait une entreprise un peu absurde. C'est vrai que vos romans sont « montés », un peu à la façon d'une toile cubiste, par fragments courts, et que les personnages qui les peuplent ne sont qu'une des multiples avenues fréquentées par le lecteur en cours de route.

Mais, d'un autre côté, serait-ce présomptueux de ma part d'avancer ici l'idée qu'en créant Carmen et Terry, en leur permettant d'exister ainsi, à travers de courts dialogues et de brèves scènes de la vie quotidienne, en leur

permettant de se rencontrer et de progresser ensemble, vous nous avez offert deux des plus beaux personnages de la littérature des dernières décennies ?

Voilà que je m'emporte encore.

*

Plus j'y pense, plus je me dis que la plus grande force de votre écriture se trouve dans cette rencontre, ou cette fusion, entre ce que, faute de mieux, j'appellerais le purement « expérimental » et l'hyper « accessible ». Autrement dit, il me semble qu'il y a toujours dans vos livres un enjeu formel, à la base du processus de composition, sur lequel repose l'architecture complexe, mais qui ne prend jamais le dessus sur le pur plaisir de raconter.

Sur le pur plaisir de rencontrer le lecteur comme s'il s'agissait d'un complice et de marcher côte à côte avec lui, pour faire un petit bout de chemin, parfois en ligne droite, d'autre fois en spirale, ou les deux en même temps, pourquoi pas ? Et qu'y a-t-il de plus puissant que la rencontre de deux êtres, sur les pages d'un livre ?

*

Ou, pour vous citer encore une fois, en terminant :

— *Comment c'que tu t'appelles ?*

Son nom était cousu sur le devant de sa chemise, mais la fille était trop loin pour le lire. Quelque chose le gênait d'avoir à dire son nom à cette fille.

— *Terry.*

— *Terry quoi ?*

— *Thibodeau.*

— *Awh.*

Il y eut un silence. Cette pause fut cruciale. Elle mit Terry à l'aise et finit par lui donner envie de poursuivre la conversation.

— *Toi, comment c'que tu t'appelles ?*

— *Carmen.*

— *Carmen quoi ?*

— *Després.*

— *D'où c'est que tu d'viens ?*

— *Grande-Digue.*

— *Je croyais qu'y'avait yinque des Bourgeois à Grande-Digue.*

— *Y'en a pas mal. Les Després viennent de Cocagne, vraiment. Mon père a déménagé à Grande-Digue pour être loin de sa famille.*

Cette réponse ironique fit rire Terry. Il y eut une autre pause, puis la fille continua :

— *Quoi c'que tu lis?*

— *Awh, c'est juste un livre...*

Normalement Terry se serait arrêté là, mais aujourd'hui cette réponse lui paraissait trop brève et quelque peu insignifiante. Il s'efforça donc de la rallonger un peu.

— *... ça parle du nombre 12, de toutes les façons que cte nombre-là existe.*

— *C'est-ti bon?*

— *C'est pas pire.*

(Pas pire, p. 104-105)

Bref, chère France Daigle, pour ce fin passage, et pour le reste, merci infiniment,

Daniel Grenier

1. J'y ai aussi appris ce qu'était la maladie cœliaque, l'importance du périlalisme pour le développement de l'enfant chez Françoise Dolto, ce que Staline avait fait de ses derniers instants, comment la mort de la reine Marie avait été vécue à Moncton, la différence entre un journaliste engagé et un écrivain désemparé, pourquoi Julius et Ethel Rosenberg s'étaient retrouvés dans un tel pétrin, le rôle du coussin du troisième but au baseball, l'emplacement du tombeau de Mussolini, les assises du roman en devenir, le lien entre les Acadiens et l'accent de Fernandel, etc., etc., etc. Par contre, je n'y ai pas appris que 312 000 jeux de Scrabble avaient été vendus en 1953.

2. Je vous ai déjà entendue dire lors d'une entrevue que, contrairement à d'autres *magnum opus* qui, venant chapeauter une œuvre, sont qualifiés par leurs auteurs de « cerise sur le sundae », *Pour sûr* représente dans votre cas, en quelque sorte, le « sundae sur la cerise ».

3. Dans l'article, Benoit Doyon-Gosselin, décrit rapidement l'architecture du roman et présente votre parcours d'écrivaine. Il parle du livre avec enthousiasme, disant entre autres qu'il est content que *Pour sûr* soit sorti maintenant et non à l'époque où il écrivait sa thèse (sur vous et d'autres écrivains acadiens), parce qu'il n'aurait pas su quoi en faire, comment le traiter, comment l'aborder. En effet, écrit-il, ce livre, ce mastodonte, aurait chamboulé sa vision de l'œuvre entière et altéré les conclusions auxquelles il était arrivé après des mois de réflexion.

4. Dans l'édition du 19 janvier 2012 du journal *Voir*, Dominique Tardif décrivait le livre en ces mots : « Autoréférentiel, autoréflexif, joueur, savant, anecdotique, gargantuesque, mathématique, effrayant, lacanien, freudien, acadien, oulipien, rigoureux, paresseux, obsessionnel, labyrinthique, postmoderne, scrabbleque, right d'la fun, intelligent, raisonné, déraisonnable, extraordinaire, singulier, excessif, hétéroclite, bâtard, aliéné, inconscient, impossible, génial, livresque, unique sont tous des adjectifs qui décrivent bien le roman/cube Rubik de France Daigle, un pavé dans la mare, un livre-jeu encyclopédique, une immense arborescence littéraire, un buffet chinois débordant d'histoires de bar, de famille et de librairie, d'informations superflues (mais néanmoins passionnantes), de petites vies simples, de théories ésotériques et de dialogues propres à ennoblir la langue chiac. Pour sûr, c'est de la folie. » (En ligne : <http://voir.ca/livres/2012/01/19/france-daigle-pour-sur/>. Page consultée le 11 janvier 2014.)

5. Parlant de chiac, certains se rappelleront peut-être de vous, jeune élève de 15 ou 16 ans, dans une des scènes de *Éloge du chiac* de Michel Brault, en train de vous interroger, déjà, sur l'avenir du français en Acadie. Au milieu d'un débat dans la salle de classe, on vous entend soudain réagir, pendant que la caméra vous cherche : « J'comprends qu'vous êtes fiers de vot' dialecte, mais quand même là, si on va trop loin avec le chiac là, ben ça viendra qu'y aura pu la langue française ici en Acadie. C'est pas ça qu'on veut. Faut quand même l'améliorer. »

6. Ce « tout » me fait m'interroger sur mon « style » et ses faiblesses. Mon directeur de thèse m'a souvent rappelé qu'une phrase sans son « tout » emphatique fonctionne presque toujours aussi bien. En l'occurrence, la phrase « Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe tout le reste, comme je le disais plus haut » pourrait se lire comme « Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe le reste, comme je le disais plus haut », sans qu'aucune perte ne soit enregistrée par aucun comité d'experts.

7. Ce n'est pas une des catégories de *Pour sûr*. Par contre, il y en a une qui s'intitule [Le détail dans le détail].

8. Je parle bien sûr ici au sens propre, surtout depuis que je travaille en librairie, ici à Québec. J'ai justement vendu *Pour sûr* le mois dernier à un monsieur qui venait acheter du Michel de Certeau et qui m'a lancé : « Qu'est-ce que tu as lu de bon, ces derniers temps ? » Je me suis dit, dans ma tête, quelqu'un qui s'intéresse aux arts de faire et à l'invention du quotidien ne *peut pas ne pas* tomber en amour avec l'œuvre de France Daigle. J'ai répondu aussitôt, le sourire aux lèvres : « Connaissez-vous France Daigle ? »

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

MARIE-CHRISTINE ARBOUR a écrit plusieurs nouvelles et cinq romans, dont trois sont parus chez Triptyque. En plus d'écrire, elle poursuit des études en traduction.

NORMAND BAILLARGEON enseigne la philosophie de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur ou l'éditeur d'une quarantaine d'ouvrages, dont *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* (Lux), *Liliane est au Lycée* (Flammarion), *L'éducation* (Flammarion) et *Légendes pédagogiques* (Poètes de Brousse). En littérature, il a publié *Trames* (PUL), édité *Poévie* (une anthologie des écrits de Gilbert Langevin), *Sève et sang* (anthologie de poèmes engagés, Mémoire d'encrier) et traduit Lewis Carroll (*La Chasse au Snark*, Lux) ainsi que R. Tagore (*Les oiseaux de passage*, Le Noroît).

MARC BÉDARD est un auteur originaire de la rive sud de Québec. Il s'intéresse à la plupart des genres littéraires, particulièrement à la nouvelle, au roman (*Anthropophilie de la bête*) et au théâtre (*Huit boîtes*), et n'hésite pas à côtoyer tant l'horreur que le fantastique, l'humour et l'absurde.

VALÉRIE BENGHEZAL est née en Suisse. Après des études de géographie et de journalisme, elle a vécu à Londres, à Canberra et à Genève, avant de s'installer à Perth en 2008, où elle travaille comme traductrice.

DANIEL BIRNBAUM est docteur en médecine et en biologie. Il a publié depuis 2009 des poèmes et des nouvelles dans des ouvrages collectifs et des revues : *Eds. Arkuiris*, *Eds. Clapas*, *Comme en poésie*, *Du Souffle sous la Plume*, *Harfang*, *iPagination*, *L'Autobus*, *Les Hésitations d'une Mouche*, *Les Tas de Mots*, *Libelle*, *Microbe*, *Mæbius*, *Paysages écrits*, *Rue Saint-Ambroise*, *SaFée Eds.*, *Traction-Brabant*, *Vers À Lyre*, *XYZ*.

FRANCE BOISVERT, Ph.D. (Université de Montréal, 2001), enseigne la littérature au Collège Lionel-Groulx. Elle a publié deux recueils de nouvelles : *Un vernis de culture* (Éditions de La Grenouillère, 2012, prix ANEL-AQPF de la nouvelle 2013) et *Vies parallèles* (Gaétan Lèvesque, 2014). Voir : www.franceboisvert.com.

MANON BONER-GAILLARD est étudiante en sociologie. Le texte qu'elle publie dans ce numéro est extrait d'un travail en cours intitulé *Le roman de Khayyam. Poème* qui relate la rencontre, durant trois jours, entre un jeune berger illettré et un homme simplement appelé le Vieillard qui termine sa vie, une vie qu'il a passée auprès du poète et mathématicien persan Omar Khayyam (1048-1131).

MARIE-CLAUDE BOURJON, traductrice de métier, pratique et enseigne les arts martiaux. Son héritage celtique, son enfance en Afrique du Nord et son adolescence en Europe tressent un écheveau aux multiples couleurs qui fécondent l'expérience de cette Québécoise d'adoption. Ses textes, nouvelles

et poèmes, sont publiés en Australie (*Skive*), aux États-Unis (*Audience*), au Canada (*Room* en Colombie-Britannique, *Mæbius* au Québec), en Belgique (*Traversées*) et en France (*Arpa*, *Phoenix*, *Harfang*, *La Main Millénaire*, *Sprezzatura*, *Verso*, *Poésie Première*).

RAYMOND CARON, pharmacien et enseignant universitaire à la retraite, a commencé à écrire dans la cinquantaine en participant aux ateliers d'Esther Croft. Il a été demi-finaliste au concours Zone d'écriture de Radio-Canada en 2012. La revue *Mæbius* a fait paraître son récit «Faits d'hiver» dans le numéro 138, «Québec, ville insolite».

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1991. Il a publié six romans et une quinzaine d'autres livres (essais, anthologies, actes de colloque). Dernier titre publié : *Au cœur du sujet. Imaginaire du gène* (Quartanier, 2013).

GEORGES DESMEULES enseigne la littérature (professeur au Cégep Garneau et chargé de cours à l'Université de Sherbrooke). Il est l'auteur du roman *Le projet Syracuse* et de l'essai *La littérature fantastique et le spectre de l'humour*. En compagnie de Gilles Pellerin, il vient de publier *Les mythes littéraires. Épopées homériques*. Il a aussi cosigné avec Christiane Lahaie trois ouvrages sur la littérature québécoise.

KIM DORÉ a complété des études de maîtrise à l'Université du Québec à Montréal, où elle s'est intéressée aux rapports qu'entretiennent la science et la littérature. Elle est l'auteure de quatre livres de poésie dont *In vivo* (2012). Elle a fondé et codirige les éditions Poètes de brousse depuis 10 ans.

JULIE DUGAL vit à Montréal. Elle travaille au département de la recherche de Radio-Canada. Ses nouvelles ont été publiées dans *Virages*, *Brèves littéraires* et *Les Saisons littéraires*.

OLIVIER GAMELIN, doctorant en études littéraires à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a fondé et publié dans quelques feuilles artistiques et littéraires dans la cité de Laviolette. Il publie en outre des nouvelles littéraires dans les revues *Mæbius*, *Virages* et *XYZ*. Il a remporté le Prix de la bande à *Mæbius* pour sa nouvelle «Le mégot», parue dans le n° 137 «Le parfum». À titre de rédacteur en chef et d'éditeur, il souque ferme sur le pont du journal de rue trifluvien *La Galère* et tient le timon des éditions du même nom.

STÉPHANE GAUTHIER a complété des études en linguistique à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a poursuivi sa scolarité à l'Université de Montréal en sciences de l'information. Il est aujourd'hui bibliothécaire pour la Ville de Montréal. Il aime écrire et compose de la musique.

MICHEL GAY a surtout travaillé dans le secteur du livre (Uneq, Anel, Fides). Cofondateur de *La Nouvelle Barre du jour*, il a longtemps dirigé la collection de poche Bibliothèque québécoise. Parmi ses livres : *Éclaboussures* (VLB), *Calculs* (l'Hexagone), *Le roman de la réalité* (l'Hexagone).

ANNE GENEST s'enfermait, lorsqu'elle était enfant, dans sa chambre et lisait. Aujourd'hui, elle écrit à bord d'un vieux voltaire estropié qu'elle appuie

contre la fenêtre. Dans la vie, elle nourrit de mots et d'histoires les enfants d'une bibliothèque scolaire. On peut la lire dans la revue *Zinc* et dans la Zone d'écriture de Radio-Canada.

ANDRÉ GERVAIS a enseigné à l'Université du Québec à Rimouski (1984-2007) et publié depuis 1974 plus de vingt-cinq livres, comme auteur (*Soit un toit*, poèmes et proses, 2011) ou comme éditeur (Luc Lacourcière, *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, 2009). Il a été le commissaire de l'exposition *Gérald Godin – «Être ou ne poète»* présentée à la Grande Bibliothèque en 2013.

DANIEL GRENIER a déposé récemment sa thèse de doctorat en études littéraires à l'UQAM. Spécialisé en littérature américaine, il s'intéresse à la représentation du personnage de romancier dans la fiction. Son premier recueil de nouvelles, *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, est paru en 2012 aux éditions Le Quartanier (repris chez Boréal Compact, 2013). Sa nouvelle «L'emmitouflé» est parue dans le n° 140 de *Mæbius*, «Phobies». Il travaille actuellement sur un roman historique ayant pour toile de fond l'histoire et la géographie des Appalaches.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT a deux passions, la littérature et les mathématiques. Il a écrit 22 livres et en a publié 1 000. Il chevauche deux siècles. Combien de chiffres faut-il pour faire une vie?

KATERI LEMMENS est écrivaine et professeure de lettres à l'Université du Québec à Rimouski. Plusieurs de ses textes et travaux littéraires (essais, poésie, fiction) ont été publiés et primés au Québec comme à l'étranger.

FRANÇOIS LEPAGE, titulaire d'un doctorat en logique de l'Université de Paris V, est professeur de philosophie à l'Université de Montréal. Auteur de nombreuses publications scientifiques, il a fait paraître deux romans: *Le dilemme du prisonnier* (Boréal, 2008) et *Les abeilles* (Triptyque, 2013, finaliste du Prix des lecteurs émergents de l'Abitibi-Témiscamingue). Il est en train de préparer un numéro de la revue *Mæbius* ayant comme thème le ridicule.

JEAN-JACQUES NUEL est né à Lyon et demeure encore dans cette ville. Après avoir publié des recueils de poèmes, il se consacre à l'écriture de textes courts, d'aphorismes, de nouvelles et de récits. Depuis 2011, il travaille sur un vaste ensemble de textes courts, *Contresens*, dont des extraits sont parus dans de nombreuses revues.

OLIVIER PARENT est étudiant en littérature et cinéma à l'Université de Montréal. Il a d'abord connu l'écriture littéraire à travers le slam, qu'il pratique depuis 2010. Il s'agit de sa première publication.

FRÉDÉRIC PARROT est né à Québec où il habite toujours. Il enseigne la chimie au Cégep de Sainte-Foy. Auteur autodidacte, il se passionne pour la création littéraire depuis plus de quinze ans. Son premier roman, *Les rois conteurs*, est paru en 2011 aux éditions Michel Brûlé. Il a aussi publié deux nouvelles dans la revue *Virages* en 2012.

LES YEUX FERTILES

Michèle Lesbre : la mémoire et le temps

Dans sa nouvelle «Le chasseur Gracchus», Kafka parle d'un homme mort en poursuivant un chamois. Cependant, le bateau censé transporter son cadavre dans l'au-delà se perd dans «un moment d'inattention du guide». Depuis, il se promène au hasard.

Dans son plus récent roman, *Écoute la pluie* (2013), Michèle Lesbre reprend et transforme à sa manière ce moment de *dévi*ation kafkaesque. Un soir d'été orageux, une femme attend le métro ; elle est pressée de rejoindre son amant dans un hôtel au bord de la mer. Parmi les rares personnes sur le quai, elle remarque un vieil homme maigre, marqué par la vie, qui s'appuie sur sa canne. Il est touchant, sympathique, elle lui rend son sourire. Quand la rame sort du tunnel et s'apprête à freiner, le vieillard saute sur les rails. Dès cet instant, la vie de la femme, la narratrice, prend une autre direction. Elle ne se rend plus sur la côte mais erre pendant toute une nuit dans Paris et, d'un lieu à l'autre, se souvient de sa vie passée avec l'homme qui l'attend. Elle pourrait être la sœur du chasseur Gracchus : «[Q]uelque chose s'était rompu et j'étais suspendue au-dessus d'un précipice. C'est ainsi que je me suis perdue, en m'abandonnant à une douce impuissance, naufragée en quelque sorte [...] ». Comme Kafka, elle décrit avec minutie ce qu'elle a fait après l'accident : sa course dans les rues, l'achat d'une robe qu'elle a oubliée dans un sac sur un banc tout près de chez elle. Toujours, elle revoit en boucle le saut du vieil homme, les morceaux de la canne brisée, son sourire. Dans cette première partie du livre, les phrases sont brèves, se précipitent et découpent le temps en séquences. Ce n'est pas par hasard si l'homme à l'hôtel est photographe ; d'après lui, «les mots ne disent pas tout, ils en sont incapables».

Pour lui comme pour elle, la soirée pendant laquelle survient l'accident, devait être celle de leurs retrouvailles. Elle voudrait l'appeler, mais est incapable d'expliquer son état d'accablement. Avant tout, elle doit retrouver son équilibre et savoir ce que signifie cette mort pour elle, car elle est à l'opposé de ce graffiti qu'elle vient de lire : «Devant l'indifférence générale, demain est annulé.» La narratrice, d'une sensibilité

intelligente, établit des ponts entre maintenant et le passé, entre une intention (comme celle d'entrer dans un café argentin au moment où éclate l'orage) et des récits de voyage, à Venise, à Sienne. En sortant du café, elle sait « que le vieil homme est entré pour toujours dans [s]a vie ».

La mort, l'attente, la mémoire, les souvenirs, la vie et ses hasards, tout se mêle et nous force à écouter ce que nous sommes, véritablement. Une fois dans son appartement, elle laisse un message sur le répondeur de l'amant, à Nantes : « Écoute la pluie... » Après une telle nuit, ses mots se font transparents : écouter la pluie signifie repenser sa relation, éliminer les scories, retisser chaque jour les liens avec l'autre. « Je veux autre chose », dit-elle, phrase qu'il faut comprendre à rebours de celle prononcée par Renée dans *La curée* de Zola. Chez M. Lesbre, il s'agit de redonner à sa « barque » la direction qui devra la mener à son but, avant la mort et l'oubli. Le saut du vieillard devant la rame de métro la suspend le temps d'une nuit, décisive pour sa vie à elle.

L'insidieuse érosion de nos certitudes

Paris enneigé constitue tant le cadre que l'arrière-plan de la novella *Un lac immense et blanc* (2011). Quand la narratrice veut entrer comme d'habitude au Jardin des Plantes, elle en trouve les portes fermées et doit renoncer à y retrouver le corbeau freux qui l'attend pour sa pitance. « Quelque chose de l'enfance m'envahit soudain, quelque chose de confus, de doux aussi que pourtant je voudrais ignorer, sans raison précise », dit-elle en apercevant la ville transfigurée. Elle est ramenée en 1964 et revoit des scènes avec ses amis, préparant Mai 68. Ils sont prisonniers d'un village enneigé à cause d'une 2CV qui vient de rendre l'âme. Ici, l'auteure réussit un exploit : elle mène de front la représentation de la capitale, des rencontres déterminantes dans deux bars, un suicide semblable à celui dans le métro et son amour pour Ferrare auquel elle a consacré le roman *Un certain Felloni*, du temps de Mussolini, basé sur une nouvelle de Giorgio Bassani, « Une nuit de 43 ». Là, un jeune homme est fusillé en guise de représailles pour un assassinat politique. Le suicidé, lui, a perdu sa mère et se jette devant une voiture. Mais la narratrice veut demeurer à Ferrare, avec les otages, dont les cadavres sont couverts de neige : « Je ne veux penser qu'à la neige », se dit-elle lors de l'incident.

Sous la neige, rien n'est comme avant, Paris a changé de visage. Quand le Ferrarais est enfin retrouvé, elle parle, sans s'adresser directement à lui ou au serveur, pour la première et la dernière fois de Ferrare et du bourg de Comacchio, au delta du Pô. Elle sort, passe devant le Jardin des Plantes où le jeune jardinier, rencontré dans un café, lui dit que son corbeau freux l'a attendue, comme d'habitude.

Dans ce livre, comme dans tous les autres de l'auteure, tout concorde, rien n'est laissé au hasard. Le « désordre » dans la narration, le va-et-vient entre présent et passé reflète parfaitement notre positionnement face à ce qui nous entoure, le travail de la mémoire et son fonctionnement.

Un texte de M. Lesbre est reconnaissable dès la première ligne : « Ceci est l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance. » L'auteure aurait pu placer cette phrase au début du long récit *Sur le sable* (2009). Lui aussi commence par un événement, responsable de tout ce qui suivra.

Une nuit, la narratrice rencontre un homme sur une plage. Il vient d'incendier la maison où il a rencontré les deux femmes qu'il a aimées : la première, Brigitte, lui a donné de la tendresse. Il la reverra le même après-midi, morte noyée. La seconde est Sandra, artiste peintre, enjouée, alors qu'en réalité, il s'agit d'une ancienne terroriste. Elle sera arrêtée, expulsée, jugée et condamnée à un long emprisonnement à Bologne, ville où s'installera l'homme assis sur le sable, dont nous n'apprenons rien sauf son amour pour les deux femmes. Les ruptures, les blessures scandent son récit, comme elles se répercutent auprès de la narratrice, qui vient de se séparer de son amant. Ce que raconte l'homme fait revivre chez elle aussi les fantômes du passé : « Les fantômes ne meurent pas. Il y aura toujours de la lumière à leurs fenêtres. »

L'homme lui a laissé un numéro de téléphone tracé dans le sable, celui d'un hôtel à Bologne. Quand la narratrice s'y rend, il y est inconnu, elle ne le reverra jamais plus, comme l'homme de Ferrare du bar et, qui sait, le photographe qui l'attend à l'hôtel des Embruns, dans *Écoute la pluie*.

« Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente »

Citée par M. Lesbre, cette phrase de Camille Claudel dans une lettre à Rodin, exprime l'essence même du roman *Le canapé rouge* (2007) où la narratrice part pour Irkoutsk, ville en Sibérie, à la recherche d'un camarade russe de Mai

68. Gyl est parti faire du théâtre sur les bords du lac Baïkal. Quand elle arrive, il est absent. Lui aussi, elle ne le reverra jamais plus. Elle a entrepris le long voyage pour « retrouver cette énergie enfouie, ce temps révolu que rien ne pouvait ressusciter, pas même Gyl ». Après son constat d'échec en Russie, et pour « apprivoiser ce temps redouté de la vieillesse qui [la] guettait », elle a hâte de retrouver l'ancienne modiste Clémence Barrot, à Paris, âgée, enjouée, gaillarde, qui l'attend deux fois par semaine sur son canapé rouge. Elle adore qu'elle lui fasse la lecture sur des femmes révolutionnaires, héroïques, comme Olympe de Gouges (*La déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*), Marion du Faouët (« la petite effrontée », disait Clémence), Robin des bois en femme, ou encore Milena Jesenská, qui avait traversé la Moldau à la nage parce qu'elle ne voulait pas être en retard pour un rendez-vous avec son amant.

Quand la narratrice entre chez Clémence, elle apprend que la vieille femme s'est noyée dans la Seine, imitant le plongeon de Milena à l'endroit même où a été fusillé son fiancé, à l'âge de dix-neuf ans.

Écrivaine de la mémoire et du souvenir, M. Lesbre glisse d'un sujet à l'autre, presque toujours par association d'idées, de sentiments, de comparaisons d'images entre le présent et le passé. Son art, poussé à un degré que l'on retrouve rarement, consiste à faire dérouler les événements dans un ralenti apparent, alors qu'en réalité, elle avance rapidement, ne retenant que l'essentiel d'une vie. Il s'agit de canevas pour des pochades alors que, en y regardant de plus près, elle compose des miniatures qui sont autant de morceaux d'un casse-tête dont elle nous donne juste les pièces de départ pour nous le laisser assembler, seuls.

Variations sur un thème

« Le passé, même lointain, est toujours tapi quelque part, prêt à bondir », écrit M. Lesbre dans *La petite trotteuse* (2005). Elle demande : d'où venons-nous ? Qui avons-nous été ? Sa façon d'établir le lien entre la vie actuelle et le passé se lit, ici, comme suit : « La cour de l'auberge me rappelait une autre cour, où mon enfance rôdait peut-être encore. » Chez elle, il y a toujours un avant et un après d'un événement qui peut sembler parfois anodin. Dans ce roman, la narratrice trouve après la mort de son père la montre de ce dernier et

ne la remonte pas afin de garder inchangée la position de la trotteuse, métaphore pour l'arrêt du cœur d'un homme qui a joué un rôle central dans sa vie. M. Lesbre réussit un formidable mélange de situations similaires entre l'enfance et le présent: «D'un geste machinal, j'avais mis la montre en marche. Le tic-tac avait surgi avec une violence inattendue. J'avais cru ne pas survivre à ce bruit presque imperceptible, cette course inexorable de la petite trotteuse qui me donnait le vertige. Trente ans après sa mort, mon père me quittait de nouveau. La douleur était entrée en moi d'un seul coup. [...] La nuit, j'entendais son souffle envahir la chambre. Peu à peu, je m'étais laissé bercer par ce nouveau bruit familier en fixant le ciel d'où tomberaient bientôt des oiseaux de mort.»

Elle pense toujours à son père quand arrive un homme qui lui raconte son amour obsédant pour Élise, une femme qui a vécu dans cette maison avec son mari. Son récit la mène, elle, au jour où a pris fin son enfance quand elle apprend les événements pendant la Shoah et entend son père appeler les victimes des *youpins* («il tuait quelque chose en moi»); à Mai 68, une période charnière pour elle comme pour l'auteure; à l'invasion de Prague par les chars russes. Ne sachant pas «si [elle aurait] la force d'aller au bout de ce qui s'était déclenché et [qu'elle] ne maîtrisai[t] pas», elle quitte l'hôtel et se rend au bord de la Loire. Cependant, l'objet porté par le père, catalyseur d'une brusque renaissance de sa jeunesse, aura accompli sa fonction. Elle se sent en paix. Sur un banc de sable, elle laisse tomber la montre dans l'eau, «un beau naufrage, très lent, très doux».

Défendre la dignité de l'être

Les livres antérieurs à ceux dont il a été trop brièvement question ici, jugent et dénoncent sévèrement l'injustice (*Victor Dojlida, une vie dans l'ombre*, 2001 et 2013), la cruauté du fascisme (*Un certain Felloni*, 2004), les atrocités commises pendant la guerre d'Algérie (*Boléro*, 2003), la lutte ouvrière dans *Nina par hasard* (2001, 2010). Les torts qu'inflige le quotidien aux individus, le racisme, la désinformation systématique et ciblée des masses par des gouvernements incompetents ou véreux, passés et actuels, l'effritement de l'individu par le système en place sont des sujets au centre des livres de M. Lesbre. Il faut la lire pour son honnêteté intellectuelle et la clarté de sa pensée, pour écouter sa musique des mots, la

fluidité hypnotique entre présent et passé, la pureté du style. De ce côté de l'Atlantique, elle est encore peu connue. Si vous commencez votre lecture par *Écoute la pluie*, vous ne pourrez plus ignorer les autres.

Hans-Jürgen Greif

Bibliographie sélective: *Victor Dojlida, une vie dans l'ombre* (Noésis, 2001; Sabine Wespieser, Paris, 2013); *Nina par hasard*, (Le Seuil, 2001; Sabine Wespieser, 2010); *Boléro* (Sabine Wespieser, 2003); *Un certain Felloni* (Sabine Wespieser, 2004); *La petite trotteuse* (Sabine Wespieser, 2005); *Le canapé rouge* (Sabine Wespieser, 2007); *Sur le sable* (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2009); *Un lac immense et blanc*, (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2011); *Écoute la pluie* (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2013).

GÉRALD TOUGAS

Le deuxième train de la nuit, roman

Éditions Druide, 2013, 264 p.

Nous sommes au Manitoba. Dans les vastes plaines du monde rural. En 1969. Marcel et son oncle Philippe se retrouvent. Le premier, originaire tout comme son oncle du petit village de Sainte-Luce, y fait un bref séjour. Il vit maintenant au Québec où il enseigne l'anglais dans un cégep. Quant au vieil oncle, après de longues années d'exil à Montréal, il est revenu mourir dans son pays natal. Les retrouvailles donnent lieu à des incursions dans la campagne environnante et surtout dans les méandres de leurs communs souvenirs. Marcel évoque son grand-père. Une scène l'a marqué. L'impressionnant vieillard en train de tuer frénétiquement des mouches dans la fenêtre de la cuisine. Prenant le relais, à partir de ce souvenir du neveu, le vieil oncle se met à parler d'un événement qui sans doute s'est produit durant le même été, le même jour peut-être où le petit Marcel a vu son grand-père pourchasser théâtralement les insectes. Ce matin-là, un des fils du vieil homme est entré dans la maison, en proie à une vive agitation. C'était pour annoncer à son père qu'il venait tout juste de découvrir un mort dans la rivière. Le cadavre est celui d'un jeune et

séduisant mennonite de la région. L'oncle veut parler de cet événement qui avait beaucoup secoué le village à l'époque. Il le peut d'autant qu'il en a été plus ou moins témoin. En effet, par une belle nuit d'été, il a vu aux abords de la rivière une scène qui l'a médusé. Une scène de sexe. Et il a vu également un homme en train d'espionner le couple qui se livrait à ses ébats amoureux. Couple nu, magnifique : un jeune homme, le mennonite, et une femme, Yvonne, la tante de Marcel. Laurent-Auguste, celui qui est entré en catastrophe dans la cuisine du grand-père tueur de mouches, était le premier voyeur. Le second, plus en retrait, était Philippe. Or voilà, que s'est-il passé au juste une fois les amants séparés ? Qu'est-ce qui a fait dériver le beau corps de Stanley Reimer dans le faible courant du ruisseau Rouge ? Le jeune homme s'est-il tout simplement noyé ? Ou se serait-il donné la mort ? A-t-il plutôt été assassiné ? Si oui, par qui et pourquoi ? Dans les jours qui suivront la tragédie, une manière d'enquête aura jeté de l'ombre sur cette affaire ténébreuse. Enquête bâclée sans doute pour éviter quelque scandale. L'oncle, trente ou quarante ans plus tard, décide enfin d'éclaircir cette sordide affaire.

Les quatrièmes de couverture fournissent d'importantes informations. On présente livre et auteur. On précise la nature de l'histoire en évitant de trop en dévoiler. Ici, la jaquette du roman évoque un certain classicisme, celui de Proust et de Stendhal. On annonce qu'on retrouvera les narrateurs de *La mauvaise foi*. On mentionne aussi une particularité, un détail plutôt important : Philippe (un des deux narrateurs) est fort prolix. Il parle d'abondance. Quant à l'auteur, contrairement à son héros, il serait discret, « peu prolifique ». Avec *La mauvaise foi*, il a obtenu en 1990 deux prix littéraires, dont celui du Gouverneur général, et publié en 1996 un recueil de récits. Après un long intervalle, voici que nous arrive son *Deuxième train de la nuit*.

On nous dit qu'il y a quelque chose de classique dans ce roman. Je suis tout à fait d'accord. Et je considère également que ce classicisme n'a rien de désuet. Mais en quoi au juste consiste-t-il ? Le style de l'auteur est-il véritablement classique ? Il me semble que ce classicisme se retrouve surtout dans les références livresques des deux narrateurs, plutôt que dans leur discours. Les deux citent souvent les grands auteurs des siècles passés. Remontent à la plus haute Antiquité : aux auteurs latins, aux philosophes grecs. Évoquent cependant aussi les auteurs d'ici et d'ailleurs, les auteurs actuels (années

soixante, contemporaines de la narration). Classiques, les narrateurs le sont surtout par la culture de leur époque, celle du cours classique. Classiques également par l'intérêt qu'ils manifestent à l'endroit de la grande littérature. Mais là s'arrête leur classicisme. Proust, qui était fort peu classique, a été refusé par la NRF, le très classique Gide ayant justement peu apprécié le style de l'auteur. On considère que ses phrases sont longues, mais elles sont très écrites; celles de nos narrateurs sont plutôt très «orales». Quant à Stendhal, qui prônait une écriture analogue à celle qu'on trouve dans le code civil, ce qui en un sens est très classique, il ne peut en rien être comparé à Marcel ou à Philippe. Mais la quatrième présente le style de Gérard Tougas, pas celui de ses protagonistes. Eh bien! Justement, Tougas n'a pas «écrit» ce livre en tant que tel. Si on veut juger de son style, il faut lire la très belle note de présentation qu'il signe à la fin du livre. Quant à ses narrateurs, ils palabrent à mille lieues de Proust et de Stendhal. Philippe, comme l'indique la quatrième, est un grand parleur. Mais son discours est relayé par son neveu. Bref, on ne sait comment sonne l'oncle qu'en lisant la transposition qu'en fait Marcel dans le journal qu'il tient et qu'il présente comme une manière de cahier d'un retour au pays natal. On croira mes remarques quelque peu chicanières. À vrai dire, je n'apporte ces précisions que parce qu'elles ont une importance capitale. Elles mettent l'accent sur une particularité essentielle de ce récit, à savoir que la parole y joue un rôle primordial. Tout ici étant affaire de discours. Racontée par un narrateur classique, cette histoire aurait moins d'impact, moins de pertinence. D'emblée, du moins à chaque ligne, on comprendrait trop tôt ce que Philippe cherche péniblement à dire. L'obscur serait trop clair. Or cette noirceur, qui est au cœur du récit, doit pour prendre et rendre tout son sens demeurer longtemps sous le boisseau. Philippe évitera de l'éclairer tant et aussi longtemps qu'il le pourra.

Un auteur classique obéit, qu'il le sache ou non, aux recommandations d'un Fénelon: «Quand un auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre, pour en épargner à son lecteur. Il faut que tout le travail soit pour lui seul, et tout le plaisir, avec tout le fruit, pour celui dont il veut être lu.» Notre Marcel et son oncle ne sont pas écrivains; ils n'ont pas à se soucier des lecteurs. Quant à Tougas, qui bien entendu parle au public, on constatera qu'il tourne franchement le dos aux impératifs classiques. Il offre, par l'intermédiaire de ses narrateurs, un récit qui certes est solidement

construit, mais qu'on pourrait dire constitué de bris de miroir (le récit est « en pièces détachées »). Le grand miroir stendhalien, qu'on promène tout au long du chemin, est ici fragmenté. On donne au lecteur les pièces plus ou moins composites d'un casse-tête. Ce dernier devra travailler pour saisir toute la subtilité du roman, mais ceci ne gâchera en rien son plaisir. Dit autrement, ces fragments sont les voiles que laisse tomber au fil de ses confidences l'oncle qui avoue s'adonner à une manière de striptease. Art de raconter, tout ici est affaire de discours, de langue et de littérature.

Striptease. Hemingway, je crois, définissait ainsi l'art du romancier. Philippe le cite sans le déclarer. On remarquera que Philippe et son neveu sont de grands amateurs de citations. La référence est parfois donnée, souvent différée. La plupart du temps, l'italique met la citation en évidence, tout en soulignant le caractère emphatique, le ton solennel, l'ironie du parleur. Parleur qui ici, oncle ou neveu, est fort loquace, plus proche de l'hyperbole que de la litote, figure, rappelons-le, emblématique du classicisme.

Tout est affaire de discours et de culture. On a des lettres ou pas. La caractéristique des personnages de ce roman se manifeste dans leur discours : ils parlent comme des livres ou non. Ils sont cultivés ou bêtes comme leurs pieds, avec des entre-deux. Par exemple, c'est sous l'angle du discours que sont évoquées les deux familles auxquelles appartiennent les principaux personnages du roman. « Nous les Lagacé, disons qu'on était les cultivés, les raffinés et les Démontigny auraient pu dire de nous, au lieu de dire que nous tirions du grand, expression connue de tous, que nous nous pensions sortis de la cuisse de Jupiter, s'ils avaient su comme nous qui était Jupiter. » Ou encore, « Mon frère Arthur pouvait citer de mémoire le premier paragraphe du *Contrat social*... » Et ceci : « Nous avons du côté des Lagacé, ce n'est pas une prétention de le dire, tout le monde le reconnaissait, une assez grande facilité de parole, ce qui nous faisait taxer de bavards par les Démontigny et de beaux parleurs pour ne rien dire comme c'est l'habitude de qualifier les Français pour se venger d'eux de savoir mieux parler que nous, qui ne disons rien en parlant peu. » Laurent-Auguste, un Démontigny, est justement un homme de peu de mots. Ceux qu'il connaît, il les utilise tout de travers : « Il répète ce qu'il a mal entendu, par exemple équimaues pour ecchymoses, ce qui mériterait d'être retenu à cause du mauve ; brides pour bribes, flémèches pour flammèches, sanglante

pour cinglante au sujet d'une réplique très dure, ce qui n'est pas mal après tout, ou bien des choses bizarres comme il est venu ici en poudre d'escampette, perdre sans connaissance, donner le bon Dieu en confession, etc.»

On le voit, les deux narrateurs sont hyperconscients, très attentifs aux particularités du discours, surtout Philippe qui vient d'analyser avec beaucoup de finesse la pertinence de certaines bévues langagières de Laurent-Auguste, qui disant mal se trouve à dire plutôt bien. Ils sont également très sensibles à la qualité de la langue. Le barbarisme est leur bête noire. Un surmoi plane au-dessus de leurs phrases. La langue pour eux revêt un caractère de la plus haute importance. L'oncle surtout en fait grand cas, qui semble tout évaluer à l'aune du langage.

On le croira pédant, il le dira lui-même à son propos. Mais chez lui, rien de ridicule : nulle cuistrerie. Même, il n'est franchement pas pédant. S'il s'exprime comme un livre, c'est un peu parce qu'il les a tous lus. Aussi parce qu'il aime la formule puissante, percutante, juste, harmonieuse, stylée, etc. Et il parle ainsi pour s'amuser et amuser la galerie. Et aussi pour rendre hommage au saint LANGUAGE que naguère honorait Valéry. Il cite ce dernier, il cite les grands et moins grands auteurs. Il donne parfois la référence, souvent il ne la donne pas ; mais alors, l'emphase du ton souligne qu'un emprunt se glisse dans son discours. Ses auditeurs, ici son neveu, peuvent être la dupe de ces emprunts ; le lecteur peut s'en faire passer sous le nez, que rien ne met en évidence. Si le lecteur a des lettres, il surprendra au passage une citation cachée (sans guillemets, sans italiques). Par exemple dans ce qui suit, un trait de Claudel au sujet de Gide : « Tant pis pour vous si vous avez honte d'aimer ça, mes clichés, ma grandiloquence, je n'époussette pas mes phrases, moi, avec des plumes de colibris [...] ». Claudel disait « style » et non « phrases » ; quant aux plumes de colibris, elles sont de lui. Le lecteur peut glisser là-dessus sans savoir. Ailleurs, s'agissant d'une rixe, Marcel, reprenant ou réinventant le discours de Philippe, écrit que le combat cessa faute de combattants. Pas d'italiques dans le texte, pas de guillemets non plus. Bon ! On aura facilement reconnu les mots du *Cid*. Mais ce n'est pas toujours aussi simple. Le lecteur aura lu cette paraphrase de La Bruyère : « Quand il pleut il suffit de dire qu'il pleut. » Enfin, les narrateurs et l'auteur s'amuse. Mais pour une citation reconnue, combien passeront inaperçues. Le tout prend des allures de quiz. Le lecteur risque d'être moins savant que

les narrateurs. Décidemment, l'autodidacte et son neveu lui dament le pion à chaque page ou presque.

On pourrait croire que ce jeu est gratuit, qu'il manque de sérieux. Le lecteur pourrait en venir à considérer que trop, c'est trop ; que la logorrhée des narrateurs commence à étouffer l'histoire, que finalement il n'y pas d'histoire, ou si peu ; qu'il n'y a en fait que du discours. Et si cela était vrai. Si vraiment ici, tout était affaire de discours. Alors, il faudrait se demander à quoi rime cette folie. Se demander pourquoi les narrateurs racontent ainsi, c'est-à-dire sans raconter ; pourquoi l'auteur a choisi de procéder comme il l'a fait.

Reprenons. Pourquoi Philippe et Marcel sont-ils à ce point épris de langage, de littérature ? Et tellement épris qu'on les pourrait dire malades. L'oncle, sans doute plus que le neveu. Passion du langage ou pathologie. Ils semblent tous deux souffrir de la même maladie. Tout indique dans leur manière d'être, c'est-à-dire de parler, d'écrire, que ce qui définit l'être, c'est effectivement son discours. Et ceci vaut autant pour l'individu que pour l'être collectif, l'ethnie, la nation. Cette maladie pourrait s'appeler le bilinguisme : « Nous, on a beau retourner septante fois sept fois notre langue dans la bouche, on déparle, l'oncle et moi, on connaît mal deux langues, infirmes deux fois donc ; ni Français bien sûr, ni Manitobains, ni Québécois... » Cette maladie conduit à la mort d'une nation : « chaque fois qu'un mot anglais s'impose à la sensibilité à la place du mot français, cela signifie du terrain perdu, signifie que lentement nous devenons autres par petits bouts de terrain perdus. Ce qui fait que nous savons de moins en moins ce que nous sommes, peut-être est-ce ainsi que nous deviendrons parfaitement autres, parfaitement *aliénés*, libérés enfin, paisibles, sans raison de combattre, indistincts, morts... » Mais le bilinguisme, on le verra, n'est qu'un des aspects du mal dont souffre Philippe. Si elle est quelque peu honteuse, cette maladie ne comporte pas uniquement une part de souffrance, souffrance due entre autres à l'incapacité de vraiment dire la chose qu'on veut dire. Cette maladie n'est pas que morbide. Un volet de jouissance incite les narrateurs à parler et écrire comme ils le font. Ils subissent et provoquent l'envoûtement langagier, littéraire. Ils sont fascinés par la magie du discours, dont les fulgurances se manifestent çà et là à travers les perles langagières, les éclairs de génie que dispensent les citations.

Mais il y a plus. Marcel explique que Philippe a des vues sur tout et sur rien. Ce qui l'incite à parler de tout et de rien.

Pourquoi Philippe tergiverse-t-il ainsi, pourquoi tourne-t-il en rond? Et tout ce théâtre de mots montés sur leurs grands cothurnes? On finira par comprendre que c'est pour ne pas être sans cesse confronté à ce qu'il a vu, pour ne pas dévoiler ce qui vraiment s'est passé durant la fameuse nuit où Reimer trouve la mort. Bref, il est prolix pour ne pas dire l'indicible, pour ne pas avouer l'inavouable. Tout ceci est en lien avec sa maladie, qui n'est pas qu'affaire de langage, mais que son type de discours révèle. La scène cruciale, qu'il évoque dès le début, il peut la railler, la décrire par le gros bout de l'ironie, de la distanciation, mais là est sa blessure profonde. Il ne peut, tout au long de son récit, que la faire voir de loin, sans entrer dans les détails qui importent.

Le discours de Philippe tient de la spirale. Comme dirait Marcel, il se promène en périphérie. Puis, de proche en proche, progressivement, comme dans un lent striptease, il atteint le nœud de la question, du problème. Le lecteur, et son premier auditeur-interlocuteur d'abord, peut se demander où il veut en venir et s'il va y arriver, mais Philippe finalement crachera le morceau. Lorsqu'il le fait, le lecteur se rend compte que tout ce qui a été abordé en périphérie, peu s'en faut, éclairait la scène centrale du récit, conduisait à la nature précise de ce qui faisait problème pour Philippe. Bref, ce qui semblait digressions, mots pour ne rien dire, était directement relié à ce qui s'est passé la nuit où Stanley Reimer trouva la mort, directement relié à l'«événement central de [la] vie» de Philippe.

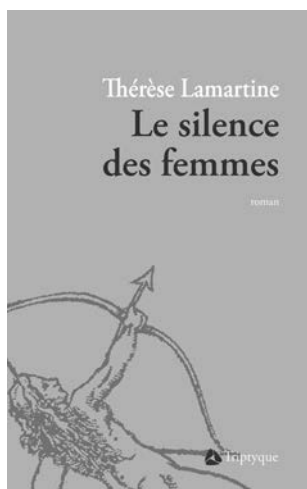
Comme on peut maintenant le constater, le sens commandait la forme du récit, son dispositif narratif. Il fallait qu'il y eût tous les tics de langage de Philippe, sa manie des citations, ses obsessions langagières. Son long monologue quasi délirant naissait d'une manière de traumatisme. La fin le confirme. Philippe, souffrant de ce qui le condamnait au silence, ne pouvait s'exprimer autrement. Il parlait afin de recouvrir un secret. Les mots, les belles paroles, les sarcasmes, ses gloses incessantes, ses commentaires à propos de tout et de rien, ses commentaires sur son propre discours, tout ce bruit de langage avait pour but de recouvrir de silence le secret de toute une vie: «Tu sais maintenant pourquoi j'ai tourné en rond, rebroussant chemin, laissant en suspens ce que je ne voulais pas laisser voir comme si je pratiquais une sorte de striptease.»

Conscient d'avoir peu dit, tant ce roman (classique parce que digne d'être étudié en classe) est riche et subtil, je m'arrête

en mentionnant que de nombreux rapports unissent ce deuxième roman de Tougas à sa magnifique *Mauvaise foi*. Il conviendra d'en souligner et d'en honorer les grandes qualités comme on l'a fait pour le premier. Pour ma part, je crois que l'auteur a tout à fait atteint son but. Dans la présentation qu'il signe à la fin de son livre, il écrit : « Je souhaiterais un équivalent verbal de la chose à dire, une sorte d'onomatopée généralisée. » À mon sens, il y est parvenu : son deuxième train siffle dans la tête du lecteur avec autant d'à propos et d'expressivité qu'un certain serpent dans un vers de Racine.

Daniel Guénette

Le deuxième train de la nuit a été finaliste des Prix littéraires du Gouverneur général 2013.



Thérèse Lamartine

Le silence des femmes

roman, 311 p., 25 \$

Après quelques années d'incertitude et de quête acharnée, alors qu'il participe à une conférence à l'Université Paris I, Brian Sauvé devient le premier et l'ultime témoin d'un changement mondial difficile à imaginer, jamais survenu dans l'histoire de l'humanité. Rêve-t-il ? Son esprit s'en va-t-il à la dérive ? Seul rescapé de ce cauchemar, un amour inconditionnel qui défiera la mort.



Gérard Duhaime

Sorray, le retour au monde

roman, 222 p., 25 \$

Willie, le garçon à l'anorak, s'est enfermé dans le mutisme, loin des adultes qui l'ont trahi. Entre les bosquets et les ruisseaux de la toundra, tandis que se joue en silence le sort de la terre meurtrie, il fera connaissance avec des esprits bienveillants qui lui redonneront peu à peu l'espoir. Mais c'est grâce à Sorray, jeune femme courageuse et inspirante, que Willie trouva la force de vaincre ses démons.

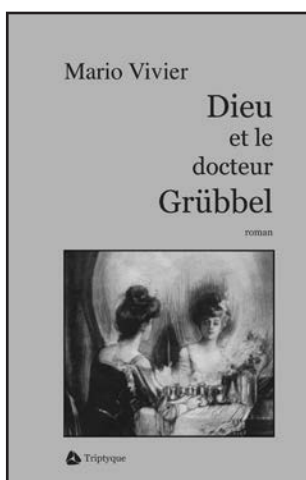


Caroline Moreno

Sans cérémonie

roman, 164 p., 20 \$

En écrivant un roman sur le destin tragique d'Emma Jouve, une actrice de cinéma ayant succombé à la chirurgie esthétique, Constance Labelle comprend à quel point ce personnage lui ressemble. Elle décide alors de se replonger dans son propre passé, marqué par une enfance malheureuse et le suicide de son frère. Cette incursion dans le temps lui sera à la fois douloureuse et libératrice.



Mario Vivier

Dieu et le docteur Grubbel

roman, 223 p., 25 \$

Novembre 1899. Le docteur Hans Grubbel, neurologue, reçoit dans sa maison de santé près de Berlin un nouveau patient, qui prétend être Dieu souffrant d'une maladie nerveuse. Or, le docteur remarque aussitôt qu'il ressemble à un collègue de Vienne: Sigmund Freud. Débute alors une analyse au cours de laquelle Grubbel risque d'en apprendre davantage sur lui-même que sur son illustre patient.

Par des jeux de miroirs et de narrations, le lecteur est entraîné dans l'univers trouble de l'inconscient, entre réalité et onirisme.



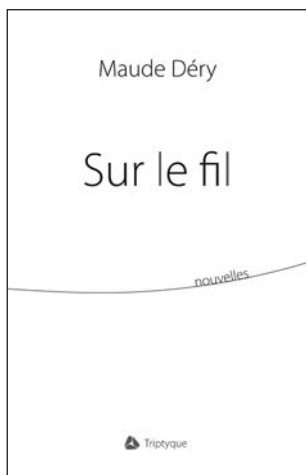
Bernard Lévy

Le souffle court

nouvelles, 142 p., 20 \$

Il court, il court, le bon professeur, champion de course, poursuivi par un militaire, les amants d'Olga et par Olga elle-même... Et puis, lui succèdent un sauteur en hauteur rival d'un roi, un coureur à pied perdu dans un bois, des joueurs de baseball sauveurs de l'Amérique, un pêcheur à la ligne trop gourmand, des alpinistes urbains, un boxeur myope. Vous croiserez aussi Zidane, le célèbre joueur de foot et son *coup de boule*.

Leurs triomphes ou leurs défaites servent de toile de fond pour huit nouvelles animées par la verve et la fantaisie de Bernard Lévy, qui pose sur le monde des sports un regard ironique bien à lui.

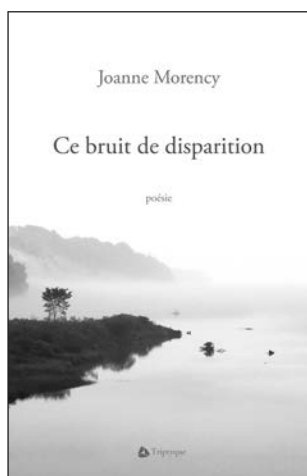


Maude Déry

Sur le fil

nouvelles, 103 p., 18 \$

Composé de quinze nouvelles articulées autour du thème de la perte (perte de l'être aimé, d'un parent, d'un enfant, de sa motricité, de sa beauté, etc.), *Sur le fil* met en scène des personnages aux prises avec les tourments de la vie, des hommes et des femmes aux destins brisés qui se débattent avec leur souffrance. Seuls certains parviendront à trouver la force de se relever, tandis que les autres se laisseront dévorer par leurs démons.

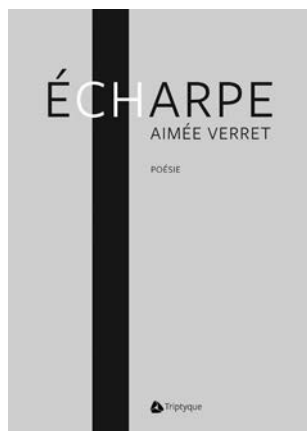


Joanne Morency
Ce bruit de disparition
poésie, 61 p., 17 \$

Dans ce cinquième livre, Joanne Morency explore une voix plus inclusive, passant du sentiment de deuil individuel à l'affranchissement collectif de toutes les séparations qui accablent l'humain.

Cette lumière dans la paume, on ne l'espérait plus. Ces couleurs qui s'étirent sans se perdre. Toutes choses qui, soudain, semblent se connaître entre elles.

Une oie blanche sur fond blanc... Et l'on retrouve ses premiers battements de cœur. Il n'y a plus de vitre entre soi et le monde. Un continent qu'on avait cru lointain nous traverse.



Aimée Verret
Écharpe
poésie, 63 p., 17 \$

Le corps d'Isadora n'est plus. Si l'on peut survivre à un accident de la route, on n'échappe pas aux multiples deuils qui ponctuent l'existence, comme à ces nuits qu'il faut traverser, seul ou à deux. On tire une ficelle, on se tricote sa propre écharpe, sa propre fin, éloignant ceux qui nous sont chers. Et, quand on retourne au salon, ce sont tous ces morts que l'on salue, sans oublier celle par qui tout a commencé, celle qui a tant pris soin des corps des autres.

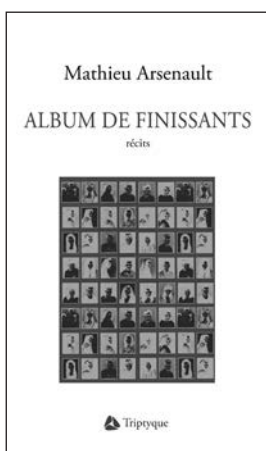


Olivier Bourque
Sommeils
poésie, 48 p., 17 \$

Sommeils prend forme dans un univers de soleil et de végétation abondante, non loin des bruits de la ville, teinté de rêveries d'enfants et des menus détails d'une fin d'été heureuse.

«Un texte qui se déplie avec le matin [...], par touches infimes, d'un lyrisme à la fois ardent et retenu, des lignes mélodiques légères, souples, ondoyantes disent l'ivresse des sens.»

Geneviève Machoël, *Jet d'encre*



Mathieu Arsenault

Album de finissants

récits, 142 p., 13 \$

« Son récit en fragments est un livre parlant, comme si vous mettiez la main sur un album de finissants qui n'est pas le vôtre tout en ressemblant beaucoup au vôtre, inévitablement, et qu'en le feuilletant vous entendiez penser les élèves. »

Marie Hélène Poitras, *Voir*

« *Album de finissants*, la première œuvre de fiction de Mathieu Arsenault, exprime sur un ton moderne et nerveux le désarroi des élèves du secondaire. [...] Expérimentateur formel, il s'enivre de mots et hypnotise le lecteur avec une écriture presque hallucinatoire. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*



Maude Smith Gagnon

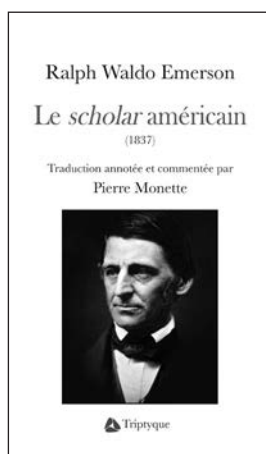
Une tonne d'air

suivi de Un drap. Une place.

poésie, 144 p., 13 \$

« L'auteure, Maude Smith Gagnon, procède par des touches narratives bien ciselées que sert une belle maîtrise de la langue. *Un drap. Une place.*, à la forme très minimale, proche d'une sensibilité orientale, est un hommage à l'intensité d'être. Il y a là une pratique du dépouillement qui imbibes peu à peu la mémoire et l'absence et les rend aptes à accueillir tant le moindre événement du monde que tout son avènement. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2012



Ralph Waldo Emerson

Le scholar américain

traduction annotée par Pierre Monette

essai, 131 p., 13 \$

Paru il y a 175 ans, en 1837, *The American Scholar* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est le texte fondateur de l'identité culturelle états-unienne.

Accompagnée d'une présentation et de notes abondantes, la présente traduction permet de retracer les voies qu'ont prises les hommes de lettres des États-Unis du XIX^e siècle pour définir l'identité culturelle de leur nation – et peut-être de déterminer ce que pourraient être, aujourd'hui, les voies d'une ouverture de la culture québécoise à ce qui la lie à l'expérience continentale américaine.



Mazouz OuldAbderrahmane

Le Café Maure

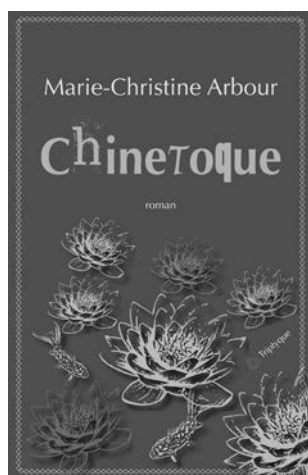
roman, 170 p., 20 \$

« Il y a quelque chose du conte oral qui serait écrit, de la chanson populaire devenue poème dans ce roman assez stupéfiant, rempli de vie et de paroles et de colère et de beauté. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

« Cet ancien membre du Théâtre national algérien, disparu en novembre dernier, soigne amoureuxment les personnages de son unique roman. Non sans humour, il en fait les vecteurs d'une mémoire d'avant-guerre, une mémoire construite autour de disparités criantes, d'humiliations quotidiennes et de fortes solidarités entre les gens du même quartier. »

Maud Cucchi, *Le Droit*



Marie-Christine Arbour

Chinetoque

roman, 225 p., 20 \$

« Ses années d'universités, ses amours malheureuses, sa relation avec sa mère, son père qui a quitté la maison quand elle était toute petite, son travail de traductrice dans le domaine des médecines douces : l'auteure arrive à raconter tout cela en peu de mots grâce à son écriture concise bien particulière. »

Josée Lapointe, *La Presse*



Julia Pawlowicz

Retour d'outre-mer

roman, 167 p., 20 \$

« Julia Pawlowicz, elle-même d'origine polonaise, livre avec *Retour d'outre-mer* une méditation sensible sur le passage du temps. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

« Ce n'est pas de l'écriture, c'est de l'orfèvrerie minutieuse. [...] Il y avait longtemps que la littérature québécoise ne nous avait pas révélé une écrivaine aussi forte. À lire. »

Claude Daigneault,
blogue littéraire de la Noraye



Joël Des Rosiers
Métaspora
 essai sur les patries intimes
 328 p., 30 \$

Les essais rassemblés dans le présent ouvrage cherchent à accréditer l'idée selon laquelle un écrivain enrichit son intimité avec les lieux où il vit et où il a vécu dans la mesure où il garde une conscience aiguë de sa condition itinérante, de sa dignité d'étranger souffrant. Lieux, visages, objets, sons, autant de « patries intimes » qu'il transporte partout avec lui.

C'est ce mouvement d'espérance en la primauté du voyage qui les conduit, ses contemporains et lui, à se constituer en métaspora, c'est-à-dire à devenir les cosmopolites de leur propre culture, des étrangers à leur propre nation.

SOUS LA DIRECTION DE

Robert Aird et Lucie Joubert

avec la collaboration de

Marc Laurendeau et André Dubois

LES CYNIQUES

*LE RIRE DE LA RÉVOLUTION
 TRANQUILLE*

une anthologie suivie de sept études
 503 p., 35 \$

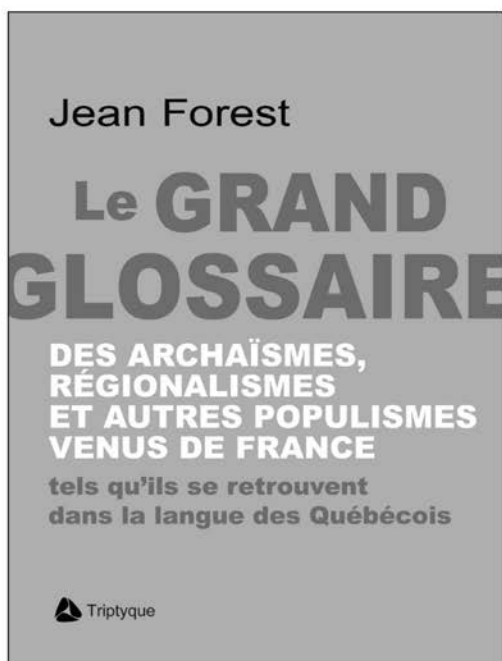
« Mousquetaires du rire décapant, méchant, "tarla", engagé et libérateur, les Cyniques ont été les pères fondateurs de l'humour québécois contemporain le temps d'une décennie, de 1962 à 1972. Les anciens étudiants – ils se sont rencontrés à l'Université de Montréal – sont désormais objet d'études : une intéressante brique de 500 pages est publiée chez Triptyque à leur sujet. Au programme, anthologie de sketches hilarants et analyses sérieuses! »

Marie-Christine Blais, *La Presse* +



Pour les chercheurs passionnés du travail des Cyniques, il ne suffit plus de dire que le groupe occupe une place prépondérante dans le monde de l'humour québécois : il faut maintenant montrer en quoi, justement, et dans quelle mesure leur travail a façonné l'humour actuel. L'ouvrage est complété par un témoignage de **Guy A. Lepage** et une réflexion de **Luc Boily**.

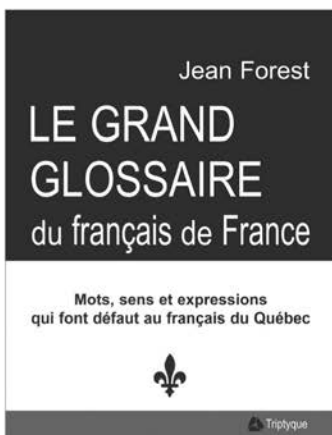
Des études de: **Robert Aird, Jérôme Cotte, Lucie Joubert, Jean-Marie Lafortune, Yvon Laplante, Lélia Nevert, Michèle Nevert et Christelle Paré.**



Troisième volet d'un triptyque consacré aux particularités du français des Québécois.

Le Grand Glossaire des archaïsmes, régionalismes et autres populismes venus de France recense leurs attestations ou bien dans les dictionnaires généraux et lexiques spécialisés, ou bien dans la littérature française elle-même, et ce, depuis sa naissance au XI^e siècle avec *La Chanson de Roland*.

468 p., 35 \$





Ouvrir le XXI^e siècle
80 poètes
québécois et français

« Le plaisir qu'on tire de cette lecture est à la hauteur du défi. Qu'ils viennent d'un ou de l'autre côté de l'Atlantique, les mots trouvent des résonances. On se surprend à vouloir en savoir plus sur tel poète, on a le goût de se procurer le recueil de tel autre, on a besoin de retrouver dans la bibliothèque le livre de celui-ci ou de celle-là, de lire à voix haute certains des textes ou, au contraire, d'en éviter certains autres. Bref, on a envie de lire de la poésie. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



Conversation avec
JACQUES CÔTÉ
❖
L'ANNÉE 2013
DU POLAR QUÉBÉCOIS

Des fictions de
Mathieu CROISETIÈRE
Maxime HOUDE
André JACQUES
Isabelle LAUZON
Paul SCADERA

N° 49

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

10 \$

COUPON D'ABONNEMENT

- ☐ Je m'abonne pour 1 an : 30 \$ (taxes incluses)
☐ Je m'abonne pour 2 ans : 57,99 \$ (taxes incluses)

418-837-2098

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

MC44

www.revue-alibis.com

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 30 \$	Canada 40 \$
Étranger 40 \$	Étranger 50 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 55 \$	Canada 75 \$
Étranger 75 \$	Étranger 95 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 75 \$	Canada 105 \$
Étranger 105 \$	Étranger 135 \$

Visitez notre site Internet :

www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

Courriel

Ci-joint

☐ Chèque

☐ Visa

☐ MasterCard

N°

Expire le

Signature

Date

E

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33

Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

eStuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,01 \$	55 \$	65 \$
	INSTITUTION 72,91 \$	INSTITUTION 75 \$	INSTITUTION 85 \$
2 ANS	72,91 \$	90 \$	110 \$
	INSTITUTION 132,15 \$	INSTITUTION 130 \$	INSTITUTION 150 \$
3 ANS	104,81 \$	—	—
	INSTITUTION 191,39 \$	INSTITUTION —	—

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros / 1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 \$	2 ans: 60 \$
	• à l'étranger	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$

Institution:	• au Canada	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
	• à l'étranger	1 an: 100 \$	2 ans: 190 \$

La collection complète (environ 125 numéros):

• au Canada	individu:	200 \$
	institution:	250 \$
• à l'étranger	individu:	225 \$
	institution:	275 \$

La collection complète et un abonnement d'un an:

• au Canada	individu:	230 \$
	institution:	305 \$
• à l'étranger	individu:	275 \$
	institution:	375 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom: _____

Adresse: _____

Courriel: _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète ☐

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an ☐



JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$ ☐

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$ ☐

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

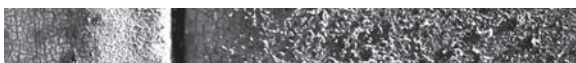
N^o: _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8



ARTS VISUELS



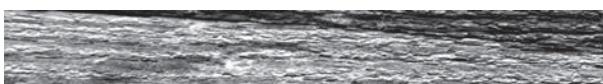
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

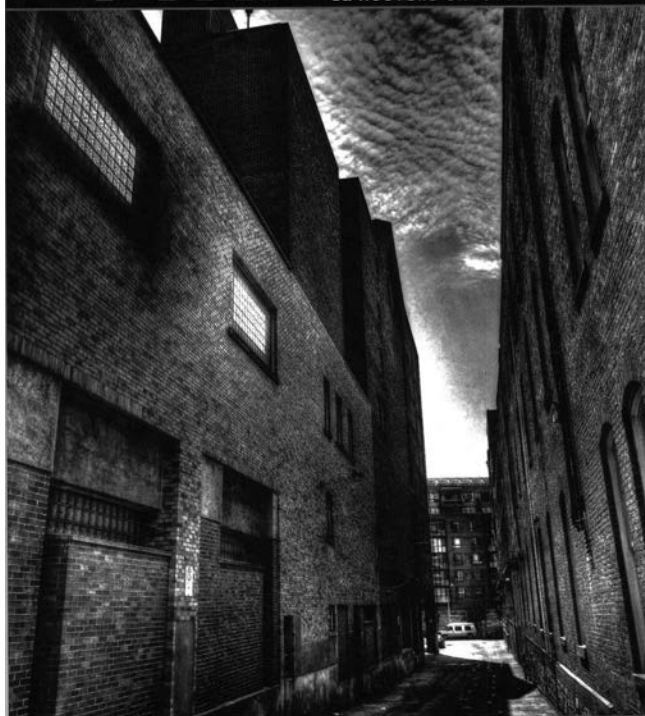
sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca

VIRAGES

La nouvelle en revue



N°
66
Hiver 2013

TORONTO SE RACONTE
SOUS LA DIRECTION
DE PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE

	1 an (4 numéros)	2 ans (8 numéros)
Régulier	☐ 25 \$	☐ 45 \$
Étudiants	☐ 20 \$	☐ 35 \$
Institution	☐ 35 \$	☐ 68 \$

**Pour envoi outre-mer, ajouter 12 \$.*

Mode de paiement

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Virages*.

Vous trouverez ce formulaire sur notre site à
www.revuevirages.com/images/abonnement.pdf

260, rue Adelaide Est, boîte 132,
Toronto ON, M5A 1N1 Tél. : 416 361-5070
Courriel : direction@revuevirages.com
www.revuevirages.com



Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

L'impression du numéro 141 de la revue *MCEBIUS* a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut. Ces bienfaits écologiques sont fondés sur les recherches effectuées par l'Environmental Defense Fund et d'autres membres du Paper Task Force.

Mathématiques

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

NORMAND BAILLARGEON

MARC BÉDARD

VALÉRIE BENGHEZAL

DANIEL BIRNBAUM

FRANCE BOISVERT

MANON BONER-GAILLARD

MARIE-CLAUDE BOURJON

RAYMOND CARON

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

GEORGES DESMEULES

KIM DORÉ

JULIE DUGAL

OLIVIER GAMELIN

STÉPHANE GAUTHIER

MICHEL GAY

ANNE GENEST

ANDRÉ GERVAIS

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

KATERI LEMMENS

FRANÇOIS LEPAGE

JEAN-JACQUES NUEL

OLIVIER PARENT

FRÉDÉRIC PARROT

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Daniel Grenier à France Daigle

Un numéro piloté par Normand Baillargeon



12 \$